


Ex Libris
PROFESSOR J. S. WILL



ŒUVRES
DE
LE GRAND,
COMÉDIEN DU ROI.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

TOME IV.



A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires Associés

M. DCC. LXX.

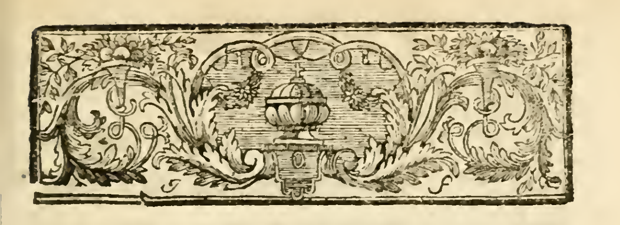
Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce quatrieme Volume.

L'IN-PROMPTU
DE
LA FOLIE,
AMBIGU COMIQUE,

Représenté en 1725.



AU SEIGNEUR

AYMON,

GÉNÉRAL

DE LA CALOTTE.

MONSEIGNEUR,

Duſſiez-vous me placer ſurnuméraire dans votre Brigade des FAUX-PLAISANS, *ou dans celle des* ENNUYEUX, *j'ai cru ne pouvoir mieux*

mériter l'honneur que vous m'avez fait de m'enrôler dans votre illuſtre Corps, qu'en vous dédiant mon IN-PROMPTU DE LA FOLIE. Il a fait plaiſir à toute LA CALOTTE; *c'eſt-à-dire, qu'il a été du goût de bien du monde; &, ſur le ſuccès, je pourrois me flatter d'être reçu dans votre Brigade des* FOUS HEUREUX, *ſi quelques Officiers ſubalternes de la Brigade des* DIFFICILES *ne traverſoient mes deſſeins.*

Je veux parler de ces CALOTTINS FLEGMATIQUES *que rien ne réjouit, & qui ne réjouiſſent perſonne : de ces* POLTRONS CRITIQUES, *qui, n'ayant jamais oſé monter la tranchée du Parnaſſe, ni même courir le moindre hazard, ne ſont occupés qu'à rabaiſſer*

le mérite des Actions des autres.

En vérité, MONSEIGNEUR, vous devriez forcer les CAGNARDS CAUSTIQUES *à s'exposer au feu à leur tour, ou les condamner du moins à demeurer pour toujours renfermés dans leurs Casernes.*

Vous avez assez d'autres Soldats pour tenir tête à LA SAGESSE, *en cas qu'elle voulût remuer & rompre le Traité que vous avez arrêté depuis un tems entre* ELLE & LA FOLIE.

Tout l'Univers, MONSEIGNEUR, admire avec quelle conduite un accord si difficile a été ménagé.

Vous avez commencé par porter notre Déesse à être moins extravagante & moins outrée, & sa fiere ennemie à pa-

roître moins bizarre & moins austere.

Vous avez renvoyé à la SAGESSE *tous les Prisonniers que vous n'avez pas jugés de bonne prise, & que votre Brigade des* INDISCRETS *avoit amenés à votre Camp contre les Loix de la Guerre.*

On vous a vu hautement désavouer tous les Brevets injurieux que vos malins Secrétaires leur avoient expédiés à votre insu, ne reconnoissant que ceux que vous aviez signés de votre propre main pour les Déserteurs de cette même SAGESSE*, qui, de leur bonne volonté & de leur propre mouvement, s'étoient venus ranger sous vos Etendarts.*

Quant à ces derniers, ils ont été reçus de vous à bras ouverts; vous leur

avez donné des Charges dans votre Armée, ſuivant leur mérite & les actions qu'ils avoient pu faire dignes de LA CALOTTE, *toujours prêt cependant à les renvoyer libres, ſi-tôt que* LA RAISON *viendroit les réclamer.*

Pour peu qu'il s'en ſoit trouvé qui ayent voulu retourner, quel accueil ne leur a pas fait leur Souveraine? Elle a été d'autant plus contente de les revoir, qu'elle vous les avoit envoyé Fous, & que vous les lui avez renvoyé Sages : & c'eſt ce qui l'a engagée à conclure avec LA FOLIE *cette Tréve ſi avantageuſe à tout le monde.*

Quelle gloire pour vous, MONSEIGNEUR, ètant Général de LA CA-

LOTTE, *de vous voir en même tems si bien avec* LA SAGESSE! *d'avoir trouvé le moyen de ramener ses Sujets à son obéissance, en inventant un nouvel art de corriger les mœurs en folâtrant, & de faire la guerre au Ridicule, en lui donnant des louanges à le faire rougir!*

Mais, à propos de louanges, ne croyez pas, MONSEIGNEUR, *que celles que je vous donne ici soient intéressées, quoique je ne sois pas riche, & que vous possédiez les fonds immenses sur lesquels on assigne les Gratifications & les Pensions qu'on accorde ordinairement à la plupart des faiseurs d'Epitres Dédicatoires, je vous vroteste que c'est la seule estime que*

j'ai pour vos vertus, qui me les fait publier, étant d'ailleurs avec un profond respect.

MONSEIGNEUR,

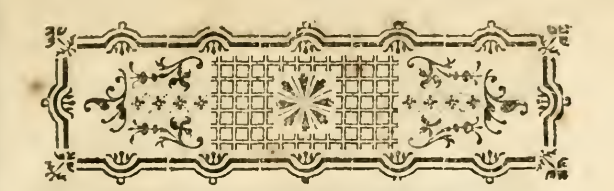
Votre très-humble, & très-obéissant Serviteur,
LE GRAND.



ACTEURS du Prologue.

THALIE, Muse de la Comédie.
LA FOLIE.
LA COMÉDIE FRANÇOISE.
UN VIEUX COMMANDEUR. } Députés du Public.
UN PETIT MAITRE. }
UN AVOCAT. }
UN MARCHAND. }
MOMUS.
TROUPE DU RÉGIMENT DE LA CALOTTE.

La Scene est à Montmartre.



L'IN-PROMPTU DE LA FOLIE.

PROLOGUE.

Le Théâtre représente Montmartre : Thalie est endormie au pied de ce Mont. On joue l'ouverture, après quoi on entend un Chœur d'Anes.

SCENE PREMIERE.

THALIE, LA COMÉDIE FRANÇOISE.

CHOEUR N°. 1.

HI-hon, hi-hon, hi-hon, hi-hon, hans-hans.

LA COMEDIE.

Réveillez-vous, belle Thalie,
Réveillez-vous, il en est tems.

Ami

CHOEUR.

Hi-hon, hi-hon, hi-hans, hi-hans.

LA COMEDIE.

Pouvez-vous dormir aux accens
D'une pareille mélodie?

CHOEUR.

Hi-hon, hi-hans, hi hans, hi-hans, hans.

LA COMEDIE.

Ce n'est point ici votre place;
On y voit périr vos talens.

CHOEUR.

Hi-hon, hi-hans, hi-hans, hi-hans, hans.

LA COMEDIE.

Abandonnez les Habitans
De ce ridicule Parnasse.

CHOEUR.

Hi-hon, hi-hans, hi-hans, hi-hans.



SCENE II.

THALIE, LA COMÉDIE FRANÇOISE.

LA COMEDIE.

En vérité les Poëtes de Montmartre sont bien insupportables de me troubler ainsi sans relâche, & de m'empêcher de tirer Thalie de l'assoupissement où elle est plongée depuis si long-tems. Mais aussi quel séjour cette Muse a-t-elle été choisir depuis qu'Apollon l'a bannie du Mont Parnasse? Montmartre!... Qui l'auroit jamais pu croire? Ah! malheureuse Comédie Françoise; que tu es à plaindre d'être obligée de venir te fournir dans une pareille boutique! Il faut pourtant, à quelque prix que ce soit, que je réveille Thalie. Holà, Muse, holà; c'est la Comédie Françoise qui vous appelle.

THALIE, *se réveillant.*

La Comédie Françoise! Ah! ma chere amie, votre voix seule étoit capable de me tirer de ma léthargie. Mais, bons Dieux! que je vous trouve changée! & qui pourroit vous reconnoître dans l'état où vous êtes?

LA COMEDIE.

Hé le moyen! je n'ai plus que la moitié de

ma Troupe. Mais vous, divine Muſe, que faites-vous à Montmartre ?

THALIE.

Hélas! j'y dors, & j'endors ſouvent les autres. Que veux-tu? depuis un tems, je n'étois preſque plus occupée que pour les Poëtes de ce Canton ; ils ſont trop lourds & trop pareſſeux pour me venir trouver juſqu'au ſommet du Parnaſſe, & j'ai pris le parti de venir vers eux. J'ai, du moins, ici le plaiſir de dormir, & de me repoſer de mes anciennes fatigues.

LA COMEDIE.

En effet, il me ſouvient qu'autrefois vous vous plaigniez que mes Poëtes vous faiſoient de trop rudes ſaignées : mais je crois qu'ici vous n'êtes pas dans le même cas. Il faut pourtant, belle Thalie, que vous faſſiez un effort pour ma petite Troupe. Tout Paris vous en prie.

THALIE.

Paris ! fort bien : pour ſe moquer encore de moi, comme il fait depuis ſi long-tems. Il eſt trop difficile à contenter ſur votre Théâtre. Il s'efforce, en toute occaſion, de rabaiſſer mes nouvelles productions, pour relever mes anciennes qu'il ne veut plus voir.

LA COMEDIE.

Il eſt vrai que votre Sœur Melpomene eſt plus heureuſe que vous. Son métier n'eſt pour-

tant pas si difficile que le vôtre, à beaucoup près. Il est plus aisé d'outrer la nature, que de l'imiter.

THALIE.

Ah! je t'avouerai que je suis quelquefois surprise des succès de Melpomene. Cela me fâche de voir qu'on soit prévenu en faveur de ses Tragédies nouvelles, même avant de les avoir vues. La moitié des gens les applaudissent, sans les entendre. On les admire long-tems, sans s'appercevoir de leurs défauts; & ce n'est souvent que l'impression qui fait ouvrir les yeux à cette foule d'Approbateurs qui se laissent séduire au son de quelques vers empoulés, qu'un Acteur a l'art de faire valoir, & qui, dans le fond, ne sont quelquefois qu'un pompeux galimatias.

LA COMEDIE.

J'en demeure d'accord.

THALIE.

Mais il n'en est pas de même de mes productions. Une Scene plus froide que les autres, deux ou trois mauvaises plaisanteries hazardées dans une de mes Comédies, empêchent souvent qu'on n'entende le reste de l'Ouvrage. Ce qu'on ne trouve pas de son goût dans le commencement prévient contre tout ce qui suit; alors le bon & le mauvais ont le même sort, tout est confondu, on ne veut plus rien écou-

ter. Mais, ce qu'il y a de consolant pour moi, c'est qu'on voit telles Pieces Comiques qui n'ont pas été applaudies d'abord, qui font aujourd'hui l'honneur de votre Théâtre, & que personne n'ose se vanter à présent d'avoir sifflé à la premiere représentation.

LA COMEDIE.

Oui, vous avez raison de vous plaindre de la préférence qu'on donne à votre Sœur. Mais enfin nous ne l'avons plus; & Paris, se trouvant aujourd'hui dénué de plus de la moitié de ses plaisirs, n'a recours qu'à vous; & je suis venue ici avec les Députés que le Public vous envoie, pour vous prier de nous donner une Piece de votre façon.

THALIE.

Le Public m'envoie des Députés? c'en est trop. Allons, il ne faut point avoir de ressentiment; & je veux bien encore m'exposer à son ingratitude, en cherchant à le divertir. Mais, avant de rien entreprendre, consultons ces Députés, pour savoir ce qui pourra être de leur goût.



SCENE III.

THALIE, LA COMÉDIE FRANÇOISE, L'AVOCAT, LE PETIT MAITRE, LE MARCHAND, LE VIEUX COMMANDEUR *nasonnant.*

LES DEPUTÉS *tous ensemble.*

DIvine Muse, nous sommes les Députés du Public, qui venons vous demander une Comédie nouvelle.

THALIE.

Oh ! doucement, Messieurs ; les uns après les autres, s'il vous plaît. Sachons d'abord qui vous êtes ?

L'AVOCAT.

Je me nomme Pointillant, Avocat de profession.

LA COMEDIE, *bas à Thalie.*

Soi-disant, bel esprit.

LE PETIT MAITRE.

Je suis, moi, le Chevalier du Tapage.

LA COMEDIE, *bas à Thalie.*

Espece de Petit Maître manqué.

LE MARCHAND.

Et moi, Monſieur Dimanche, Marchand de la rue St. Denis.

LA COMEDIE, *bas à Thalie.*

Approuvant de bonne foi tout ce qui lui fait plaiſir.

LE COMMANDEUR.

Quant à moi, je ſuis le Commandeur de la Rocaille, ancien pilier du Théâtre.

LA COMEDIE, *bas à Thalie.*

Grand Partiſan des Anciens.

THALIE, *bas à la Comédie.*

C'eſt-à-dire, *laudator temporis acti.* (*Haut.*) Oh! çà, parlez, Monſieur l'Avocat, vous me paroiſſez le plus poſé. Le Public, à ce que j'apprends, demande une Piece de ma façon : dans quel goût ſouhaitez-vous qu'elle ſoit?

L'AVOCAT.

Hélas, ſavante Muſe, pour moi je ne vous demande qu'une bagatelle. Je ſouhaite une Comédie en vers en cinq actes, où il y ait un caractere ſoutenu du commencement à la fin; que l'intrigue ſoit bien conduite; qu'elle tienne toujours l'Auditeur en ſuſpens, & ſe débrouille à la fin ſans peine; qu'il y ait dans cette Piece des mœurs, des ſentimens, &, ſur-tout, qu'elle ſoit écrite noblement.

THALIE.

Et vous appellez cela une bagatelle ? Oh! vraiment, il y a long-tems que le moule de ces ſortes d'ouvrages eſt caſſé.

LE MARCHAND.

Parbleu, Monſieur l'Avocat, vous parlez pour vous : mais, avec votre permiſſion, ce n'eſt pas-là le goût général. Je ſuis Marchand de la rue St. Denis, &, pour mon argent, je veux me réjouir. Vous pouvez lire ces ſortes de Pieces dans votre cabinet, vous autres beaux eſprits; mais pour moi, qui ne lis que mes livres de comptes, & qui ne vais à la Comédie que pour rire, tenez, les Comédiens annonceroient cent fois des Pieces de cette nature, que je n'irois pas à une.

LE PETIT MAITRE.

Je ne les hais pas moi; aux premieres repréſentations, s'entend, j'ai le plaiſir de les faire tomber.

LE COMMANDEUR.

J'ai vu jouer toutes les Pieces de Moliere, d'original. Celles qui étoient dans ce goût-là n'ont pas été celles qui ont été les plus ſuivies. Mais, ma foi, cela étoit parfait. Oh ! ma foi, ma foi, cela étoit beau. Je voudrois bien qu'on nous en donnât aujourd'hui de ſemblables.

LE MARCHAND.

Et moi, c'eſt ce que je ne demande point. Ah! mes chers Italiens, quand reviendrez vous? c'eſt ma folie, à moi, que les Italiens.

L'AVOCAT.

Pour moi je ne les aime que quand ils parlent Italien.

LE PETIT MAITRE.

Et moi, qui ne l'entends pas, je ne les aime que dans le François.

LE COMMANDEUR.

Ceux-ci ſont fort bons; mais parlez-moi des précédens. Vous n'avez pas vu l'ancien Scaramouche, vous autres? quel naturel dans ſes grimaces & dans ſes geſtes! Ah! ma foi, ma foi, cela étoit bon.

LE PETIT MAITRE.

Et que Diable, Monſieur le Commandeur, vous ne nous parlez jamais que du tems paſſé. Pour moi, je vous avouerai que j'aime dans les Pieces un peu de gaillardiſe, pourvu que cela ſoit finement enveloppé.

L'AVOCAT.

Ah, fi!

LE MARCHAND.

Je ne hais pas cela non plus, pourvu que ma femme n'en rougiſſe point, & que ma fille n'y entende rien.

LE COMMANDEUR.

J'ai vu des Pieces de Scarron dans leur nouveauté : elles étoient un peu dans ce goût-là. Jodelet y faisoit des merveilles : il nasonnoit un peu; mais, ma foi, c'étoit un grand acteur, Ah ! grand Acteur.

L'AVOCAT.

Le Théâtre François est aujourd'hui trop épuré pour souffrir ces sortes de Pieces, non plus que les Farces du tems passé.

LE COMMANDEUR.

A propos de Farce. Croiriez-vous que j'ai vu gros Guillaume & Guillot Gorju? ma foi, ma foi, ma foi, cela n'étoit point si mauvais.

LA COMEDIE.

Hé bien ! Messieurs, avez-vous bientôt fini votre conversation? Il me semble que ce n'est pas pour cela que vous êtes ici, & que vous y venez demander une Piece à Thalie?

THALIE.

Ils n'en auront point de ma façon, tant que leurs goûts ne seront pas mieux d'accord. Mais, à présent que me voilà tout-à-fait réveillée, adieu. Je m'en retourne sur le Parnasse faire ma paix avec Apollon, en attendant que toute la Troupe soit rassemblée, & que quelque Génie supérieur vienne m'y trouver.

SCENE IV.

LA COMÉDIE FRANÇOISE, L'AVOCAT, LE COMMANDEUR, LE MARCHAND, LE PETIT MAITRE.

LE MARCHAND.

PArbleu, Monſieur l'Avocat, vous êtes cauſe que Thalie nous abandonne, par la difficulté qu'elle trouve à vous contenter. Mais quel bruit entends-je?

On entend un bruit de Haut-bois & de Tambours.

LA COMEDIE.

C'eſt la Folie qui fait battre la Caiſſe ici autour pour faire des recrûes pour ſon Régiment. Mais la voici elle-même qui vient à propos à votre ſecours. C'eſt une étourdie, qui, au défaut de Thalie, pourra peut-être ſur le champ trouver quelque heureuſe ſaillie qui amuſera le Public, & me tirera d'embarras. Mais elle eſt depuis un tems ſi entêtée de l'Opéra, qu'elle ne marche plus qu'en chantant & en danſant. Heureuſement elle a toujours à ſa ſuite quelques Poëtes, qui pourront faire votre affaire.

LE MARCHAND.

A la bonne heure. J'aime encore mieux une Piece dictée sur le champ par la Folie, que d'attendre que Thalie nous en envoye une du Mont Parnasse. J'aime à jouir, moi.

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS. LA FOLIE & *sa suite*, MOMUS.

LA FOLIE *chante & danse.*

RITOURNELLE GAIE. N°. 2

FUyez loin de nous,
Tristes Fous;
Fous mélancoliques,
Colériques,
Frénétiques;
Fuyez loin de nous.

N°. 3.

Venez, aimables Fous, dont l'heureuse manie
Est de rire & de chanter,
De prendre & de quitter
Tantôt Cloris, tantôt Silvie,
Et de vouloir goûter
De tous les plaisirs de la vie,
Sans qu'aucun vous puisse arrêter.
Ah! l'agréable Folie!

LA COMEDIE.

Aimable Déesse, laissez pour un moment vos plaisirs, pour nous tirer de l'embarras où nous sommes.

LA FOLIE.

Bon! la Folie tirer les gens d'embarras! on dit que c'est moi qui les y plonge.

LA COMEDIE

Assez souvent : mais il faut avouer aussi que vous êtes quelquefois heureuse.

LA FOLIE.

Hé bien! en quoi vous puis-je faire part de mon bonheur?

LA COMEDIE.

En tirant de votre cerveau l'idée de quelque Divertissement comique, qui puisse amuser Paris pendant cette Automne, & le dédommager de l'absence de Melpomene, & de la Troupe Italienne.

LA FOLIE *accompagnée des Violons.* N°. 4.

Ah! je sens Apollon,
Qui déja m'inspire :
J'entends le son,
De sa Lyre, lyre, lyre, lyre,
J'entends le son
De son Violon.

SYMPHONIE.

SYMPHONIE.

LA FOLIE *avec des accompagnemens.*

Quelle plaiſante idée en ce moment me frappe!
Elle eſt nouvelle, elle réuſſira.
Ah! ah! ah!... je la tiens.... mais non, elle m'échappe.
J'y ſuis enfin.... non, ce n'eſt pas cela....
Elle revient, je la ratrappe;
Ecoutez, la voilà.

Donnez au Public deux Actes différens, un dans le goût François, & l'autre dans le goût Italien.

LA COMEDIE.

Une Piece, dans le goût Italien, repréſentée par les Comédiens François! pour le coup voilà bien un trait de la Folie.

LA FOLIE.

Ma foi, Madame la Comédie Françoiſe, vous avez beau dire, vous ne pouvez dans ce tems ci vous ſauver que par quelque choſe d'extraordinaire. Votre premiere Piece aura pour titre: *les nouveaux débarqués*; & la ſeconde, *la Frauçoiſe Italienne.*

LA COMEDIE.

Mais il faut du moins un Prologue.

LA FOLIE.

Mon arrivée imprévue pour vous tirer d'embarras, en servira, avec quelques Vaudevilles que nous glisserons par-ci par-là. Je ne manque pas de Musiciens, comme vous savez; &, tandis que mes Poëtes vont travailler pour vous, restez quelque tems en ma Compagnie; si vous vous y ennuyez, vous serez plus folle que moi. Allons, marche à moi, le Régiment de la Calotte.



DIVERTISSEMENT.

Le Régiment, conduit par Momus, passe sur le Théâtre; il est composé de toutes sortes de caractéres plus fous les uns que les autres.

ENTRÉE

de six Porte-Marottes.

MOMUS ET LA FOLIE. N°. 5.

HEureux Calottins, livrez-vous
Aux Ris, aux Jeux, à l'Allégresse.
Heureux Calottins, livrez-vous
Aux plaisirs les plus doux.

MOMUS *seul.*

Sages du tems, vous seriez fous;
Si l'austere raison vous occupoit sans cesse.
Sages du tems, vous seriez fous
Mille fois plus que nous.

ENSEMBLE.

Heureux Calottins, livrez-vous
Aux Ris, aux Jeux, à l'Allégresse.
Heureux Calottins, livrez-vous
Aux plaisirs les plus doux.

ENTRÉE DE FOUS.



VAUDEVILLE. N°. 6.

DAmis, pour groſſir ſon Trêſor,
Vouloit changer le Cuivre en Or:
Il a paſſé toute ſa vie
A s'inſtruire dans la Chymie.
Que lui reſte-t-il à préſent?
Il nourrit ſa Femme de vent:
Il a vendu ſa cotte.
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

Lubin, jaloux & curieux,
Obſervoit ſa femme en tous lieux:
Ennuyé de n'y rien connoître,
Il ſe déguiſe en Petit-Maître;
Il eſt bientôt heureux Amant,
Et ſe fait ce qu'il craignoit tant;
Ah! que l'épreuve eſt ſotte!
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

Jadis Cléon, pour s'enrichir,
Ne donnoit dans aucun plaiſir:
Le voilà ſeptuagénaire,

De tout ſon bien que va-t-il faire?
Prêt d'entrer dans le Monument,
Il entreprend un Bâtiment,
La plaiſante Marotte!
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

Après s'être raillé long-tems
De tous les maris mécontens,
Blaiſe à ſoixante ans ſe marie,
Il prend Femme jeune & jolie,
Qui n'attend pas le bout de l'an,
Pour le mener tambour battant;
Ah! comme on le balotte!
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

Mon Tuteur me fait élever,
Croyant pour lui me conſerver;
Il me nourrit dans l'ignorance,
Mais je n'en ai pas tant qu'il penſe;
A quatorze ans, ah! voyez donc,
Comme je voudrois d'un Barbon!
Je ne ſuis pas ſi ſotte.
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

AU PARTERRE.

Meſſieurs du Parterre, c'eſt vous
Qui conduiſez le goût de tous :
Si vous approuvez cet ouvrage,
On dira que l'Auteur eſt ſage :
Si vous en jugez autrement,
On ſuivra votre Jugement,
On dira qu'il radotte.
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

ENTRÉE GÉNÉRALE
de Fous & de Folles.

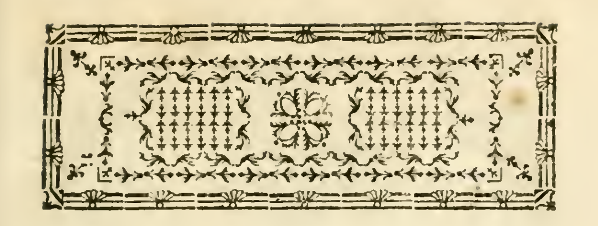
LES NOUVEAUX DÉBARQUÉS,

COMÉDIE,

ACTEURS.

DORIMONT, Mari de Dorimene.
DORIMENE, Femme de Dorimont.
BAGUENAUDIER, Maître de Forges, Amoureux de Dorimene.
LE BARON, Fils de Baguenaudier.
ZERBINE, Suivante de Dorimene.
L'ÉVEILLÉ, Homme d'intrigue.

La Scene est à Paris chez Dorimont.



LES NOUVEAUX DÉBARQUÉS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

L'ÉVEILLÉ, ZERBINE.

ZERBINE.

Quoi! Monſieur l'Eveille, ſeroit-il poſſible que nous fuſſions du même pays?

L'E'VEILLE'.

N'en doute point, ma chere Zerbine, je ſuis Nivernois. Mais acheve en peu de mots toute ton Hiſtoire, & me dis comment tu tombas entre les mains de ces Bohémiens qui t'enleverent à l'âge de ſix ans.

ZERBINE.

Oh! ma foi, il y a ſi long-tems que je ne m'en ſouviens preſque plus. Il ſuffit que je t'aye appris que je me nomme Iſidore, fille unique de Maître Guillaume, riche Fermier du Nivernois; qu'après avoir couru le pays, malgré moi, dix ou douze ans, avec cette bande d'Egyptiens, ſous le nom de Zerbine qu'ils m'avoient donné, je les ai quittés pour m'en venir à Paris : qu'ayant écrit dans mon pays, j'ai appris que mon pere & ma mere étoient morts; que le Seigneur de chez nous s'étoit emparé de mon bien, qui montoit à plus de vingt mille francs, qu'il ne vouloit point rendre; que, me voyant, par cette nouvelle, réduite à ſervir, n'étant pas en état de pourſuivre un procès, je m'étois miſe auprès de Madame Dorimene, qui, par ſes bontés, adoucit la rigueur de mon ſort.

L'E'VEILLE'.

Je t'ai écouté tout dire juſqu'au bout, & je vais t'apprendre bien des choſes à mon tour. Celui qui s'eſt emparé de ton bien eſt Monſieur Baguenaudier, arrivé depuis huit jours de Nevers avec ſon benêt de Fils, Monſieur le Baron de la Baguenaudiere.

ZERBINE.

Comment! ces deux originaux qui logent ici,

& qui viennent épouser les deux Cousines de Dorimont, mon Maître?

L'EVEILLE'.

Eux-mêmes, qui ont depuis peu vendu leur Forge pour être de qualité. Mais je te dirai bien plus, ils n'ont aucune inclination pour celles qu'ils venoient épouser; ils sont tous deux devenus amoureux de Dorimene.

ZERBINE.

En voilà bien d'un autre. Quoi! ces deux benêts aimeroient ma Maîtresse, qui est la sagesse même, & qui a pour époux un jeune homme qu'elle aime à la folie?

L'E'VEILLE'.

Il n'importe. Ils l'aiment tous deux éperdûment, & ils se sont persuadés qu'ils n'en étoient pas haïs: mais le plaisant, c'est que le pere & le Fils se cachent l'un de l'autre, & sont rivaux sans le savoir: ils m'ont fait chacun, en particulier, confidence de leur passion, & m'ont sur-tout bien recommandé le secret.

ZERBINE.

Et quel est leur espoir, en aimant une femme mariée?

L'E'VEILLE'.

Hé! tu juges bien que ce n'est pas pour l'épouser.

ZERBINE.

Et ces faquins-là osent se persuader que Dorimene sera assez folle pour les écouter ?

L'E'VEILLE'.

Ils comptent sur les présens qu'ils sont en état de lui envoyer. Quoiqu'ils aient négligé de te faire restitution, ce sont des gens qui jettent l'argent par les fenêtres, quand il s'agit de leurs plaisirs.

ZERBINE.

Ils ne sont pas les seuls. Mais ma Maîtresse n'a que faire de leurs présens, elle a un mari qui ne lui refuse rien, & leurs libéralités ne seront pas capables de la tenter.

L'E'VEILLE'.

J'en suis persuadé ; mais il ne faut pas qu'il leur en coûte moins.

ZERBINE.

Qu'entends-tu par-là ?

L'E'VEILLE'.

J'entends que nous leur ferons accroire que Dorimene aura accepté leurs présens, & que nous les garderons, seulement pour acquitter leur conscience de la restitution qu'ils devoient te faire.

ZERBINE.

Cela n'eſt pas ſi mal imaginé; mais l'exécution m'en paroît un peu difficile.

L'E'VEILLE'.

Il n'y a rien de plus aiſé : ſonge que nous avons à faire à des ſots; tu en vas juger par leur ſtyle épiſtolaire. Tiens, voilà les Lettres qu'ils m'ont chargé, chacun en leur particulier, de faire tenir adroitement à Dorimene. Voilà d'abord celle du pere; tu n'as qu'à lire, tu verras qu'il n'a pas encore oublié qu'il a été ci-devant Maître de Forge.

ZERBINE *lit.*

Madame, quand vous auriez le cœur dur comme une enclume, j'oſe eſpérer qu'il s'amollira dans la fournaiſe de mon amour. Tout mon bien eſt à votre ſervice, vous en pouvez diſpoſer; ne laiſſez pas éteindre une ſi belle ardeur, & ſongez qu'il faut battre le fer tandis qu'il eſt chaud.

Voilà une expreſſion tout-à fait nouvelle, & cependant on ne peut s'expliquer plus clairement.

L'E'VEILLE'.

Je te vais lire la Lettre du fils, qui a été quelque tems dans le négoce.

(*Il lit.*)

Madame, je vous écris ces lignes, pour vous faire ſavoir que je vous aime de tout mon cœur. Dieu

veuille qu'ainſi ſoit de vous. Je ne ſais à quoi employer mon argent, & il eſt tout à votre ſervice; eſpérant néanmoins que vos appas m'en payeront la rente à un denier raiſonnable.

ZERBINE.

Ma foi, le pere & le fils ſont auſſi extravagants l'un que l'autre; & voilà d'un ſtyle à ſe faire jetter par les fenêtres. Je ne montrerai point abſolument ces Lettres à ma Maîtreſſe.

L'E'VEILLE'.

La peſte! il faut bien t'en garder. Tu n'auras ſeulement qu'à y faire réponſe toi-même en ſon nom; ils ne connoiſſent point ſon écriture, ni la tienne.

ZERBINE.

Et que peut-on répondre à de pareilles ſottiſes?

L'E'VEILLE'.

Il faut leur parler ſur le même ton. Vous m'offrez votre bien, je l'accepte. Envoyez-moi d'abord ceci, cela, des étoffes, de l'argent, des bijoux, une montre, un collier, des boucles d'oreilles.

ZERBINE.

Bon! des boucles d'oreilles! en voici encore que mon Maître a achetées ce matin à ſa femme, & qu'il m'a ordonné de mettre ſur ſa toilette quand elle ſe maſquera tantôt pour le Bal: il veut la ſurprendre agréablement.

L'E'VEILLE'.

Montre-moi ces boucles: Elles ſont, ma foi, fort belles.

ZERBINE.

Je te dis que ma Maîtreſſe ne manque d'aucune choſe, & qu'ils ne peuvent rien lui offrir qu'elle n'ait déjà.

L'E'VEILLE'.

Bon, bon ! qu'importe ? Mais les voici : allons promptement dans ta chambre faire réponſe à leurs Lettres.

SCENE II.

BAGUENAUDIER, LE BARON.

BAGUENAUDIER.

Oui, mon fils, j'ai fait des réflexions très-férieuſes ſur mon futur mariage. Je ne veux point m'expoſer à de nouveaux chagrins. Vous ſavez tous les tours que feu votre mere m'a faits de ſon vivant.

LE BARON.

Oh que oui !

BAGUENAUDIER.

Auſſi, je ſuis réſolu de ne plus m'engager

ſi ſottement. Et pour vous, ſi vous m'en croyez, vous ne vous marierez point non plus.

LE BARON.

Oh que non !

BAGUENAUDIER.

Il faudra nous dégager adroitement de la parole que nous avons donnée à Dorimont d'épouſer ſes parentes.

LE BARON.

Oh que oui !

BAGUENAUDIER.

Ce que je vous en dis, c'eſt plus pour vous que pour moi ; car, beau & bienfait comme j'ai toujours été, ſi je n'ai pu avoir une femme à moi ſeul, & ſi votre mere, par ſa conduite, à fait croire à tout le monde que vous n'étiez pas mon fils, jugez où vous en ſeriez avec une femme d'humeur coquette, vous qui ne me valez pas à beaucoup près, & qui avez l'air, entre nous, d'un vrai nigaud.

LE BARON.

On dit pourtant, mon pere, que je vous reſſemble.

BAGUENAUDIER.

Oh que nenni ! vous n'avez pas l'air ſi éveillé que je l'ai encore à mon âge. Je paſſe pour la galanterie même ; & j'ai toujours été aimé de toutes les femmes, hors de la mienne.

LE BARON.

Eſt-ce que vous croyez, mon pere, que toutes les femmes ne m'aiment pas auſſi? L'autre jour, en paſſant dans la rue, j'en vis une demi-douzaine qui dirent, en me voyant; voilà un jeune homme qui à l'air bien dégourdi.

BAGUENAUDIER.

Tant mieux, ſi cela eſt ainſi. Contez-en à toutes les belles tour-à-tour; mais n'épouſez jamais

LE BARON.

Je ne ſuis pas ſi niais, & j'eſpere que vous entendrez bientôt parler de mes fredaines.

SCENE III.

BAGUENAUDIER *ſeul.*

CE que c'eſt que de donner de l'éducation aux enfans! ſi je n'avois pas pris ſoin de ce garçon-là, ce ſeroit le plus grand benêt de notre pays. Il faut tout dire; il a déjà marché à l'Arriere-ban, & cela forme bien un jeune homme. Mais voici l'Eveillé.



SCENE IV.

BAGUENAUDIER, L'ÉVEILLÉ.

BAGUENAUDIER.

HE' bien! qu'as-tu fait? Dorimene a-t-elle reçu ma Lettre?

L'E'VEILLE'.

Ma foi, Monſieur, vous êtes plus heureux que ſage; & je n'aurois jamais cru Dorimene capable d'écouter un autre que ſon mari.

BAGUENAUDIER.

Comment! tu m'apportes donc de bonnes nouvelles?

L'E'VEILLE'.

Si j'en crois les tranſports qu'elle a fait éclater, en liſant votre Lettre, la réponſe doit vous être bien agréable.

BAGUENAUDIER.

Liſons promptement.

(*Il lit.*)

Mon cher.... Ah! l'Eveillé, ce ſeul mot me va juſqu'au fond de l'ame.

L'E'VEILLE'.

Continuez.

BAGUENAUDIER *lit.*

Mon cher, comme vous m'écrivez ſans façon, je vous fais une reponſe de même. Vous m'offrez votre cœur & votre bien, je ne refuſe ni l'un ni l'autre; je ne ſuis pas intéreſſée, mais j'ai beſoin de bien des choſes.

Ah! c'eſt m'en dire aſſez. Allons, mon cher l'Eveillé, aide-moi à imaginer ce qui pourra lui faire le plus de plaiſir.

L'E'VEILLE'.

C'eſt à quoi j'ai d'abord ſongé; & voici des boucles d'oreilles magnifiques dont elle eſt enchantée, & que ſon mari a trouvé trop cheres; elles ne ſont pourtant que de dix mille francs.

BAGUENAUDIER *regardant les boucles.*

Dix mille francs, c'eſt marché donné. Tiens, voilà deux Billets, payables à vue, qui paſſent cette ſomme; le reſte eſt pour toi. Mais, dis-moi, le mari ne trouvera-t-il point à redire de voir ces boucles à ſa femme?

L'E'VEILLE'.

Bon, bon! c'eſt un jeune ſot à qui nous ferons croire tout ce que nous voudrons. Elle dira qu'elle a gagné le gros lot de la Loterie.

BAGUENAUDIER.

Cela eſt trouvé à merveille. Va donc promptement les lui porter de ma part.

L'E'VEILLE'.

Vous aurez le plaisir de lui voir aux oreilles dès aujourd'hui. Mais, Monsieur, tandis que vous êtes en humeur de dépenser, si j'osois vous faire ressouvenir de feu Maître Guillaume, à qui votre pere, en mourant, avoua devoir une vingtaine de mille francs qu'il vous chargea de payer à sa fille.

BAGUENAUDIER.

De quoi Diable me vas-tu faire ressouvenir? & qui t'a dit cela?

L'E'VEILLE'.

Des gens du Pays.

BAGUENAUDIER.

Et de quoi se mêlent-ils? Il est vrai que mon pere, en mourant, me chargea d'acquitter cette somme; si jamais je meurs, j'en chargerai mon fils, qui le recommandera de même à ses héritiers, & cela sera payé avec le tems.

L'E'VEILLE'.

Fort bien. Voilà comme les restitutions se font en Normandie.

BAGUENAUDIER.

Et de plus, où aller chercher cette fille? tout cela doit être mort à présent. Mais ne parlons que de mon aimable Dorimene. Quand pourrai-je l'entretenir de mon amour?

L'E'VEILLE'.

C'eſt ce qu'il ne faudra faire qu'avec de grandes précautions ; car elle m'a averti que devant le monde elle ne feroit pas ſeulement ſemblant de vous connoître. Il faudra prendre l'occaſion du Bal que ſon mari donne aujourd'hui, ici, en faveur de l'alliance que vous devez contracter avec ſes Couſines. Comme tout le monde y ſera déguiſé, vous pourrez l'entretenir ſous le maſque, ſans que perſonne s'en apperçoive.

BAGUENAUDIER.

Ah ! mon cher l'Eveillé, que tu as d'eſprit ! Adieu, va promptement porter à Dorimene ce que je lui envoie, & je ſaurai tantôt ce que tu auras fait.

L'E'VEILLE'.

Ne vous mettez pas en peine, vos affaires ſont en bonnes mains.



SCENE V.

L'ÉVEILLÉ seul.

CELA commence assez bien, & j'espere que cela finira de même. Allons promptement nous faire payer de ces billets. Mais voici Monsieur Baguenaudier le fils. Tandis que j'y suis, faisons d'une pierre deux coups.

SCENE VI.

LE BARON, L'ÉVEILLÉ.

LE BARON.

IL y a long-tems que je te cherche. Hé bien! comment vont nos affaires?

L'E'VEILLE'.

Parbleu! Monsieur, il faut que vous soyez l'enfant gâté de l'Amour. Comment! une Dame de la fierté de Dorimene, se rendre d'abord à votre premiere requête!

LE BARON.

Oh! j'ai toujours jugé qu'elle étoit de bon goût. Tu as donc eu une réponse favorable?

L'EVEILLE'.

L'ÉVEILLÉ.

Tenez, lisez.

LE BARON *lit.*

Mon cher, comme vous m'écrivez sans façon, je vous fais une réponse de même. Vous m'offrez votre cœur & votre bien, je ne refuse ni l'un ni l'autre; je ne suis pas intéressée, mais j'ai besoin de bien des choses.

L'ÉVEILLÉ.

Hé bien! Monsieur, êtes-vous content?

LE BARON.

On ne peut pas davantage. Mais que tiens-tu là?

L'ÉVEILLÉ.

Ce sont des boucles de diamans qu'un de mes amis m'a donné à vendre.

LE BARON.

Ah! morbleu, la bonne rencontre! montre-les moi.

L'ÉVEILLÉ.

Croyez-moi, Monsieur, ne les regardez pas; elles sont trop cheres; mille pistoles.

LE BARON.

Te moques-tu? elles valent plus que cela. Je viens de recevoir vingt mille francs en deux sacs, d'un de nos Marchands; tiens; cela me décharge de la moitié, & je vais de ce pas présenter ces boucles à Dorimene.

L'E'VEILLE'.

Ah! Monſieur, vous n'y ſongez pas. Faire vous-même un préſent en face à une femme! vous la feriez rougir. Epargnez du moins ſa pudeur.

LE BARON.

Comment faudra-t-il donc s'y prendre?

L'E'VEILLE'.

Comment? je vais vous le dire. Elle eſt maintenant à ſa toilette, & ſe fait coëffer pour le Bal; & Zerbine, ſa femme de chambre, que je tiens dans ma manche, lui mettra adroitement ces boucles aux oreilles, au lieu des ſiennes; elle s'appercevra bientôt d'où lui viendra ce préſent.

BARON.

Tu as, ma foi, raiſon : avec tout mon eſprit, je n'aurois jamais imaginé cela.

L'E'VEILLE'.

J'entends ſortir quelqu'un de chez Dorimene; retirez-vous, qu'on ne nous voye enſemble.



SCENE VII.

L'ÉVEILLÉ *seul.*

PAR ma foi, voilà deux grandes dupes ; & je n'aurois jamais cru les gens de mon pays si faciles à tromper.

SCENE VIII.

L'ÉVEILLÉ, ZERBINE.

ZERBINE.

HE' bien ! l'Eveillé, où en sommes-nous ?

L'E'VEILLE'.

Nous sommes bien ; & j'ai vendu les boucles d'oreilles à nos benêts.

ZERBINE.

Ah malheureux ! qu'as-tu fait ?

L'E'VEILLE'.

Oh ! doucement ; je les ai vendues, mais je ne les ai pas livrées. J'en ai tiré deux fois la valeur & quelques petits revenant-bons ; & voici encore les boucles de reste, que tu peux aller mettre à présent aux oreilles de ta Maîtresse.

ZERBINE.

Je vais les lui présenter de la part de son mari. Mais le voici qui revient de la ville, amuse-le ici un moment.

L'E'VEILLE'.

C'est bien dit.

SCENE IX.

DORIMONT, L'ÉVEILLÉ.

DORIMONT.

AH! c'est vous, Monsieur l'Eveillé? Que faites-vous donc ici? Vous en contez toujours à notre Zerbine.

L'E'VEILLE'.

Il est vrai, Monsieur; je ne saurois voir une jolie fille, sans m'y amuser.

DORIMONT.

Comme tu me parois honnête garçon, je te la ferai épouser, si le cœur t'en dit; pendant que nous sommes en train de faire des mariages, il n'en coûtera pas plus.

L'E'VEILLE'.

Monsieur, cela n'est pas de refus.

DORIMONT.

C'eſt pour ce ſoir les accordailles de Meſſieurs Baguenaudier avec mes Couſines, & nous pourrons vous mettre de la partie.

L'E'VEILLE'.

Monſieur, j'y conſens de tout mon cœur.

DORIMONT.

Je ne ſais ſi ma femme aura.... Mais la voici déjà en habit de maſque. Mon cher l'Eveillé, fais-moi le plaiſir d'aller avertir les violons qu'ils ſe rendent au plutôt ici. Je veux faire commencer le Bal inceſſamment.

L'E'VEILLE'.

J'y vais, Monſieur. *(à part.)* Allons, tout d'un tems, nous faire payer de nos billets.



SCENE X.

DORIMONT, DORIMENE.

DORIMENE.

En vérité, Dorimont, vous êtes fou de m'avoir acheté des boucles de cette beauté. Cela eſt trop galant pour un mari.

DORIMONT.

Regardez-moi toujours comme votre Amant, Madame; & ne croyez pas que les nœuds du mariage puiſſent jamais rien diminuer de l'amour & de l'eſtime qui me les ont fait former.

DORIMENE.

Il ſeroit à ſouhaiter que vos aimables Parentes trouvaſſent, dans ceux que vous leur deſtinez, des Epoux auſſi galans; mais, entre nous, ces Meſſieurs-là ne me paroiſſent pas trop épris de leurs charmes. J'ai remarqué dans toutes les occaſions qu'ils ne jettoient pas ſeulement les yeux ſur elles, & ſembloient même affecter de n'adreſſer jamais la parole qu'à moi.

DORIMONT.

Ce ſont des Provinciaux qui n'étoient jamais venus à Paris; cela ne fait point encore ſon

monde. Après tout, quoiqu'ils ſoient fort riches, s'ils n'ont point de goût pour mes Couſines, je ne veux point les rendre malheureuſes : les choſes ont beau être avancées, il vaudroit mieux en reſter-là, que de s'expoſer à des ſuites fâcheuſes.

DORIMENE.

Hé bien! laiſſez-moi faire; ſi vous voulez, je leur parlerai : vos Couſines m'en ont déjà priée, puiſqu'il faut que je vous le diſe; &, ſans les commettre en aucune façon, non plus que vous, je découvrirai adroitement ce que ces Meſſieurs ont dans l'ame. Mais, au moins, que cela n'apporte point de changement au Divertiſſement de ce ſoir.

DORIMONT.

Oh! pour cela non, je vous aſſure; ce n'eſt que vous que je régale : y prendra part qui voudra.

DORIMENE.

Voici ces Meſſieurs; laiſſez-moi avec eux, je vous réponds bien de découvrir leurs ſentimens.



SCENE XI.

DORIMENE, BAGUENAUDIER *d'un côté du Théâtre*, LE BARON *de l'autre côté.*

BAGUENAUDIER, *bas.*

BON! voilà Dorimont rentré, c'eſt ce que j'attendois.

LE BARON, *bas.*

Dorimene ſeule, ah! quel bonheur!

BAGUENAUDIER, *bas.*

Mais que vient chercher ici mon importun de fils? Monſieur le Baron, éloignez-vous; je voudrois dire un mot en particulier à Madame.

LE BARON, *bas.*

Oh! s'il vous plaît, mon pere, c'eſt moi qui ai à lui parler, & qui vous prie de vous en aller vous-même.

DORIMENE.

Hé bien! Meſſieurs, c'eſt donc à demain ce grand jour? je vous félicite, par avance, ſur le choix que vous avez fait. Ce n'eſt pas parce qu'Agathe & Julie ſont parentes de mon mari que je vous en parle; mais, en vérité, on peut dire que ces Demoiſelles ont infiniment de mérite.

BAGUENAUDIER, *faisant la révérence.*

Ah! Madame, cela vous plaît à dire.

LE BARON.

Je crois, Madame, que cela ne vous donne aucune jalousie.

DORIMENE.

Comment de la jalousie? pourquoi me dites-vous cela?

LE BARON.

Hé.... à cause de ce que vous savez.

BAGUENAUDIER.

Mon fils veut peut-être dire que la plûpart des Dames envient ordinairement le bonheur des nouvelles mariées.

DORIMENE.

Il est vrai que le bonheur de ces Demoiselles peut être parfait; mais je ne dois pas me tenir moins heureuse qu'elles.

BAGUENAUDIER.

Vous avez bien raison.

LE BARON.

Vous avez le cœur, c'est le principal.

DORIMENE.

Le cœur est beaucoup; mais, quand la personne nous plaît, c'est le comble du bonheur.

BAGUENAUDIER & LE BARON, *faiſant la révérence & s'applaudiſſant : ils font des lazzis autour des oreilles.*

Ah ! Madame.

DORIMENE.

Mais que regardez-vous tous deux ſi attentivement ? mes boucles apparemment ?

BAGUENAUDIER.

Non, Madame, je vous aſſure ; j'ai plus d'eſprit que cela.

LE BARON.

Pour moi, Madame, je n'y ſonge ſeulement pas.

DORIMENE.

C'eſt un préſent que l'on m'a fait aujourd'hui ; elles ne ſont pas des plus belles, mais je m'en contente.

BAGUENAUDIER.

Vous avez bien de la bonté, Madame.

DORIMENE.

De quoi ?

BAGUENAUDIER.

De vous en contenter.

LE BARON.

Si elles ne ſont pas plus belles, Madame, cela n'eſt pas ma faute.

DORIMENE.

Je le crois bien. (*à part*)

Voilà des gens bien peu polis ; il semble qu'ils s'attachent à vouloir mépriser mes boucles.

LE BARON.

Vous savez, Madame, que, dans ces sortes d'occasions, on prend ce qu'on trouve, & que souvent les connoisseurs....

DORIMENE.

Finissons, s'il vous plaît, ce propos. Il suffit, Messieurs, que mes boucles ne vous paroissent pas trop belles.

BAGUENAUDIER.

Je dirai bien plus ; elles ne sont pas dignes des oreilles qui ont la bonté de les porter.

DORIMENE, *à part*.

Ces gens-là ont perdu l'esprit. (*haut*) Vous êtes bien dégoûtés, Messieurs. Oh bien ! pour peu qu'elles vaillent, ce présent m'est toujours bien précieux de la part d'où il me vient.

BAGUENAUDIER & LE BARON *ensemble, faisant la révérence.*

Ah ! Madame.

DORIMENE.

Brisons là-dessus, Messieurs. Je veux vous

parler d'Agathe & de Julie. Il me ſemble que je ne vois point en vous un certain empreſſement à devenir heureux, & que vous regardez ces mariages avec quelqu'eſpece de répugnance.

BAGUENAUDIER.

En pouvez-vous douter?

LE BARON.

C'eſt à mon pere à vous dire ſes raiſons: pour moi, vous ſavez déjà les miennes.

DORIMENE.

Moi, je ſais vos raiſons? Et qui me les auroit dites!

LE BARON.

Hé, mais.... vous ſavez qu'on ne peut courir deux lievres à la fois, & que.... Mon pere, allez vous-en, encore une fois; tenez, vous êtes ici de trop.

BAGUENAUDIER.

C'eſt bien plutôt vous, qui m'y incommodez furieuſement; & je vous commande de vous retirer.

LE BARON.

Je vous obéis; mais j'enrage.



SCENE XII.

BAGUENAUDIER, DORIMENE.

BAGUENAUDIER.

MAintenant que nous sommes seuls, vous voulez bien, Madame, que je vous témoigne le ravissement où je suis d'être aimé d'une aussi belle personne que vous; & que....

DORIMENE.

Qu'est-ce que tout cela signifie? Extravaguez-vous? & songez-vous que vous parlez à moi?

BAGUENAUDIER.

Personne ne nous entend, belle Dorimene, & votre amour ne doit point se contraindre. Souffrez que je baise cette main qui m'a écrit si tendrement.

DORIMENE.

Ah! quelle insolence! holà, quelqu'un.

BAGUENAUDIER.

Hé! Madame, voulez vous vous perdre?

DORIMENE.

Comment donc, me perdre! je veux que vous vous expliquiez devant tout le monde.

BAGUENAUDIER.

Ah! Madame, après avoir fait réponse à ma lettre d'une maniere si obligeante....

DORIMENE.

Moi, je vous ai écrit? Ah! celui-là ne se peut pas supporter.

SCENE XIII.

DORIMONT, DORIMENE, BAGUENAUDIER, LE BARON.

LE BARON.

QU'est-ce donc que tout ceci, mon pere?

DORIMONT.

Qu'avez-vous, Madame? je vous trouve bien émue.

DORIMENE.

Ce n'est rien.

DORIMONT.

Madame, ayez la bonté de me dire de quoi il s'agit.

DORIMENE.

C'est une bagatelle. C'est Monsieur qui prétend m'avoir écrit, & que je lui ai fait réponse.

BAGUENAUDIER.

Hé bien! oui, Madame, puisque vous le pre-

nez ſur ce ton-là. Je dis la vérité, & voilà votre lettre.

DORIMONT.

Voyons.

(Il lit.)

Mon cher, comme vous m'écrivez ſans façon, je vous fais une réponſe de même....

(à Baguenaudier.)

Allez, Monſieur, ce n'eſt-là, ni le ſtyle, ni l'écriture de ma femme.

LE BARON.

Comment donc! Et c'eſt une lettre pareille à celle qu'on m'a écrite tantôt!

BAGUENAUDIER.

A vous, mon Fils?

LE BARON.

Hé! oui, mon Pere.

DORIMONT.

Vous voyez bien, Monſieur, que vous êtes dans l'erreur.

BAGUENAUDIER.

Comment dans l'erreur! & les boucles que Madame a encore à ſes oreilles?...

DORIMONT.

Quoi! Monſieur, vous voulez ſoutenir que ces boucles viennent de vous?

BAGUENAUDIER.

Sans doute.

DORIMONT.

Oh! pour le coup, vous avez perdu tout-à-fait l'esprit.

BAGUENAUDIER.

J'ai perdu l'esprit?

LE BARON.

Cela est vrai, mon Pere. Et pour faire finir toutes ces contestations, je veux bien vous avouer que c'est moi qui les ai envoyées à Madame.

DORIMONT.

En voici bien d'un autre; & je vous trouve tous deux bien hardis de tenir un pareil langage, lorsque j'ai payé ce matin ces mêmes boucles de mon argent.

DORIMENE.

Il y a quelque chose là-dessous que je ne comprends pas.

LE BARON.

Ma foi, ni moi non plus. Ce que je sais bien, c'est que j'ai payé tantôt ces boucles dix mille frans.

BAGUENAUDIER.

Et moi autant...

DORIMONT.

Et à qui ?

LE BARON.

A l'Eveillé.

BAGUENAUDIER.

C'eſt auſſi lui qui doit les avoir données à Madame de ma part, & à qui j'en ai donné l'argent.

DORIMENE.

Comment ! l'Eveillé auroit-il joué un tour de la ſorte ? Mais le voici.

SCENE XIV. ET DERNIERE.

DORIMOMT, DORIMENE, BAGUENAUDIER, LE BARON, L'ÉVEILLÉ *déguiſé en ſabotier.*

DORIMONT.

AH ! Coquin !

BAGUENAUDIER.

Ah ! Fourbe !

LE BARON.

Ah ! Maraud!

L'E'VEILLE'.

Ouais! je fais ici une plaiſante entrée de Ballet!

DORIMONT.

Il ne s'agit pas ici de badiner. Réponds à ces Meſſieurs & à moi, ou bien....

L'E'VEILLE'.

Doucement, Meſſieurs; il n'eſt pas permis d'inſulter les Maſques.

BAGUENAUDIER.

Commence toujours par nous répondre. A qui as-tu tantôt donné ma lettre?

L'E'VEILLE'.

Votre lettre?

BAGUENAUDIER.

Oui.

LE BARON.

Et la mienne?

L'E'VEILLE'.

Et la vôtre? Songez tous deux que vous m'avez recommandé le ſecret.

BAGUENAUDIER.

Il n'eſt plus queſtion de cela maintenant; & je veux bien avouer que j'avois écrit ce matin à Dorimene.

LE BARON.

Et moi de même.

L'E'VEILLE'.

Puiſque vous voulez que je vous diſe la vérité, j'ai donné votre lettre à Zerbine, qui y a fait réponſe ſur le champ.

BAGUENAUDIER.

Madame ne les a donc pas reçues ?

L'E'VEILLE'.

La peſte ! Nous n'avions garde de lui montrer de pareilles extravagances. Madame eſt trop ſage & trop raiſonnable pour ſouffrir qu'on l'aime.

BAGUENAUDIER.

Mais par quelle aventure a-t-elle reçu les boucles d'oreilles ?

L'E'VEILLE'.

Et de quoi vous embarraſſez-vous ?

LE BARON.

Comment ! de quoi nous nous embarraſſons ?

DORIMONT.

C'eſt moi qui veux ſavoir auſſi pourquoi ces boucles, que j'ai achetées ce matin pour ma femme. . . .

L'EVEILLE'.

Doucement. Faites-moi l'honneur de me répondre à votre tour. (*à Baguenaudier.*)

Ne vouliez-vous pas faire ce préſent à Madame ?

BAGUENAUDIER.

Oui.

L'E'VEILLE', *au Baron.*

Et vous de même ?

LE BARON.

Il eſt vrai.

L'E'VEILLE', *à Dorimont.*

Et vous, Monſieur, ne vouliez-vous pas que Madame eût des boucles d'oreilles ?

DORIMONT.

Sans doute.

L'E'VEILLE'.

Hé bien ! elle les a ; de quoi vous plaignez-vous ?

LE BARON.

Ma foi, il ſe moque encore de nous.

BAGUENAUDIER.

Mais, Coquin, qu'as-tu fait de notre argent !

L'E'VEILLE'.

Une reſtitution.

BAGUENAUDIER.

Comment une reſtitution !

L'E'VEILLE'.

Ne deviez-vous pas à feu Maître Guillaume le Fermier, vingt mille francs avec les arrérages ?

BAGUENAUDIER.

Mais, traître, qu'a de commun la ſucceſſion

de Maître Guillaume avec l'affaire dont il s'agit ?

L'E'VEILLE'.

Je ſavois que votre pere vous avoit recommandé, en mourant, de les reſtituer à ſa fille ; vous n'en avez rien fait : j'ai acquitté ſa conſcience, & la vôtre, & celle de vos héritiers futurs, en les donnant à Zerbine.

BAGUENAUDIER.

Et pourquoi à Zerbine ?

L'E'VEILLE'.

Parce qu'elle eſt fille unique de Maître Guillaume, & elle va bientôt vous en aſſurer.

DORIMONT.

Mais, Coquin, pourquoi commettre ma femme ?

L'E'VEILLE'.

Eſt-ce ma faute, ſi ces Meſſieurs en étoient tous deux amoureux à la rage ?

DORIMONT.

Amoureux de ma femme, dans le tems que vous deviez épouſer mes Couſines ? Elles vous faiſoient trop d'honneur.

DORIMENE.

En vérité, Meſſieurs, je ſuis ravie du tour qu'on vous a joué : & je prends Zerbine &

l'Eveillé ſous ma protection, pour vous punir de la mauvaiſe opinion que vous avez de moi.

DORIMONT.

Oh ! Madame, vous prenez cette affaire encore trop ſérieuſement, & je trouve l'aventure de ces Meſſieurs trop plaiſante pour n'en pas rire tout le premier. Cela ne doit point déranger notre Divertiſſement. Voici les maſques qui s'aſſemblent, faiſons commencer le Bal.



DIVERTISSEMENT.

UN MASQUE *chante.* N°. 7.

AH! que le bal a des plaiſirs charmans!
Sous différens déguiſemens
On s'engage,
On ſe dégage,
A tous momens:
Tendres Amans,
Que vous ſeriez contens,
Si, dans tout ce badinage,
Les belles du tems
Ne déguiſoient que leur viſage!

ENTRÉE DE MASQUES.



MENUET. N°. 8.

CLitandre eſt ſage, autant qu'on le peut être,
Quand d'une belle il devient amoureux:
Mais, auſſi-tôt qu'il eſt Amant heureux,
Le maſque tombe, on voit le Petit-Maître.

D'un riche époux voulant faire l'emplette,
Laïs s'étoit déguiſée en Agnés;
Mais elle tient la bête en ſes filets,
Le maſque tombe, & l'on voit la Coquette.

La prude Iris, ſous ombre de ſageſſe,
Ferme l'oreille aux ſoupirs amoureux;
On fait briller une bourſe à ſes yeux,
Le maſque tombe, elle n'eſt plus tigreſſe.

D'un riche habit un Parvenu ſe pare;
Tant qu'il ſe taît, il en peut impoſer;
Mais, auſſi-tôt qu'il commence à jaſer,
Le maſque tombe, & le ſot ſe déclare.

Certain mari faiſoit le difficile,
Et ſur l'honneur n'entendoit pas raiſon:
Un Financier a meublé ſa maiſon;
Le maſque tombe, on voit l'époux docile.

ENTRÉE DE MASQUES

déguiſés en Polonois & en Polonoiſes.

VAUDEVILLE.

VAUDEVILLE. N°. 9.

QUand un Berger, de bonne grace,
Vient me demander un baiſer,
Faut-il le refuſer?
Ah! pour un baiſer, paſſe:
Mais s'il venoit, tout-ci, tout-ça,
Bredi, breda,
D'une main indiſcrette,
Lever ma colorette,
Alte-là.

Quoi que l'on diſe & que l'on faſſe,
Fillette peut ſecrettement
Ecouter un amant;
Encore un autre, paſſe:
Mais s'il falloit, tout-ci, tout-ça,
Bredi, breda,
Que, ſans en rien rabattre,
Elle allât juſqu'à quatre,
Alte-là.

Quand d'un œil fripon l'on m'agace,
Et qu'on me choiſit pour Amant,

Je me rends aiſément ;
Une amourette, paſſe :
Mais ſi l'on veut, tout-ci, tout ça,
Bredi, breda,
En changeant de langage,
Parler de mariage,
Alte-là.

LA PETITE FILLE.

Maman du Couvent me menace,
Si je n'attends juſqu'à quinze ans
Pour avoir des Amans :
Ah ! juſqu'à quinze ans, paſſe :
Mais s'il falloit, tout-ci, tout-ça,
Bredi, breda,
Attendre juſqu'à ſeize,
Cela change la theſe,
Alte-là.

AU PARTERRE.

En vain le Critique menace ;
Meſſieurs, ſi vous êtes contens,
Il faut, malgré ſes dents,
Que notre Piece paſſe :

Mais ſi, d'ailleurs, tout-ci, tout-ça,
Bredi, breda,
Le Parterre équitable,
La trouve condamnable,
Alte-là.

ENTRÉE GÉNÉRALE de tous les Maſques.

LA FRANÇOISE ITALIENNE,

COMÉDIE,

ACTEURS.

PANTALON, Tuteur & Amoureux d'Agathine.

AGATHINE.

LUCIDOR, Amant d'Agathine.

NISON, Femme-de-Chambre d'Agathine.

SCAPIN, Confident de Pantalon.

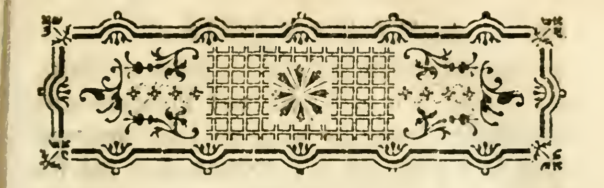
LE NOTAIRE, Bredouilleur.

JASMIN, Laquais.

MUSICIENS & DANSEURS.

VIOLONS.

La Scene est à Paris chez Pantalon.



LA FRANÇOISE ITALIENNE, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

AGATHINE, NISON.

AGATHINE.

OUI, ma chere Nison, je suis au désespoir. J'apprends, dans ce moment, que Pantalon, mon Tuteur, est de retour à Paris de son voyage d'Italie, qu'il est descendu ce matin chez un certain Docteur Lanternon, son ancien ami, & qu'il va venir ici tout à l'heure.

NISON.

Hé bien! qu'il vienne, je l'attends de pied ferme.

AGATHINE.

Mais tu sais bien, Nison, que, sur ce que

ce Maraud de Scapin lui a fait écrire de Paris, que j'avois à mon service une Françoise qui introduisoit tous les jours un jeune homme dans la maison, il m'a recommandé par ses dernieres lettres de te chasser, & de prendre une Femme-de-chambre Italienne en ta place: que va-t-il dire, s'il te trouve ici?

NISON.

Que voulez-vous qu'il dise? Il ne m'a jamais vue. Est-ce que je ne sais pas assez d'Italien, pour passer pour Italienne. Vous lui ferez accroire que vous avez suivi ses ordres, & que je suis celle que vous avez prise à la place de la Femme-de-chambre Françoise que vous avez chassée.

AGATHINE.

Mais Scapin qui te verra?

NISON.

Ne craignez rien; Scapin ne viendra d'aujourd'hui ici; il compte que Pantalon n'arrivera que demain, & nous aurons tout le tems qu'il nous faudra pour tromper votre vieux Tuteur, & faire en sorte que Lucidor vous épouse, à sa barbe. Tout est disposé pour cela.

AGATHINE.

Ah! je crains que l'arrivée imprévue de Pantalon ne nous donne bien de l'embarras.

Lucidor, qui n'en ſait encore rien, viendra ici dans le tems qu'il y ſera : il amenera peut-être avec lui les Violons & les Muſiciens qui doivent exécuter le petit Divertiſſement qu'il nous donne aujourd'hui. Que dira Pantalon de voir tous ces préparatifs?

NISON.

Eh! mort de ma vie! ne cherchez point de chagrins dans l'avenir. Quand les embarras naîtront, votre amour & mon adreſſe nous inſpireront les moyens de nous en tirer.

AGATHINE.

Jamais on ne te prendra pour une Italienne, à ton accent.

NISON.

Bon! bon! je dirai que Paris m'a corrompu ma langue maternelle. Mais, dites-moi, Pantalon ne ſait-il pas le François?

AGATHINE.

Il entend quelques mots par-ci par-là : mais, en le voulant parler, il confond à tout moment les deux langues enſemble, & parle quelquefois un baragouin qui n'eſt ni François, ni Italien.

NISON.

Tant mieux, tant mieux : nous lui en ferons bien paſſer.

AGATHINE.

Il ne ſera pas fort difficile. Mais revenons à Lucidor. Si Pantalon, en arrivant, veut m'épouſer, ſuivant le teſtament de mon pere ?

NISON.

Votre pere étoit un vieux radoteur. C'eſt bien aux morts à vouloir régler les volontés des vivans. Paſſez outre, Mademoiſelle : on ne reviendra pas de l'autre monde vous en faire des reproches.

AGATHINE.

Mais Pantalon ſe va ſervir de l'autorité que lui donne ce Teſtament. Il gardera peut-être mon bien.

NISON.

Oui-dà ! cela mérite réflexion. En ce cas, il faut le ménager, & lui faire bonne mine en arrivant, pour le mieux attraper.



SCENE II.

PANTALON *derriere le Théâtre*, AGATHINE, NISON.

PANTALON, *derriere le Théâtre.*

ANdaté cercaré il Notaro ſubito, ſubito.

AGATHINE.

Ah! j'entends la voix de mon Tuteur; je ſuis dans un trouble ſi grand, que je ne me connois plus.

NISON.

Allons, allons, Mademoiſelle, il faut vous raſſurer, & lui faire plus d'amitié que jamais, pour le mieux faire donner dans le panneau.

PANTALON, *derriere le Théâtre.*

Oh! di caſa.

AGATHINE.

Qui heurte?

PANTALON.

Pantalon de Bizognoſi.

AGATHINE *lui ouvre & l'embraſſe.*

Ah! Signor Pantalone.

PANTALON.

Bon di, bon di, cara Agathina; je mourois

d'impatienza di retournare in questo paéze per embrasser vous.

AGATHINE.

Ah! Signor, quanto mi a durato il Tempo!

PANTALON, *faisant des révérences.*

Ah! obligatissimo. Mà parlaté Francese, per mi l'apprendre à mi, je vous en prie.

NISON, *faisant des révérences à l'Italienne.*

La riverisco, Signor Pantalone.

PANTALON.

Servitor. (*à Agathine*) Chi è questa?

AGATHINE.

C'est une Italienne que j'ai prise à mon service, à la place de cette Françoise que vous m'avez fait renvoyer.

PANTALON.

Bené, bené; & comé si appelle questa?

NISON.

Violetta, per servir-la. Ah! Signor Pantalone, la mia patrona a été bien malinconica pendant il vostro viaggio.

PANTALON.

Lo credo.

NISON.

La poveretta vous attendoit à tout-momento,

& l'altro giorno entendant braire un aſino, elle eſt deſcendue ſubito, credendo ché foſté voi.

PANTALON.

Ah! la bella preuve d'amour! Eſt-ce que j'ai la voix d'un aſino? Mà ne ſavez-pas vous mieux parlaré Francéſe.

NISON.

Ah! ſi, Signor; ze le parle un petit brin mieux, quand ze le veux.

PANTALON.

Hé bien! parlaté ſempré Francéſe; quand je ne l'entendrai pas, ze vous le diro.

NISON.

Puiſque vous le voulez, Monſieu, ze parleré Francéſe le mieux que ze le pouéré.

PANTALON.

Et brave, brave; baſta couſſi. (*à Agathine*) Maintenant je vous diro que j'ai paſſé chez le Notaro per noſtro Contratto di matrimonio, & queſto Notaro n'entend pas una ſola parola Italiana; & il parla le Francéſe tant preſto, tant preſto, qué mi ni entendo niente.

AGATHINE.

Cela eſt aſſez embarraſſant d'avoir affaire à un bredouilleur.

PANTALON.

Mà vous lui dicterez en Francése mes intentioni, que je vais scriveré en Italiano dans le mio cabinetto adesso, adesso.

AGATHINE.

Allez, Monsieur, allez; je ferai tout ce qu'il vous plaira.

SCENE III.

AGATHINE, NISON.

NISON.

COurage, Mademoiselle, cela va à merveille. Le Notaire n'entend pas l'Italien, & Pantalon n'entend gueres mieux le François : nous allons mettre dans le Contrat tout ce que nous voudrons : laissez-moi conduire cette affaire.

AGATHINE.

Je comprends ton dessein, cela suffit. Mais que vois-je ? Lucidor, avec des Violons !



SCENE IV.

LUCIDOR, AGATHINE, NISON, VIOLONS.

AGATHINE.

AH! Lucidor, je tremble. A quoi vous exposez-vous? Pantalon vient d'arriver. Il eſt ici près, dans ſon cabinet.

LUCIDOR.

Qu'entends-je? Niſon m'avoit aſſuré qu'il n'arrivoit que demain. Quel contretems, dans le moment que je viens d'apprendre que mon pere, après s'être enrichi dans les pays étrangers, eſt depuis un mois à Paris, *incognitò!*

AGATHINE.

Et que n'allez-vous au plutôt le chercher?

LUCIDOR.

Comme des intérêts particuliers l'ont obligé de changer de nom, on ne m'a pu inſtruire encore de ſa demeure : mais je dois me trouver aujourd'hui dans un endroit, où il ne manquera pas de ſe rendre.

NISON.

Tout cela eſt bel & bon; mais cela n'empê-

chera pas Pantalon de s'obstiner à vouloir épouser Mademoiselle. Laissez-moi toujours achever un projet que j'ai en tête. Vous saurez que je passe ici pour Italienne, & que.... Mais j'entends du bruit, & c'est Pantalon lui-même.

SCENE V.

PANTALON, LUCIDOR, AGATHINE, NISON, VIOLONS.

PANTALON, *à part.*

QUÉ vois-jé? un Cavaliero dans la mia casa!

NISON, *bas à Lucidor & à Agathine.*

Ne vous démontez point, & laissez-moi faire.

(Elle chante.)

No, non; Temeté la verità.

Ah! Signor Pantalon, vous voilà! Monsiour, il est un Maître de Musique, qui mi fait ricordaré una canzonetta.

PANTALON.

Monsiu est un Maestré de Musica?

NISON.

Signor si; & les autres sont les Violoni.

LUCIDOR.

Oui, Monsieur, je viens vous offrir mes ser-

vices. Ayant appris que vous vous mariez aujourd'hui, je venois vous faire entendre un petit Divertiſſement de ma compoſition; c'eſt la coutume des Muſiciens de ce pays de venir offrir aux nouveaux mariés un plat de leur métier.

PANTALON.

Ah! ſom obligato à voſſignoria; j'aime fort la Muſica : mà ce ne ſera qué per tantôt, per ſervir di prêludio al mio matrimonio.

LUCIDOR.

Quand il vous plaira, Monſieur.

PANTALON.

Bené, bené. Mà faté un peu recordaré à Violetta la ſua canzonetta preſentement.

AGATHINE.

Monſieur, elle ne la ſait pas encore aſſez bien.

NISON.

Pardonné mi, la mia Patrona; je la canterai bien avec les violoni.

LUCIDOR.

Si cela eſt ainſi, Meſſieurs, allez, s'il vous plaît, vous placer dans quelqu'endroit de cette ſalle pour ne pas étouffer la voix.

AGATHINE, *bas à Niſon.*

Es-tu folle de te hazarder à chanter de l'Italien.

NISON, *bas à Agathine.*

Ne vous mettez pas en peine : c'eſt un air que j'ai appris à la Comédie Italienne, & je me tirerai bien d'affaire.

LUCIDOR, *aux Violons.*

Allons, Meſſieurs, accompagnez cet air, comme vous pourrez ; je n'ai rien à vous dire.

NISON *chante un air Italien, où elle imite la Cantatrice de la Comédie Italienne.*

PANTALON.

Oh! la bella Muſica! la bella Muſica!

LUCIDOR.

Monſieur, vous verrez toute autre choſe tantôt ; & je veux même vous amener des Danſeurs tout habillés en Italiens comiques, pour mieux répondre à votre goût, & rendre le Divertiſſement plus complet.

PANTALON.

Et come ſi appelle lé voſtro Divertimento.

LUCIDOR.

Monſieur, cela n'a point de titre : ce ſont des Vaudevilles ſur les divers embarras où l'on ſe trouve ſouvent dans tous les états de la vie.

PANTALON.

Védérémo, védérémo.

AGATHINE.

Mais, vous-même, Monſieur, ne ſerez-vous pas fort embarraſſé de faire exécuter une pareille idée? & cela ne coûtera-t-il point trop?

LUCIDOR.

Ah! Madame, c'eſt une bagatelle; &, d'ailleurs, je ne ſuis pas intéreſſé. Je travaille plus pour la gloire que pour autre choſe.

NISON.

Ah! Signor, ce Muſicien-là n'a pas ſon pareil; c'eſt un huomo inimitabile.

LUCIDOR.

Monſieur, juſqu'au revoir.

PANTALON.

Ah! Signor, obligatiſſimo à voſſignoria.



SCENE VI.

PANTALON, AGATHINE, NISON.

AGATHINE.

Hé bien! Monsieur, auriez-vous cru que Violette sût si bien chanter?

PANTALON.

Oh! una figlia comme elle è un tesoro.

AGATHINE.

Il faut qu'elle continue à apprendre la Musique, cela vous désennuiera de tems en tems: je me charge de contenter le Maître de Musique.

NISON.

Ah! Signora Patrona, je vous serai bien obligée: hélas! poveretta mi! je ne gagne pas assez pour le payer.

AGATHINE.

Allez, allez, Violette, je vous rehausserai vos gages.... (*Bas à Nison.*) Mais, que vois-je? Ah! c'est Scapin! tout est perdu.



SCENE VII.

PANTALON, AGATHINE, NISON, SCAPIN.

SCAPIN.

AH! ah! c'eſt vous, Monſieur; vous voilà donc à la fin arrivé?

PANTALON.

Bon di, Scapino, bon di.

SCAPIN.

Quoique vous ayez fait réponſe aux lettres que je vous ai écrites, j'étois toujours dans le doute de ſavoir ſi vous les aviez reçues.

PANTALON.

Si, ſi.

SCAPIN.

Hé bien! Monſieur, vous voyez comme on a exécuté vos ordres.

PANTALON.

Je ſuis contento.

SCAPIN.

Ah! c'eſt une autre choſe. Si, pour vous contenter, il faut faire tout le contraire de ce que vous commandez, je le ferai à l'avenir.

NISON.

Cela ſuffit, Scapin ; Monſieur il eſt content.

PANTALON.

Si, ſi ; elle canta comme une cantarina.

SCAPIN.

Qu'eſt-ce donc qui chante comme une cantaride ?

PANTALON.

La Serva dé Agathina.

SCAPIN.

Je le crois bien ; auſſi eſt-ce une fine mouche ; elle ſait bien faire autre choſe, Monſieur.

PANTALON.

Hé quoi ?

NISON.

Scapin, taiſez-vous ; Monſieur n'a que faire de vos balivernes.

PANTALON.

Laſciate le parlaré ; je ſuis bien aiſe de ſaperé tous les talens que vous avété.

NISON.

Non, Monſieur, je l'ai trop de modeſtie, & il me feroit rougir.

SCAPIN.

Je le crois bien, Mademoiſelle Niſon.

NISON.

Monſiu, s'il continue à parler, je m'en vais quitter la place.

PANTALON.

Et perché, Violetta ?

SCAPIN.

Comment! elle s'appelle à préſent Violette? & elle s'appelloit hier Niſon.

PANTALON.

Comé ? Niſon ?

SCAPIN.

Oui, Monſieur; voilà cette Niſon dont je vous ai écrit, qui introduiſoit tous les jours ici un jeune homme en votre abſence, & que vous avez mandé qu'on chaſſât.

PANTALON.

Comé, Agathina! vous me trompez di queſta maniera ?

AGATHINE.

Que voulez-vous, Monſieur ? J'aimois cette fille-là, & je n'ai jamais pu me réſoudre à m'en ſéparer. Mais Scapin eſt un fourbe de vous avoir mandé quelque choſe contre elle.

PANTALON.

No, no, cospetto di diana, non restera più dans la mia casa ; & je veux la renvoyer in questo momento.

AGATHINE.

Monsieur, vous êtes le maître ; mais attendez du moins jusqu'à demain : si vous renvoyez celle-ci, il m'en faudra bien une autre.

PANTALON.

Je ne veux più de Serva auprès de vous ; je veux que vous ayez un Servitore.

AGATHINE.

Ah ! tout ce qu'il vous plaira, Monsieur, pourvu que ce ne soit point Scapin.

PANTALON.

No, non. Il Dottoré Lanternon, mio amico, m'a offerto un certo Arlequino, qui é un balordo, mà un Servitor fedelissimo.... Scapin, va subito diré au Dottoré qu'il me mande questo Arlequino.

SCAPIN.

Mais, Monsieur, je ne le connois point cet Arlequin.

PANTALON.

Je ne le connois pas non più ; mais il suffit qué il Dottoré Lanternon mi répondé dé lou.

SCAPIN.

SCAPIN.

J'y vais de ce pas.

PANTALON.

Va preſto : & tu iras après, (*Il parle à l'oreille de Scapin.*) Bze, bze, bze.

AGATHINE, *bas à Niſon.*

Ah! Niſon, que vais-je devenir ſans toi?

NISON, *bas à Agathine.*

Ne vous inquiétez de rien, je ne vous abandonnerai point. Cet Arlequin eſt un de mes anciens amoureux, & je lui ferai faire tout ce que je voudrai; heureuſement il n'eſt connu, ni de Pantalon, ni de Scapin.

PANTALON.

Ché, Diavolo, dité vous là toù dou? va preſto, Scapin, va preſto.



SCENE VIII.

PANTALON, AGATHINE, NISON.

PANTALON.

ET ti, fors tout à l'horo de la mia casa.

NISON.

Ah! poveretta mi! que vais-je devenir? Signor, je vous demande pardono, quoique ze ne vous aie rien fait.

PANTALON.

Va via, va via.

NISON.

Je mourrai de chagrin de ne piu voir la mia Patrona.

PANTALON.

Va via, va parlare Italiano au Diavolo.

NISON.

Qui vous emporte, Signor. (*Bas à Agathine.*) Mademoiselle, ne vous embarrassez de rien; je vais jouer d'un tour à notre homme, auquel il ne s'atteud pas. La riverisco, Sior Pantalone.

⁂

SCENE IX.

PANTALON, AGATHINE.

AGATHINE.

En vérité, Monsieur, vous me traitez bien cruellement de me séparer d'une personne qui m'étoit si chere.

PANTALON.

J'ai un grand torto!

AGATHINE.

Vous êtes mon Amant, & vous me traitez en Esclave; que ferez-vous, quand vous serez mon mari?

PANTALON.

Quand je serai vostro Marito, je vous paroîtrai piu amabile; & vous ne me ferez più des tours d'aquella maniera. Or sù, tocca la mano, je ti perdonno, & je veux t'aimer più que jamais.

AGATHINE, *à part.*

Feignons, pour le mieux tromper. (*à Pantalon.*) Et moi, je ferai tous mes efforts pour remplir mon devoir; & je ne me marie pas avec vous pour ne vous pas aimer.

PANTALON.

Brava, brava.

AGATHINE.

Oui, quelques chagrins que je puisse essuyer dans la suite par les injustes soupçons que vous concevez trop aisément, votre personne me sera toujours chere.

PANTALON, *faisant des révérences.*

Ah! ah!

AGATHINE.

Et je vous serai toujours aussi fidelle que si vous aviez pour moi les meilleures manieres du monde.

PANTALON.

Oh! che felicità! che consolation! je ti promets de ti donner toutes sortes de plaisirs. Je t'ai acheté questa matina una tentura magnifica. Haveremo touti li giorni, dans nostra casa, des Violoni: nous canterons, nous danserons. Mais più di serva Francése.

AGATHINE.

Ah! Monsieur, je n'y songe déjà plus; & désormais votre seule personne me tiendra lieu de tout.

PANTALON.

Brava, brava; è bené parlato. Ma ecco il Notaro dont je vous ai parlato.

SCENE X.

PANTALON, AGATHINE, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, *bredouillant.*

MOnſieur, je ſuis votre très-humble Serviteur. Madame, je vous donne le bon jour. Allons, dépêchons-nous, dreſſons vîte le Contrat, car je ſuis un peu preſſé.

PANTALON.

Che Notaro bruſquo ! Non entendo una ſola parola. Signor, ecco il principale. Il Signor Pantalon di Bizognozi ſpoſa la Signora Agathina, & gli dona per il preſente contratto touto il ſuo bené.

LE NOTAIRE.

Ma foi, Monſieur, c'eſt de l'hébreu pour moi; & je n'entends rien du tout à ce baragouin-là : parlez François, ſi vous voulez qu'on vous entende.

PANTALON.

Ah ! che male-detto Nottaro !

LE NOTAIRE.

J'entends fort bien que Notaro veut dire Notaire, & Contratto, Contrat : mais c'eſt tout ce que je ſais d'Italien. Quand vous aurez appris ma langue, ou que je ſaurai la vôtre, nous pourrons dreſſer votre Contrat. Juſqu'au revoir. (*Il va pour ſortir.*)

AGATHINE, *au Notaire.*

Et attendez, Monſieur : je ſais les deux langues, & je vais vous expliquer en François les articles. (*à Pantalon.*) Donnez-moi ce papier.

LE NOTAIRE.

Ah ! bon pour cela; car, autrement, nous ſerions ici juſqu'à demain, Monſieur & moi, ſans nous entendre : mon tems m'eſt cher.

PANTALON, *à Agathine.*

Fate-li comprendre mes intentioni, que velà écrites ſur ce papier.



SCENE XI.

PANTALON, AGATHINE, LE NOTAIRE, JASMIN.

JASMIN.

MOnſieur, voilà le Tapiſſier qui vous apporte cette tenture que vous avez achetée, ce matin, pour votre grande ſalle.

PANTALON.

Jé m'en va la védéré, & jé retourno tout à l'horo.

LE NOTAIRE.

Hé bien! j'entends encore bien cela : vous dites que vous reviendrez tout-à-l'heure; vous ferez bien; car, ſi vous tardez trop, vous ne me trouverez plus.

PANTALON.

Ah! che brutto huomo! che brutto Notaro!



SCENE XII.

AGATHINE, LE NOTAIRE.

AGATHINE.

MOnſieur, ayez la bonté de vous aſſeoir ; je vais vous approcher une table

LE NOTAIRE.

Il n'eſt pas néceſſaire, Mademoiſelle : je ſuis ſi vif, que je ſuis le plus ſouvent en l'air. Je veux ſeulement prendre un extrait des Articles, & mon Clerc rédigera le tout dans mon Etude. Votre nom, s'il vous plaît ?

AGATHINE.

Agathine Fernando.

LE NOTAIRE.

Et le nom du Futur ?

AGATHINE.

Armand de Lucidor.

LE NOTAIRE.

Paſſons aux principaux Articles.

AGATHINE.

Mettez ſeulement dans le Contrat que le Seigneur Pantalon de Bizognozi, Tuteur d'Agathine, lui donne tout ſon bien, en faveur du

mariage qu'elle contracte avec Lucidor ; tout eſt renfermé là-dedans.

LE NOTAIRE.

J'entends tout cela : mais je croyois d'abord que c'étoit le Seigneur Pantalon qui vous épouſoit.

AGATHINE.

Fi donc, Monſieur ! me le conſeilleriez-vous ?

LE NOTAIRE.

Non, par ma foi, car c'eſt un aſſez vilain merle. Je vous demande excuſe de ma bêtiſe. Et le Futur ne comparoîtra-t-il point ici ?

AGATHINE.

C'eſt ce que je ne ſais pas ; mais toujours il aura l'honneur de paſſer chez vous. Le tout eſt de faire ſigner promptement le Seigneur Pantalon ; c'eſt un homme ſi bizarre qu'il change à tout moment de ſentiment, & vous voyez que j'ai intérêt qu'il ne ſe dédiſe point.

LE NOTAIRE.

Je comprends cela, & je vais faire dreſſer ce Contrat au plus vîte ; comptez ſur ma diligence, je ſerai de retour dans un moment : je ſuis expéditif.



SCENE XIII.

AGATHINE, *seule.*

J'Entreprends-là une chose bien hardie, & je ne sais encore par qui en faire instruire Nisson ou Lucidor ; car enfin j'ai besoin de quelqu'un pour me seconder ; & Pantalon pourroit... Mais le voilà déjà de retour.

SCENE XIV.

PANTALON, AGATHINE.

AH ! la bella tentura ! la bella tentura ! venez la védéré.

AGATHINE.

Je la verrai tantôt, quand elle sera tendue.

PANTALON.

E ben detto. E lou Notaro fa-t-il il Contratto ?

AGATHINE.

Oui, Monsieur ; il l'apportera tout à l'heure à signer.

PANTALON.

Je suis dans l'impatienza qué nostro matrimonio soit perfetto.

SCENE XV.

PANTALON, AGATHINE, NISON *en Arlequin, contrefaisant l'Arlequin de la Comédie Italienne.*

PANTALON.

MA che vol questo picolino huomo?

NISON, *après plusieurs lazzis à l'Italienne.*

Mademiselle, ze vous prie di m'enseigner lou lozis de Mousou Pintaplon.

AGATHINE.

Je ne connois point cela, mon ami : vous voulez peut-être dire Pantalon?

NISON.

Oui, Mademoiselle, Pantaillon.

PANTALON.

No, no, no; Pantalon.

NISON.

Ah! Pantalon.

PANTALON.

Si; Pantalon di Bizognosi.

NISON.

Hen? Pantalon dé Bibliognozi?

PANTALON.

Eh! no; Pantalon di Bizognozi.

NISON.

De Bizognozi.

PANTALON.

Basta cousì : mi sono Pantalon de Bizognozi.

NISON, *lui prenant la barbe.*

Ah! sior Barbette, ze souis votre serviteur de tout mon cœur. Ha, ha, hoa, hoa, ha, hoa, ha, ha!

PANTALON.

Qué vol dire questo impertinente?

NISON, *continuant à rire.*

Ha, ha, ha! che muso! che muso! che brutta barbetta!

AGATHINE.

Qui êtes-vous, mon ami?

NISON.

Je suis Arlequin. Je viens de la part del Dottore Lanternon per être le Gouverneur de la maison del Signor Pantalon, & lé Director de sa femme. On m'a dit qué zé serois fort bien ici, qué zi manzerois di macaroni, qué zi boirois de bon vin; c'est perquoi velà qui est fait, zé vous reçois à mon service.

PANTALON, *riant.*

Ah! che matto! che matto! Il Dottore m'avoit ben ditto que c'étoit un balordo; ma c'est ce qu'il me faut dans la mia casa. Oui, caro

Arlequino, velà la perſona dont jé vous ricommando la conduito.

NISON.

C'eſt-là votre femme, dont vous mi recommandez la conduite? Qu'elle eſt jolie! Et y a-t-il long-tems qu'elle eſt votre femme?

PANTALON.

Non é encore ma femme; elle eſt encore fille.

NISON.

Et reſtera-t-elle toujours fille, quand elle ſera votre femme?

PANTALON.

Et no, no, no, non ſi agiſcé di queſto: je vous ricommando de ne la quitter jamais.

NISON.

Ah, ah! laſciate fare à mi; ze ne l'abandonnerai pas d'une minute; ze la menerai boire, manger, dormir, chanter, danſer.

PANTALON.

E qué diavolo! qué bizognar de tout ce préambulo? je ti dico, ſeulement, de n'y laiſſer intrare aucun huomo dans la caſa per li parlare.

NISON *prend ſa batte, & en donne ſur le viſage de Pantalon.*

Oh! parbleu, zé vous en chaſſerai vous-même, s'il le faut, entendez-vous? & né mī raiſonnez pas.

PANTALON.

Che vol diré questo?

NISON.

C'est une action démonstrative, per vous faire comprendre comme ze recevrai les gens qui viendront per parler à votre femme.

PANTALON.

Bravo! bravo!

AGATHINE.

Ah! Monsieur, je vous prie de ne me pas donner un pareil extravagant.

NISON.

Je suis un honnête homme; &, quand on m'a mis une fois une femme entre les mains, je prétends en répondre corps pour corps, entendez-vous?

PANTALON.

Bené, bené. Ah! che fortuna di trovare un servitor come questo!

NISON.

Une jolie femme doit toujours être renfermée; & un mari bien prudent ne la doit jamais faire voir à personne. Voulez-vous encore une action démonstrative?

PANTALON.

No, più di demonstrationi.

NISON.

Je ne vous donnerai donç qu'une comparaiſon, pour vous montrer qu'un mari doit toujours tenir ſa femme cachée. Une jolie femme, dit Ariſtote, eſt comme un friand morceau de fromage : ſi-tôt qu'on la voit, chacun en voudroit gruger.

AGATHINE.

Vous voyez bien, Monſieur, que ce garçon-là eſt fou.

PANTALON.

No, no, no, non è matto : il raiſonne à ſa maniere ; ma il dit la verità.

AGATHINE.

Tout ce qu'il vous plaira, Monſieur. Mais ſachons un peu ce qu'il veut gagner.

NISON.

Je ne fais point de marché avec Mouſiu Pantalon. Il n'a pas aſſez de bien per me payer ce que je vaux ; ainſi je m'offre à vous ſervir tous deux pour rien, à condition que je ne ferai dans la miſon que ce qu'il me plaira.

AGATHINE.

C'eſt beaucoup dire. Mais enfin il faut ſavoir ce que l'on vous donnera de gages.

NISON.

Attendez, Mademiſelle, je m'en vais faire

un petit calcoul avec mes doigts. Combien Moufiu Pantalon a-t-il de domeftiques?

AGATHINE.

Comme il arrive d'Italie, il n'en a point encore pris. Il n'a qu'un homme qui fait fes commiffions, & un petit laquais.

NISON.

Bon, tant mieux. Il n'aura pas befoin de prendre d'autres domeftiques que moi ; je tiendrai la place de fix, & je mangerai per dix ; & vous me donnerez des gages à proportion.

PANTALON.

Si fono contento del voftro fervitio, je vous prometto una bona ricompenfa.

SCENE XVI.

PANTALON, AGATHINE, NISON *en Arlequin*, JASMIN.

JASMIN.

Monfieur, le Tapiffier vous prie de defcendre pour voir vous-même où vous voulez qu'il place ce qui lui refte de Tapifferie.

PANTALON.

Hé che diavol d'huomo! che mi fa fempré afcenderé & defcenderé.

SCENE XVII.

AGATHINE, NISON *en Arlequin.*

NISON.

OH çà, Mademiſelle, c'eſt maintenant qu'il faut vous donner des leçons ſur la conduite que vous devez tenir avec lou Signor Pantalon.

AGATHINE.

Je n'ai que faire de vos leçons, laiſſez-moi en repos.

NISON.

Comment donc ? eſt-ce ainſi qu'on parle à ſon Directeur ? allons, allons, Mademiſelle, qu'on m'écoute. *Primò....*

AGATHINE, *à part.*

Ah ! que je ſuis malheureuſe ! voilà un extravagant qui va rompre toutes mes meſures.

NISON.

Primò....

AGATHINE.

Oh ! laiſſe-moi ; je ne veux point t'entendre.

NISON.

Vous ne voulez point m'entendre ? je vais donc trouver Monſieur Pantalon, il m'entendra lui : je lui dirai tout ce que j'ai appris ſur

votre compte; *primò*, que vous aimez un certain Lucidor que vous avez fait passer pour un Musicien.

AGATHINE.

O Ciel! qu'entends-je?

NISON.

Secundò, que le Notaire n'entendant pas l'Italien, & Pantalon n'entendant pas le Notaire, vous devez, de concert avec Nison, faire mettre dans le Contrat tout ce qu'il vous plaira.

AGATHINE.

Ah! tais-toi, je te prie; & me dis d'où tu peux savoir tout cela?

NISON.

Il suffit, je le sais de bonne part, & je vais de ce pas en avertir le Seigneur Pantalon.

AGATHINE.

Ah! c'est sans doute Nison qui t'a instruit de tout: voudrois-tu, mon cher Arlequin, abuser de sa confidence? elle m'a dit que tu soupirois pour elle.

NISON.

Il est vrai, Mademiselle, que je l'aime comme moi-même.

AGATHINE.

S'il est vrai que tu l'aimes, j'emploierai tout pour la rendre sensible à ton amour: sois dans

mes intérêts, je te prie. Je t'avoue que j'aime Lucidor, & que je regarde comme le plus grand des malheurs de me voir l'épouse de Pantalon. Voudrois tu, mon cher Arlequin, contribuer à rendre malheureuse toute sa vie une personne qui ne t'a jamais rien fait? Veux-tu que j'embrasse tes genoux? & que....

NISON, *faisant semblant de sanglotter.*

Arrêtez-vous, Mademiselle, vous m'attendrissez trop : je vous accorde ma potrefaction, & je vous.... servirai.... de toute ma puissance.

AGATHINE.

Ah! puisque tu m'accordes ta protection, je suis sûre de réussir dans mon entreprise : fais en sorte de t'aboucher avec Nison, elle te mettra au fait de nos projets.

NISON, *levant son masque.*

Où diantre la trouver à présent?

AGATHINE.

Ah! c'est toi, ma chere Nison! Eh! qui t'auroit pu reconnoître? ah! puisque ton déguisement m'a trompée, je ne crains pas que personne puisse te découvrir. Mais comment astu fait?

NISON.

J'ai trouvé Arlequin qui venoit ici; je l'ai

engagé à me prêter cet équipage, & à ne point paroître dans le quartier de tout le jour. Je ne crains que ce marouſle de Scapin : & s'il falloit....

SCENE XVIII.

SCAPIN, AGATHINE, NISON *en Arlequin.*

AGATHINE.

AH! le voici lui-même, je tremble.

NISON, *bas, remettant ſon maſque.*

Ah j'enrage; & je ne ſais.... Mais non, laiſſez-moi faire, je l'aurai bientôt renvoyé : raſſurez-vous.

SCAPIN, *à part.*

Ah! ah! voici cet Arlequin déjà arrivé ici! le Docteur a exécuté promptement mes ordres.

NISON.

Oui, Mademiſelle, vous avez beau dire & beau faire; le Signor Pantalon m'a défendu de vous laiſſer parler à perſonne, & j'aſſommerai de coups tous ceux qui oſeront entrer dans cette miſon.

SCAPIN, *à part.*

Diable! voilà un drôle qui ne ſe mouche pas du pied.

NISON, *à Scapin.*

Que demandez-vous ici, mon ami?

SCAPIN.

Je suis l'homme d'affaires de Monsieur Pantalon.

NISON, *lui donnant un soufflet.*

Vous en avez menti : vous êtes un baron & un suborneur, qui venez ici per corrompre la vertou di Mademiselle.

SCAPIN.

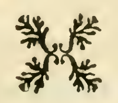
Et non, vous dis-je ; je suis Scapin, Sécretaire du Seigneur Pantalon, qui veille comme vous sur la conduite de sa Maîtresse.

NISON, *frappant Scapin.*

Ze n'entends point toutes ces raisons-là ; vous êtes un fourbe & un ladro, qui méritez cent coups de bâton.

SCAPIN.

Et prenez donc garde, je crois que vous me frappez ; haïe, haïe, haïe.



SCENE XIX.

PANTALON, AGATHINE, NISON *en Arlequin*, SCAPIN, LE NOTAIRE.

(*Nison frappe Pantalon, le Notaire & Scapin tour-à-tour.*)

PANTALON.

CHE vol dire questo ? tou ne mi reconnoissé più ?

NISON, *les frappant toujours.*

Je n'y reconnois personne, & j'exécute les ordres de Monsieur Pantalon.

LE NOTAIRE.

Hé! doucement, je suis le Notaire.

PANTALON.

Et mi, Pantalon.

NISON.

Ah! Signor Patron, excusez, s'il vous plaît, l'ardeur de mon zele.

AGATHINE.

Mais votre zele ne doit pas aller si loin.

LE NOTAIRE.

Oui, mon ami, il faut prendre garde à ce

que l'on fait : ce ne ſont pas ici des jeux d'enfans : que diable! vous venez de maltraiter un Conſeiller du Roi.

NISON.

Ah! vous êtes un Conſeiller du Roi?

LE NOTAIRE.

Oui, mon ami, Conſeiller Garde-Note.

NISON.

Et vous ne garderez point de note de cela?

LE NOTAIRE.

Non, non, cela eſt paſſé : mais, une autre fois, prenez garde à ce que vous faites.

NISON.

Je vous en prie au moins; car vous, qui entendez le François, vous ſavez que c'eſt un cri-pro-cro.

LE NOTAIRE.

Qui-pro-quo, qui-pro-quo, voulez-vous dire.

NISON.

Oui, un cli-plo-clo; cela ſe trouve chez les Apothicaires, les pro-pri-cro.

LE NOTAIRE.

Hé! que diable! cet homme-là me feroit enrager. Qui-pro-quo.

NISON.

Excufez, c'eſt que je n'ai jamais pu dire ce mot-là.

LE NOTAIRE.

Et que m'importe? Il ne s'agit pas de celà à préſent.

NISON.

C'eſt que c'eſt cela pourtant qui eſt cauſe des coups de bâton que je vous ai donnés.

LE NOTAIRE.

Eh! que diable! n'en parlons plus, puiſque je les ai oubliés, & que c'eſt une choſe faite.

PANTALON.

Zé ni penſe più, mi.

SCAPIN.

Ni moi non plus.

LE NOTAIRE.

Allons; dépêchons-nous de lire ce Contrat; cela ſera fait dans un moment, car je lis fort vîte.

NISON.

Monſieur, auparavant je vous demande une grace.

PANTALON.

Que voiche tou?

NISON.

C'eſt que cet homme-là s'en aille : ſa figure

mi

mi déplait; il eſt cauſe de ce que zé viens de faire : &, s'il reſtoit davantaze, je pourrois encore imprudemment vous marquer l'ardeur de mon zele; car je ne ſuis pas maître de moi.

LE NOTAIRE.

Non, non, morbleu! qu'il s'en aille au diable, & toi auſſi.

PANTALON.

Scapin, ritirati.

NISON, *reconduiſant Scapin à coups de batte.*

Va via, baron, ladro, & maledetto becco cornuto.

SCENE XX.

PANTALON, AGATHINE, NISON *en Arlequin*, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, *bredouillant toujours.*

OR çà, voulez-vous entendre promptement la lecture du Contrat ? car je ſuis un peu preſſé.

PANTALON.

Volontiers ; & je veux qu'Arlequino auſſi l'entende per m'expliquer ce qué non intendero.

LE NOTAIRE.

Hum .. hum... hum... par-devant les Notaires, *& cætera.* hum... hum...

NISON, *à Pantalon.*

Vous entendez bien, *& cætera?*

PANTALON.

Si, si.

LE NOTAIRE.

Hum... hum... hum... ſont comparus Armand de Lucidor, *& cætera;* & Damoiſelle Agathine de Fernando, *& cætera;* leſquels ont promis, par le préſent Contrat de mariage, de ſe prendre à mari & femme.

NISON.

Et cætera.

PANTALON, *à Niſon.*

Qué voiche dire, hum... hum... hum... *& cætera;* hum... hum... *& cætera?*

NISON, *à Pantalon.*

C'eſt le preludio di Contratto.

PANTALON.

Benè!

AGATHINE.

Monſieur le Notaire, pour ne vous point fatiguer, paſſez d'abord à l'article qui regarde le Seigneur Pantalon.

LE NOTAIRE.

Tout ce qu'il vous plaira. Hum... hum... hum... eſt comparu auſſi le Signor Pantalon de Bizognozi, Tuteur de ladite Agathine, lequel, en faveur de ce mariage, donne tout ſon bien auxdits Epoux, dont leſdits Lucidor & Agathine ſont contens.

PANTALON.

Qué vol dire Louzidor ?

NISON.

Cela veut dire qué Pantalon ſpoſa Agathina, che loui adore, loui Pantalon adore : c'eſt ſtilo de Notaro di queſto paéſé.

PANTALON.

Baſta, baſta, coſi ; je ne veux più entendere niente : queſto Notaro mi fa perdre haleine.

NISON.

Et voilà en peu de mots tout ce que le Contrat contient. Signez au plus vîte.

PANTALON *ſigne.*

Pantalon de Bizognozi.

NISON.

Allons ; à vous, Mademiſelle.

AGATHINE, *signe.*

Agathine Fernando.

(*Pendant que l'on signe, Nison dérobe le manteau, la perruque & le chapeau du Notaire, & les met sur elle : le Notaire court après ; & Nison, ayant fait plusieurs lazzis, fait tomber le Notaire & Pantalon l'un sur l'autre.*)

LE NOTAIRE.

J'ai laissé les noms des témoins en blanc; vous les enverrez signer chez moi, aussi-bien que Monsieur Lucidor.

PANTALON.

Qué voiche dire encore loui de chidor?

NISON.

Il Notaro dimandi, per le Contratto, quatre luigi d'or; c'est encore stilo di Notaro di questo paésé.

PANTALON.

Cela est jouste. (*Il donne quatre louis au Notaire.*) Tenez, Mousiu.

LE NOTAIRE, *les prenant brusquement.*

Ah! Monsieur, cela n'étoit point pressé. Envoyez-moi les témoins au plutôt, afin que le tout soit expédié incessamment.

AGATHINE.

Des témoins?

SCENE XXI.

LUCIDOR, PANTALON, AGATHINE, LE NOTAIRE, NISON *en Arlequin.*

AGATHINE.

HÉ! tenez, voilà déjà Monsieur qui en servira. (*à Lucidor.*) Monsieur, voulez-vous bien me faire l'honneur de signer à mon Contrat de mariage?

LUCIDOR, *à part.*

O Ciel! qu'entends-je?

NISON, *bas à Lucidor.*

Signez, sans rien dire; c'est vous qu'elle épouse.

LUCIDOR, *signant.*

C'est m'honorer beaucoup, Monsieur, que de me rendre témoin d'une union si parfaite.

NISON, *au Notaire.*

Allez, Monsieur, emportez vîte chez vous ce Contrat, puisque c'est une affaire faite.

LE NOTAIRE.

J'en vais faire expédier sur le champ une copie; Si vous n'avez point de témoins, je

vous en trouverai : il suffit que nous ayons fait signer les parties intéréssées, Pantalon, Agathine & Lucidor.

PANTALON.

Dimanda encore des luigi d'or?

NISON.

No, no; è contento.

SCENE XXII.

PANTALON, AGATHINE, LUCIDOR, NISON *en Arlequin.*

LUCIDOR.

MOnsieur, tous les Acteurs du Divertissement que vous avez demandé, sont prêts, souhaitez-vous qu'on commence?

AGATHINE.

Quand il vous plaira, Monsieur. Allons, plaçons-nous.



SCENE XXIII.

SCAPIN, PANTALON, AGATHINE, LUCIDOR, NISON *en Arlequin.*

AGATHINE.

MAIS que vient encore chercher ici ce coquin de Scapin?

PANTALON.

Il vient danſer allé mié nozze.

NISON.

Qu'il vienne, je lui battrai la meſure.

SCAPIN.

Comment donc, Monſieur! danſer à votre noce! ſeriez-vous la dupe de tout ceci?

PANTALON.

Qué voiche-tu dire?

SCAPIN.

Je veux dire que le Notaire me vient d'apprendre que Monſieur Lucidor épouſoit Agathine, & que vous leur donniez tout votre bien.

PANTALON.

Encore luigi d'or!

SCAPIN.

Je vous dis Lucidor; c'eſt le nom de l'Amant d'Agathine, que Niſon avoit introduit dans la maiſon, & le voilà lui-même.

PANTALON, *allant ſur Niſon.*

Ah! ſono tradito! ah! perfida Agathina! ah! Baron di Arlequino!

NISON, *fuyant.*

Ajuto.

LUCIDOR, *retenant Pantalon.*

Doucement, Monſieur, ne vous emportez pas.

PANTALON.

Ah! ladro di Arlequino, ti voglio mandar in galera.

NISON, *ſe démaſquant.*

Vous voulez m'envoyer en galere?

PANTALON.

Ché vedo? c'eſt la Serva francéſe.

NISON.

Oui, Monſieur, je ſuis Niſon que vous avez tantôt chaſſée par une porte, & qui eſt rentrée par l'autre. Mais ne vous affligez pas du don que vous avez fait de tout votre bien; Monſieur Lucidor eſt un galant homme, qui en uſera bien.

LUCIDOR.

Monſieur, tout le mien eſt à votre ſervice;

j'en ai plus qu'il ne m'en faut pour me paſſer du vôtre : & le Docteur Lanternon, que je viens de reconnoître pour mon pere....

PANTALON, *l'embraſſant.*

Vous êtes il figlio del Dottore Lanterno, il mio caro amico ?

NISON.

Ah ! nous allons bientôt voir un dénouement à l'Italienne.

PANTALON.

Monſieur, en ce cas, j'approuve votre matrimonio.

NISON, *à Pantalon.*

Faiſant réflexion que vous êtes trop vieux pour épouſer une jeune perſonne, il n'en faut pas davantage pour contenter tout le monde. Allons, allons, paſſons au Divertiſſement ; & puiſque j'ai pris le maſque d'Arlequin, je tiendrai ici ſa place juſqu'à ce qu'il vienne.



DIVERTISSEMENT.

ENTRÊE

de tous les Caracteres de la Comédie Italienne.

UN VENITIEN *chante.* N°. 10.

Non, ce n'eſt que dans la jeuneſſe
Que l'on doit ſuivre les amours;
Sur nos vieux jours
Ils nous trompent ſans ceſſe.
Suivons Bacchus, laiſſons-là la tendreſſe;
Il eſt de la vieilleſſe
L'unique recours.
Non, ce n'eſt que dans la jeuneſſe
Que l'on doit ſuivre les amours.



ENTRÉE

de Polichinels & de Dames Ragondes.

AGATHINE. N°. 11.

JE mets au bas de la requête
Amoureuſe, honnête,
D'un Galant de bonne façon,
Bon:
Mais à celle que me préſente,
D'une main tremblante,
Un Vieillard froid & languiſſant,
Néant.

NISON *en Arlequin.*

Au bas du Contrat d'hymenée,
Pour toute l'année,
L'Amour ſigne, & met, ſans façon,
Bon:
Même il paie ſans répugnance
Un quartier d'avance;
Mais, s'il faut aller plus avant,
Néant.

ENTRÉE

De Pierrots & de Perrettes.

VAUDEVILLE. N°. 12.

DANS tous les différens états,
Que l'on rencontre d'embarras,
Quand à tout le monde on veut plaire !
Depuis le matin jusqu'au soir,
L'un le veut blanc & l'autre noir ;
Comment faire ?

L'Amant qu'on voit soir & matin,
Devient ennuyeux à la fin ;
Il faut être rare pour plaire :
S'éloigne-t-il ; on prend l'essor,
Et les absens ont toujours tort ;
Comment faire ?

Si vous prenez fille à quinze ans,
Elle n'a pas les sentimens
Qu'il faut dans l'amoureux mystere :
Si vous attendez plus long-tems,
Un autre aura pris les devants ;
Comment faire ?

Si votre femme a peu d'appas,
On ne vous la ravira pas;
Mais elle ne vous plaira guère:
Pour peu qu'elle ait de quoi tenter,
Vos Voiſins en voudront tâter;
Comment faire?

Si vous ne vous mariez pas,
Vos biens, après votre trépas,
Paſſeront en main étrangere:
Et ſi vous devenez Epoux,
Vos Enfans ſeront-ils à vous?
Comment faire?

Pour réuſſir dans les amours,
L'argent eſt d'un puiſſant ſecours;
Qui n'en a point, n'avance guère:
Mais ſouvent l'Amant financier,
Eſt traité comme un Créancier:
Comment faire?

Les jeunes filles, de mon tems,
S'armoient de griffes & de dents;
Ma foi, je n'en attrapois guere:
Elles ſont douces maintenant,

Mais moi j'ai quatre-vingt-un an:
Comment faire?

Maris, si vous êtes jaloux,
Et gardez vos femmes chez vous,
Elles s'en vengent d'ordinaire:
Si, par douceur, vous les menez,
Elles vous menent par le nez:
Comment faire?

LA PETITE FILLE.

Un Galant, d'un âge un peu mûr,
M'est choisi pour Epoux futur:
Mon enfance fait qu'il differe;
Si je suis trop jeune à présent,
Il sera trop vieux s'il attend:
Comment faire?

LA COMEDIE FRANCOISE.

Le Comique écrit noblement
Fait bâiller ordinairement,
A tout le monde il ne peut plaire.
Le plaisant passe pour bouffon;
On y rit, sans le trouver bon:
Comment faire?

LA COMEDIE ITALIENNE.

Si nous voulons parler François,
Nous nous trompons à chaque fois,
Faute de ſavoir la Grammaire:
Si nous parlons Italien,
Les trois quarts n'y comprennent rien:
Comment faire?

ENTRÉE GÉNÉRALE
de tous les caracteres Italiens.

FIN.

LA CHASSE DU CERF,

COMÉDIE-BALLET,

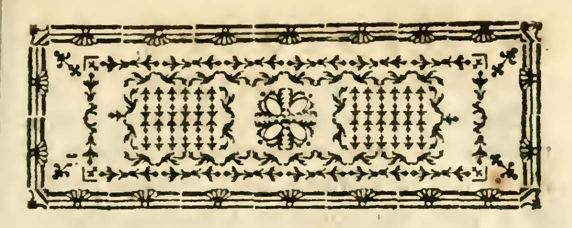
Représentée en 1726.

ACTEURS

du Prologue.

MElle. DU FRESNE,	Comédiennes.
Melle. LA MOTTE,	
Melle. DU BOCAGE,	
Mr. LE GRAND,	Comédien.
UN AUTEUR.	

La Scene est dans les Foyers de la Comédie.



LA CHASSE DU CERF,

COMÉDIE-BALLET.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

Mesdemoiselles DU FRESNE, LA MOTTE & DU BOCAGE, *assises chacune sur un fauteuil, restant un tems à se regarder sans rien dire.*

Melle. DU FRESNE.

HÉ bien! Mesdemoiselles, resterons-nous encore long-tems dans ce profond silence? Trois femmes ensemble depuis un quart-d'heure sans parler! voilà ce qui ne s'est jamais vu.

Melle. LA MOTTE.

Que voulez-vous que nous disions? La situation où nous nous trouvons nous coupe la parole: voilà la moitié de notre Troupe partie, & il nous faut jouer la Comédie; nous ne manquons point de zele, mais il nous faut des Pieces & des Acteurs pour les exécuter.

Melle. DU FRESNE.

Je suis aussi chagrine que vous; mais, pour cela, il ne faut rien perdre de nos droits, il faut parler.

Melle. DU BOCAGE.

Parlons, Mesdemoiselles, parlons, & cherchons du moins un remede à tout ceci.

Melle. LA MOTTE.

Il nous faudroit d'abord un bon Auteur.

Melle DU FRESNE.

Où le trouver? vous savez bien que ceux du premier rang veulent prendre tous leurs avantages, & ne distribuer leurs rôles qu'aux premiers Acteurs; ainsi nous ne pouvons avoir que des Auteurs du second ordre. Songeons à autre chose. Si nous jouions cette Tragédie qu'on nous a proposée?

Melle. DU BOCAGE.

Ah! fi donc! du sérieux: nous ferions rire. Jouons plutôt cette Comédie en cinq actes qu'on a reçue dernierement.

Melle. DU FRESNE.

Fort bien, pour faire bâiller tout le monde: elle eſt encore plus ſérieuſe que la Tragédie.

Melle. LA MOTTE.

Pour moi, ſi j'en étois crue, nous jouerions la Paſtorale : cela eſt joli, une Paſtorale!

Melle. DU BOCAGE.

Encore une Paſtorale!

Melle. DU FRESNE.

Mais il n'étoit pas néceſſaire de rompre le ſilence pour nous trouver toutes trois d'un avis contraire.

(*Toutes trois enſemble.*)

Mais vous avez beau dire, pour moi je ſuis pour la Tragédie.

Melle. DU BOCAGE.

Et moi je vous conſeille de jouer au plutôt la Comédie.

Melle. LA MOTTE.

Je n'en démordrai point, & l'on jouera la Paſtorale.

Melle. DU FRESNE.

Fort bien! parlons toutes trois enſemble, cela ſera encore mieux.

SCENE II.

Mr. LE GRAND, Mesdemoiselles DU FRESNE, LA MOTTE, DU BOCAGE.

Mr. LE GRAND.

COmment donc, Mesdames! quand toute la Troupe seroit ici, on n'entendroit pas plus de bruit.

Melle. DU FRESNE.

Il y a de la différence; nous ne disputons que pour le bien du général, & il n'y a point entre nous d'intérêt particulier.

Mr. LE GRAND.

De quoi s'agit-il donc?

Melle. DU FRESNE.

Vous voyez l'embarras où nous sommes; & je proposois à ces Dames de jouer cette Tragédie que la grande Troupe a refusée.

Mr. LE GRAND.

Hé bien! Mesdemoiselles, y a-t-il de la raison là-dedans? Comment pouvez-vous vous flatter, avec le petit nombre d'Acteurs que nous sommes ici, de faire réussir une Tragédie que la Troupe en général n'a pas trouvé jouable?

Melle. DU BOCAGE.

N'eſt-il pas vrai, Monſieur, que nous ferions mieux de jouer cette Comédie en cinq actes que l'on trouve ſi bien écrite?

Mr. LE GRAND.

Cela eſt trop ſérieux pour ce tems-ci, où le Public n'attend que des bagatelles qui l'amuſent.

Melle. LA MOTTE.

C'eſt mon ſentiment. Il ne faut que des bagatelles; & c'eſt ce qui me faiſoit propoſer cette Paſtorale.

Mr. LE GRAND.

Hé! Mademoiſelle, nous venons d'en jouer une.

Melle. LA MOTTE.

Hé bien! Monſieur, cette nouveauté n'a-t-elle pas fait plaiſir?

Mr. LE GRAND.

Oui, elle a réuſſi. Mais ce n'eſt point-là du tout ce qu'il nous faut; nous n'avons beſoin à préſent que d'une Piece Comique en trois actes avec des Divertiſſemens, qui puiſſe dédommager Paris des Spectacles qui lui manquent; nous en avons une toute prête dans ce goût-là.

Melle. DU FRESNE.

Oui-dà! allez l'expoſer ſur votre Théâtre.

Mr. LE GRAND.

Pourquoi non ? elle y ſera auſſi-bien exécutée que par-tout ailleurs. On pourra la trouver mauvaiſe, mais peut-être on y rira ; &, ſi l'on y rit, on y reviendra : & j'aime mieux cela que ces grandes Pieces ennuyantes, vantées par quelques beaux-eſprits amis de l'Auteur, parce qu'elles ſont dans toutes les regles d'Ariſtote ; le Public n'en dit point de mal, mais il ne les voit pas deux fois.

Melle. DU FRESNE.

Il a encore raiſon.

Mr. LE GRAND.

Croyez-moi, Meſdames ; après avoir vu réuſſir Arlequin ſur notre Théâtre, nous y pouvons tout hazarder, & ſur-tout, comme je vous ai dit, dans un tems où Paris n'a ni Troupe Italienne, ni Opéra-Comique. Mais voici juſtement l'Auteur de la Piece en queſtion.



SCENE III.

SCENE III.

UN AUTEUR, Mr. LE GRAND, Mesdemoiselles DU FRESNE, LA MOTTE, DU BOCAGE.

L'AUTEUR.

COmment donc, Mesdames! je viens, tout exprès, de la Campagne pour voir jouer ma Piece au jour préfix que vous m'aviez marqué, & je ne la vois pas seulement affichée.

Mr. LE GRAND.

Oh! pour cela, ce ne seroit pas la premiere fois que nous aurions manqué de parole; vous êtes encore bien heureux que nous ne vous payions pas de quelque indisposition.

L'AUTEUR.

Cela seroit cruel, que l'on ne jouât pas ma Piece; lorsque j'ai fait avertir tous mes amis de venir l'applaudir aujourd'hui.

Mr. LE GRAND.

Ces Demoiselles en proposoient d'autres; mais j'ai tenu bon pour la vôtre.

L'AUTEUR.

Et quelles raiſons avoient-elles de ne la vouloir point repréſenter ?

Melle. DU FRESNE.

Pour moi, Monſieur, je vous dirai franchement que j'y trouve des Scenes un peu trop badines & trop folâtres pour notre Théâtre.

L'AUTEUR.

Plaiſant ſcrupule ! & c'eſt avec des Pieces dans ce goût-là que les autres Théâtres vous ruinent les trois quarts de l'année. Je crains bien plutôt qu'on ne trouve ma Piece trop ſérieuſe dans des endroits ; car enfin aujourd'hui on veut rire.

Melle. LA MOTTE.

La Chaſſe du Cerf! le plaiſant titre!

L'AUTEUR.

Je l'ai mis exprès pour faire paſſer quelques termes de Chaſſe que j'ai hazardés, & qui ne ſeront peut-être pas entendus de tout le monde. J'aurois pu fort bien intituler ma Piece la Vengeance de l'Amour, mais c'eſt un titre trop vague & trop uſé.

Melle. DU BOCAGE.

Quoi ! Monſieur, vous n'avez point retranché tous vos termes de Chaſſe comme on vous l'avoit conſeillé ?

L'AUTEUR.

Non pas entiérement, Mademoiselle ; il à bien fallu en conserver quelques-uns qui sont absolument nécessaires au sujet.

Melle. LA MOTTE.

A propos de sujet, je trouve le vôtre bien bizarre.

L'AUTEUR.

Tant mieux, il en sera trouvé plus nouveau. Voulez-vous toujours des Tantes dupées par leurs Nieces, des Amans supplantés par des Rivaux, des Procureurs trompés par leurs femmes, & des Notaires gagnés pour faire le dénouement ? Cela est trop commun, & l'on ne voit que cela dans la plupart des Pieces d'aujourd'hui.

Mr. LE GRAND.

Monsieur a raison ; &, si vous m'en croyez, nous jouerons tout à l'heure sa Piece telle qu'elle est ; aussi-bien tout étoit prêt pour la répéter.

Melle. DU FRESNE.

Quoi ! sans l'avoir annoncée ni affichée ?

Mr. LE GRAND.

Et qu'importe ? nous surprendrons le Public, & nous ne serons pas les premiers Comédiens qui se seront servis de ce stratagême pour prévenir les cabales. Croyez-moi, allons promptement nous habiller.

L'AUTEUR.

Ah! voilà la frayeur qui me prend. Messieurs mes chers amis, que j'ai postés dans le Parterre pour applaudir, je me recommande à vous; faites bien votre devoir, je vous prie; & avertissez vos voisins, à propos, aux endroits où il faudra battre des mains.

Fin du Prologue.

LA CHASSE DU CERF,

COMÉDIE-BALLET.

ACTEURS.

L'AMOUR.

DIANE.

DORIS, AGLANTE, SILVIE, LUCINETTE, } Nymphes de Diane.

ACTÉON, Prince Thébain.

HILACTOR, CÉLIDAN, } Chaſſeurs, Amis d'Actéon.

LICAS, Valet de Limier.

ZACORIN, Domeſtique d'Actéon.

DROMONT, Garde-Chaſſe de Diane.

LE SOMMEIL & ſa ſuite.

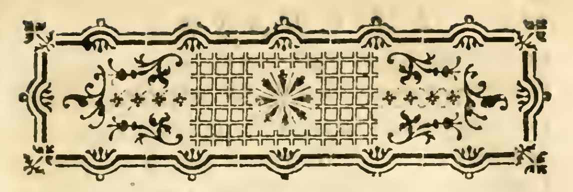
Troupe DE SONGES.

Troupe DE NYMPHES DE DIANE.

Troupe DE SYLVAINS.

Troupe DE PIQUEURS.

La Scene eſt dans la Forêt de Gargaphe.



LA CHASSE DU CERF,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Forêt ; on voit une Montagne en perspective, au bas de laquelle coule un Ruisseau.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, *seul.*

Enfin j'ai pénétré dans la Forêt de Diane, malgré les ronces & les épines qui m'en défendoient l'entrée : les Sylvains m'ont reçu à bras ouverts, & m'ont, tour-à-tour, caché dans les troncs de leurs arbres ; il ne me reste plus qu'à percer le Fort où la Déesse tient ses Nymphes

renfermées. Quel plaisir de me venger de cette Divinité fiere & farouche, qui me décrédite par-tout ! Si elle a assez de puissance pour braver mes traits, je trouverai bien le moyen de rendre ses Nymphes sensibles pour les Dieux de ces Forêts : ils ont imploré mon assistance, & je ne puis leur refuser mon secours, après l'accueil qu'ils m'ont fait. Voici Zacorin, le Valet, ou plutôt le fou d'Actéon, que j'ai déjà rendu éperdûment épris de Lucinette, la plus aimable des Nymples de Diane : je veux rendre le Maître encore plus amoureux de la Déesse. Oui, je veux qu'Actéon aime Diane. Les rigueurs qu'elle exercera sur lui le puniront d'avoir, de son côté, bravé jusqu'ici mon Empire. Enfin je ne puis faire trop de ravage dans des lieux où l'on a si long-tems méprisé ma puissance.



SCENE II.

ZACORIN, *seul.*

JE ne sais ce que cela veut dire; je n'ai pu fermer l'œil de toute la nuit : ce n'est pourtant pas manque de fatigue. Il nous a fallu coucher tous en fin fond de la Forêt pour requêter à la pointe du jour le Cerf qu'Actéon manqua hier. Mais l'aurore commence à paroître, & voici déjà Hilactor & Célidan, les amis d'Actéon mon Maître.

SCENE III.

HILACTOR, CÉLIDAN, ZACORIN.

HILACTOR.

AH! c'est toi, Zacorin; que fais-tu là?

ZACORIN.

Je rêve en attendant le réveil.

HILACTOR.

N'as-tu point de nouvelles à nous apprendre?

ZACORIN.

Je me suis couché sans souper.

HILACTOR.

Cela eſt aſſez nouveau en effet. N'as tu vu encore perſonne ?

ZACORIN.

Non, Seigneur ; mais je crois qu'Actéon arrivera bientôt. C'eſt ici le lieu du rendez-vous, & il a promis de s'y rendre des premiers.

HILACTOR.

Je voudrois qu'il y fût déjà, car nous ne pouvons nous y prendre de trop bonne heure pour ne pas manquer notre Cerf d'hier.

CELIDAN.

Je crois qu'il ne nous donnera pas grande peine aujourd'hui. Nous l'avons laiſſé à deux heures de nuit, & il étoit trop las pour s'être éloigné du lieu où nous l'avons briſé.

HILACTOR.

Je n'ai jamais couru d'Animal plus ruſé que celui-là. Combien de fois a-t-il fait bondir le change ! Combien de tems s'eſt-il obſtiné à battre l'eau !

CELIDAN.

Ce qui nous a le plus nui, c'eſt ce relais que Policlès a donné mal à propos.

ZACORIN.

Dites plutôt cette vieille Prêtreſſe de Minerve qui a traverſé notre chemin. Il n'y a rien qui porte guignon aux Chaſſeurs comme ces ſortes de rencontres.

HILACTOR.

Bon ! quels contes !

ZACORIN.

C'eſt la vérité. Nous n'aurions pas été ſi malheureux, ſi nous avions rencontré quelque Nymphe de Vénus.

HILACTOR.

Tu as là, mon pauvre Zacorin, des ſuperſtitions bien ridicules.

ZACORIN.

Dites tout ce que vous voudrez : mais j'ai dans la penſée qu'il ſera très-difficile de revoir aujourd'hui de ce Cerf-là.

HILACTOR.

Et moi, je crois le contraire : il a trop de fois tenu les abois devant nos chiens, pour craindre qu'il prenne déſormais le change. Nous l'avons pourchaſſé, rapproché, relancé ; & ſi la nuit ne fût venue....



SCENE IV.

ACTEON, HILACTOR, CÉLIDAN, ZACORIN, *Suite de Piqueurs.*

HILACTOR.

MAIS voici Actéon. Quel trouble paroît ſur ſon viſage!

ACTEON.

Ah! mes chers amis, vous voyez le plus infortuné de tous les mortels; j'ai perdu enfin ma liberté.

HILACTOR.

Comment, Seigneur?

ACTEON.

Je viens de voir Diane pour la premiere fois, & cette vue m'a mis dans le trouble où vous me voyez.

HILACTOR.

Vous venez de voir Diane!

ACTEON.

Dans ce même moment; elle pourſuivoit à la courſe un Sanglier terrible; l'animal, bleſſé d'un de ſes traits, retournoit ſur elle, quand elle s'eſt arrêtée pour le percer d'un ſecond qui l'a mis à mort. J'admirois ſon intrépidité &

ſon adreſſe, lorſque, détournant ſa vue ſur moi, elle m'a lancé un regard plein de grace & de fierté, qui, me pénétrant juſqu'au cœur, m'a ſemblé un trait des plus ſenſibles. J'en ai treſſailli dans le moment; &, dans un tranſport dont je n'étois pas le maître, je courois à elle avec moins de reſpect que d'ardeur, quand elle-même a repris ſa courſe avec tant de légéreté, que la plante de ſes pieds touchoit à peine la ſurface des eaux qu'elle a traverſée pour ſe dérober à ma vue; j'ai bientôt ceſſé de la voir: mais ſon image divine eſt reſtée gravée dans mon cœur, & je ſuis réſolu de tout entreprendre pour la retrouver, la mort dût-elle être le prix de ma témérité.

ZACORIN.

Touchez-là, Monſeigneur; je ſuis dans le même cas que vous.

HILACTOR.

Quoi! miſérable, tu oſerois aimer auſſi Diane?

ZACORIN.

Non pas, de par tous les Diables, je ne ſuis pas ſi fou; je me contente d'aimer Lucinette, une de ſes jeunes Nymphes, qui ne court pas ſi vîte qu'elle à beaucoup près, & que je rencontrai l'autre jour ſeule. C'eſt le plus gentil corſage du monde.

ACTEON.

Ah! mon cher Zacorin, tâche de me faire parler à cette petite Nymphe, qu'elle puisse découvrir à Diane ce que je sens pour elle. Je veux, de mon côté, tâcher de gagner Dromont, son Garde-Chasse : il a été autrefois à mon service; &, quoique rustre, il pourroit....

HILACTOR.

Hé! Seigneur Actéon, abandonnez, croyez-moi, cette entreprise téméraire; songez aux malheurs qui vous en peuvent arriver.

ACTEON.

Tout ce que vous me direz ne servira de rien; je suis d'un âge à faire des folies, & non des réflexions.

ZACORIN.

C'est bien dit; & je suis résolu d'être aussi fou que mon Maître.

CELIDAN.

Peut-être que le plaisir que nous donnera aujourd'hui la chasse, vous fera oublier cette rencontre malheureuse.

HILACTOR.

C'est bien dit. Il faut donc promptement séparer nos relais. Célidan, rendez-vous sur le chemin de Platée, entre le lieu où nous redonnâmes le Cerf aux chiens, & le Pays d'où

nous l'avions amené hier. Que Lincée occupe le Val de Mégare, & que Sidon se tienne au fond de la Forêt. Et nous, Seigneur, partons, pour aller revoir du Cerf dont on nous a fait rapport, &, s'il est véritable, nous irons droit frapper à nos brisées.

SCÈNE V.

ZACORIN, *seul.*

LAissons-les partir; &, tandis qu'ils vont courre leur Cerf, tâchons de requêter Lucinette : je n'ai point d'autre Limier que l'Amour, mais j'espere qu'il me conduira vers le Fort où elle a passé sa nuit : en effet j'y découvre des pinces d'une Nymphe de son âge. Courage, Amour, va outre, velcy, vault, vault, par les foulées : mais que vois-je? C'est Dromont, le Garde-Chasse de Diane, tâchons de l'éviter.



SCENE VI.

ZACORIN, DROMONT.

DROMONT.

Que je ſuis malheureux! Il y a trois jours que je cherche ce maudit Singe qui s'eſt échappé de la Ménagerie de Diane, & je n'en puis avoir de nouvelles. Mais j'entends remuer quelque choſe autour de moi, ne ſeroit-ce point lui? Non, c'eſt Zacorin. Que le Diable vous emporte.

ZACORIN.

Pourquoi?

DROMONT.

Je croyois avoir trouvé notre Singe, & c'eſt vous.

ZACORIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur de m'avoir pris pour lui.

DROMONT.

Ne penſez pas railler, il vous reſſembloit comme deux gouttes d'eau.

ZACORIN.

C'étoit donc un beau Singe?

DROMONT.

Il étoit grand comme un âne; mais il n'en

étoit pas moins gracieux ; toutes nos Nymphes ſont au déſeſpoir qu'il ſoit perdu ; elles lui faiſoient mille careſſes, il leur faiſoit mille ſingeries ; on ne le nourriſſoit que de confitures & des fruits les plus exquis ; & ce chien d'animal s'en eſt allé ſans rien dire.

ZACORIN, *à part.*

Ah ! morbleu, ce ſera le Singe qu'un de nos gens tua l'autre jour, & dont on a rempli la peau de foin, pour le garder par curioſité.

DROMONT.

Hem ? que dites-vous ?

ZACORIN.

Je dis que ce Singe-là eſt un fou d'avoir quitté une ſi bonne auberge ; & que, ſi j'avois été à ſa place, je me ſerois eſtimé trop heureux.

DROMONT.

Comme il eſt défendu à nos Nymphes de regarder les hommes en face, elles étoient du moins conſolées d'avoir auprès d'elles un Animal qui reſſemblât à quelqu'un d'eux.

ZACORIN.

Comment ! il eſt défendu à vos Filles de regarder les hommes ?

DROMONT.

Oui vraiment ; & aux hommes, de leur par-

ler, ſur peine d'être métamorphoſés. Et voilà déjà, de ma connoiſſance, cinq ou ſix débaucheurs de Nymphes que notre Maîtreſſe a changés, les uns en loups, & les autres en ours. Et d'où diable venez-vous pour ignorer cela?

ZACORIN.

Je ne croyois pas qu'il y eût des défenſes ſi rigoureuſes. Mais vous, qui êtes au ſervice de Diane?

DROMONT.

Oh! moi, je ſuis ſans conſéquence; & Diane ſait que j'ai aſſez de peine après ſes chiens ſans ſonger à l'Amour. Mais adieu, je pourſuis mon chemin. Si vous avez quelques nouvelles de notre Singe, je vous prie de m'en donner.

ZACORIN.

Je n'y manquerai pas. Mais, dites-moi un peu, que font vos Nymphes à préſent?

DROMONT.

Bon! elles ne ſont pas encore éveillées. Pour Diane, elle a déjà devancé l'Aurore, & il y a plus d'une heure qu'elle chaſſe. Mais adieu, je n'ai pas le tems de m'amuſer davantage. Juſqu'au revoir.



SCENE VII.

ZACORIN, *seul.*

PUisque les Nymphes de Diane ne sont pas encore éveillées, tâchons de dormir de notre côté, en attendant le grand jour; cela me guérira peut-être de la migraine qui me tourmente; & j'en serai tantôt plus frais & plus en état de plaire à Lucinette, si le hazard m'offre à ses yeux. Mais comment m'exposer a lui parler, après ce que me vient de dire Dromont? c'est à quoi nous songerons à notre réveil; dormons toujours. Le sommeil porte souvent son conseil, appellons-le à notre secours. Sommeil, doux sommeil, viens répandre sur moi la douceur de tes pavots. Il n'en sera rien, si quelqu'un n'a la bonté de l'appeller en musique. Depuis un têms la musique a le privilége d'endormir les gens les plus éveillés. Petits Oiseaux, Musiciens de ces Forêts, mettez, je vous prie, un moment la tête à la fenêtre & joignez vos tendres gazouillemens au doux murmure de ces eaux.

SCENE VIII.

CHOEUR DES OISEAUX, L'AMOUR, ZACORIN *sur un gazon.*

L'AMOUR.

JE triomphe; & j'ai mis Actéon hors de lui-même. Tandis qu'il est plongé dans de mortelles inquiétudes, comme le Sommeil obéit à ma voix, égayons-nous ici un moment, en flattant les desirs amoureux de Zacorin, par les songes les plus extravagans, & fortifions de plus en plus l'ardeur qu'il ressent pour Lucinette. C'est un fou qui ne nuira pas aux desseins que j'ai pris de faire enrager aujourd'hui Diane; d'ailleurs, je me plais souvent à badiner avec les cœurs des plus chétifs mortels. Si je n'inspirois jamais que des ardeurs nobles & sérieuses, je m'ennuierois moi-même.

L'AMOUR, *chante.*

Viens, doux Sommeil, appaiser la migraine
D'un chasseur amoureux qui se jette en tes bras:
Hélas! hélas! hélas!
Il est si las, si las, si las,
Qu'à l'endormir tu n'auras pas,
Tu n'auras pas grand'peine.

SCENE IX.

LE SOMMEIL *& sa suite.*

LE SOMMEIL.

Que tout garde un profond silence:
Vents, cessez de souffler;
Ruisseaux, coulez sans violence:
Zacorin va ronfler.

RONFLEMENT DES BASSES.

TRIO.

Ronflez sans allarmes:
Ah! que le sommeil est doux!
A ses charmes
Abandonnez-vous.
Ronflez sans allarmes:
Ah que le sommeil est doux!

LE SOMMEIL.

Rêves bouffons, Comiques songes;
Accourez, volez en ces lieux:
Par vos agréables mensonges
Rendez Zacorin heureux;
Par vos agréables mensonges
Flattez ses desirs amoureux.

ENTRÉE DE SONGES.

UN SONGE.

Zacorin, je ſuis Lucinette,
Je cede enfin à tes ſoupirs;
Si mes faveurs ſont tes plaiſirs,
Je les prodigue, je les jette
Au devant de tes deſirs.

ENTRÉE

des Songes extravagans.

UN AUTRE SONGE.

Heureux Amant!
Songe qu'en ce moment
L'Amour te change en chien couchant:
Songe qu'en ceſſant d'être fille,
Lucinette devient perdreau.
Si le reſpect te dit *tout beau*,
L'occaſion te dit *pille.*

ZACORIN, *ſe réveillant en ſurſaut, aboye comme un Chien.*

Houp, houp.

(Le Sommeil & ſa ſuite diſparoiſſent.)

SCENE X.

ZACORIN, *seul.*

MAIS le perdreau s'est envolé. Hélas! on dit bien vrai que tous Songes sont mensonges. Je pensois aller gober Lucinette, & je n'ai pris que du vent. Mais il me vient une bonne idée pour m'introduire auprès de Lucinette, sans être reconnu de personne. Courage, Zacorin! C'est l'Amour qui t'inspire; il ne t'abandonnera pas dans ce que tu vas entreprendre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DROMONT, *seul.*

C'EST ici que Diane va rassembler toutes ses Nymphes, & elle m'a chargé d'en écarter les Sylvains, les Faunes & les Satyres: s'il en tomboit quelques-unes entre leurs pattes, autant de gobées; ils vous les enleveroient aussitôt dans la Forêt de Vénus, qui est tout proche d'ici; & puis allez les chercher là. Si-tôt que la Riviere est passée, c'est un lieu de franchise.



SCENE II.

SCENE II.

ACTÉON, DROMONT.

DROMONT.

MAIS que vois-je? le Prince Actéon? je le croyois à la Chasse.

ACTEON.

Ah! mon cher Dromont, que j'ai de joie de te rencontrer!

DROMONT.

Monseigneur, c'est bien de l'honneur pour moi.

ACTEON.

Tu sais que je t'ai toujours aimé.

DROMONT.

Oh! par-delà mes mérites, Monseigneur. Il me souvient que, du tems que j'avois l'honneur de vous appartenir, j'étois comme le poisson dans l'eau.

ACTEON.

Tu n'as rien perdu, en entrant au service de Diane.

DROMONT.

Cela est vrai; je suis dans une assez bonne

condition : cependant il m'en ennuie ; & j'avois beaucoup plus de liberté, quand j'étois auprès de vous. Toutes ces Nymphes me font tous les jours mille niches ; elles me viennent sans cesse agacer. Oh ! ne me parlez point du service des femmes.

ACTEON.

Comptes-tu pour rien d'être auprès d'une si charmante Maitresse ? tu la vois tous les jours, tu lui parles, tu la sers.

DROMONT.

Et comptez-vous pour rien d'avoir la garde de toutes ses Filles ?

ACTEON.

Si tu voulois m'être favorable, mon cher Dromont ; je changerois bientôt ta condition en une fortune des plus considérables.

DROMONT.

Cela me viendroit bien à point. Et en quoi pourrois-je vous être utile ?

ACTEON.

J'aime, j'adore Diane ; &, si tu voulois lui parler de mon amour....

DROMONT.

Vous aimez Diane ? Ah ! vous voilà bien tombé ! Et d'où diantre vous est venu cet amour-là ? vous, qui condamniez tant autrefois les amoureux ?

ACTEON.

Je viens de voir cette Déesse, pour la premiere fois; je me suis senti blessé d'un trait si terrible, que je n'en guérirai jamais.

DROMONT.

Il y avoit long-tems que l'amour vous gardoit ce coup-là. Ma foi, je vous plains; car Diane ne veut pas qu'on parle de tendresse à la moindre de ses Nymphes : ce seroit bien pis si on lui en parloit.

ACTEON.

Que sais-tu? souvent on blâme dans les autres ce qu'on passe aisément à soi-même; & seroit-elle la premiere Déesse qui auroit écouté les soupirs d'un mortel?

DROMONT.

Celle-là est faite tout à rebours des autres. Elle se fâche d'un rien; &, quand elle est offensée, il n'y a point de Déesse plus vindicative.

ACTEON.

Ne lui parle de mon amour qu'en passant; &, sans lui dire que je te l'aie déclaré, fais-lui seulement connoître que tu le soupçonnes.

DROMONT.

Allons; je veux bien m'exposer à tout pour vous plaire : mais il faudra que j'emploie bien de l'esprit pour en venir à bout.

ACTEON.

Songe que mon bonheur, mon repos & ma vie ſont entre tes mains.

DROMONT.

J'aurai ſoin de tout cela. Allez rejoindre votre troupe, comme ſi de rien n'étoit, & ne paroiſſez point ici. J'irai tantôt vous rendre compte de ce que j'aurai fait.

SCENE III.

DROMONT, *ſeul.*

VOilà une bonne chienne de commiſſion dont je me charge là. Après tout, le pauvre Actéon eſt un bon Prince : ce n'eſt pas ſa faute s'il a le cœur tendre; mais, d'un autre côté, notre Déeſſe l'a dur comme un rocher. La voici avec une partie de ſes Nymphes; attendons qu'elle ſoit ſeule pour lui parler.



SCENE IV.

DIANE, DORIS, AGLANTE, SILVIE, LUCINETTE.

DIANE.

VEnez, cheres Compagnes de Diane; retirons-nous sous ce feuillage épais : Actéon & sa troupe chassent dans cette Forêt, & nous devons éviter leurs regards profanes.

DORIS.

En vérité, Déesse, il y a trop de cruauté à vous de cacher ainsi sans cesse vos appas : de quoi vous sert cette beauté, capable de ravir les mortels & les Dieux, si vous n'en faites aucun usage?

DIANE.

Je laisse à la coquette Vénus l'ambition de plaire : cette Déesse, pour s'être rendue trop familiere, ne s'est attiré que des vœux sans respects, & des offrandes méprisables; on l'aime, sans l'estimer. Mais moi, j'ai cet avantage, que, sans me voir, on me desire; on me respecte autant qu'on me redoute, & c'est ce que je demande.

DORIS.

Ah! Déesse, si j'osois parler, j'aurois bien des choses à vous dire là-dessus.

DIANE.

Parle, ma chere Doris; tu ſais que tes diſcours n'ont jamais pu m'offenſer; tu t'exprimes avec tant de naïveté & d'enjouement, que tu me peux dire librement toutes mes vérités.

DORIS.

Hé bien! je vous ſoutiens donc que c'eſt la plus grande injuſtice du monde, que de ſe cacher quand on eſt belle.

DIANE.

Pourquoi?

DORIS.

C'eſt que notre beauté n'eſt pas un bien qui nous appartienne; le Deſtin ne l'a pas faite pour nous: elle eſt faite pour le plaiſir de ceux qui ont des yeux pour la regarder.

DIANE.

Quoi! mes appas ne ſont pas à moi?

DORIS.

Non certainement; c'eſt le bien d'autrui. Vous n'êtes, pour ainſi dire, que gardienne de votre beauté; tous les yeux du monde ont ſur elle des droits, & c'eſt leur dérober leur bien que de les priver du plaiſir d'une ſi charmante vue.

DIANE.

Je crois faire grace aux prophanes de prévenir les criminels deſirs, & les coupables feux

que mes attraits pourroient allumer dans leur ame, & que je me verrois obligée de punir, comme j'ai déjà fait tant de fois.

DORIS.

Mais feroit-ce une fi grande offenfe que d'ofer vous aimer?

DIANE.

On aime rarement fans efpoir ; & cet efpoir feroit un manque de refpect à ma Divinité, qui attireroit bientôt tous les traits de ma vengeance fur le téméraire qui oferoit fe flatter.... Mais finiffons ce difcours, & ne parlons jamais de l'Amour que pour le détefter. Voici l'heure où le peuple s'affemble dans mon Temple pour m'offrir fes vœux : je vais invifiblement recevoir fes offrandes, & refpirer un moment l'encens qu'on fait brûler fur mes Autels. Pendant ce tems, aimables Nymphes, allez raffembler vos Compagnes, & livrez-vous à d'innocens plaifirs : exprimez dans vos jeux, vos chanfons, toute l'horreur que l'Amour vous infpire ; je promets à mon retour un arc & un carquois des plus galans à celle de vous qui en aura dit le plus de mal.



SCENE V.

DORIS, AGLANTE, SILVIE, LUCINETTE.

AGLANTE.

LIvrez-vous à d'innocens plaiſirs. Cela eſt bien aiſé à dire ; mais la Déeſſe eſt ſi ſévere, qu'elle trouve du crime à preſque tout.

LUCINETTE.

Hélas ! je n'en goûte plus depuis que nous avons perdu notre ſinge.

SILVIE.

Ah ! Lucinette, qu'allez-vous rappeller à notre mémoire ? Ne m'en parlez point ; ſa perte m'a été auſſi ſenſible qu'à vous.

AGLANTE.

Pour moi je le regretterai toute ma vie.

DORIS.

Conſolez-vous, mes cheres Sœurs ; le Garde-Chaſſe a mis des piéges par toute la Forêt : nous en attraperons bientôt quelqu'autre.

LUCINETTE.

Il ne ſera pas apprivoiſé comme Magotin ;

AGLANTE.

Oui; il nous amenera peut-être quelque ſinge mal-faiſant, qui nous mordra, en feignant de nous careſſer.

DORIS.

Diane a bien eu le pouvoir de rendre dans un moment Magorin ſage & docile; s'il en tombe quelqu'autre dans les filets, elle lui imprimera le même reſpect qu'avoit le premier; rien n'eſt impoſſible à notre Déeſſe.

SCENE VI.

DORIS, AGLANTE, SILVIE, LUCINETTE, ZACORIN *en Singe.*

DORIS.

MAIS que vois-je au haut de cet arbre?

LUCINETTE.

Ah! ma Sœur, je crois que c'eſt notre ſinge.

SILVIE.

Si ce n'eſt pas lui, il lui reſſemble tout-à-fait.

LUCINETTE.

Ah! ma Sœur, c'eſt lui-même.

DORIS.

Voyons de plus près. Magotin, Magotin! Il eſt encore tout effarouché.

AGLANTE.

Venez, mon fils, venez. Ah! ma Sœur, ce n'eſt pas lui : il nous fait la grimace.

SILVIE.

C'eſt qu'il ne vous connoît pas comme moi. Vous allez voir. Magotin, Magotin!

LUCINETTE.

Bon! vous l'avez fait fuir. Nous voilà bien chanceuſes! que ne me laiſſiez-vous l'appeller? il connoît mieux ma voix que celle de perſonne. Il revient, ne dites mot, & laiſſez-moi faire. Petit, petit, petit; deſcendez, mon ami, deſcendez : on ne veut point vous faire de mal; c'eſt Lucinette qui vous appelle. Hé bien? que vous avois-je dit? Ne le voilà-t-il pas qui deſcend? Bons Dieux! que de careſſes!

SILVIE.

Ah! l'aimable animal!

LUCINETTE.

Je vais lui donner du bonbon. Allons, baiſez la main.

AGLANTE.

Il n'a rien oublié de ſes ſingeries.

DORIS.

Allons; danſez, ſautez pour Diane. Sautez pour moi, pour Aglante, pour Silvie, pour Lucinette.

SILVIE.

Ah! je ſuis jalouſe : il ſaute mieux pour Lucinette.

DORIS.

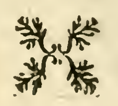
Sautez pour les vieilles Nymphes.... pour les vieilles Nymphes.

(*Le Singe refuſe de ſauter.*)

AGLANTE.

Il n'en fera rien, & il commence même à ſe fâcher. Si vous m'en croyez, mes Sœurs, nous lui remettrons ſa chaîne.... (*Le Singe montre de la colere.*) Au ſecours.

(*Toutes les Nymphes, excepté Lucinette, crient & s'enfuient, voyant le Singe en fureur.*)



SCENE VII.

LUCINETTE, ZACORIN *en Singe.*

LUCINETTE.

POUR moi, je ne le crains point : il ne m'a jamais fait de mal. Venez, venez, mon ami; je ne veux point vous enchaîner, moi.

ZACORIN.

Ah! charmante Lucinette!

LUCINETTE.

Ah!

ZACORIN.

Ne vous effrayez pas, Nymphe adorable; & ne fuyez point un Véneur malheureux, qui, loin de vouloir vous donner la chasse, vient se jetter lui-même à corps perdu dans vos filets.

LUCINETTE.

Où suis je? qu'entends-je? ah! je n'en puis revenir. Que dois-je penser de ce que je vois? Diane auroit elle donné la parole à notre singe?

ZACORIN.

Je ne suis point un singe, belle Lucinette; je suis le plus tendre, le plus passionné de tous les hommes.

LUCINETTE.

Comment! vous êtes un homme? Ah! je dois vous fuir.

ZACORIN.

Hé! de grace, reſtez encore un moment.

LUCINETTE.

Pourquoi donc? que me voulez-vous?

ZACORIN.

Vous faire entendre le ſon de mes ſoupirs amoureux.

LUCINETTE.

Quoi! c'eſt de l'Amour que vous voulez me parler? On m'en a toujours fait un portrait horrible; & je vous avouerai franchement que c'eſt ce qui me donne quelquefois la curioſité de le connoître. Si l'on ne m'en avoit jamais parlé, peut-être n'y aurois-je jamais ſongé. Mais où trouve-t-on ce petit animal-là? je voudrois bien le voir une fois dans ma vie.

ZACORIN.

Vous n'avez qu'à me regarder, vous le verrez peint ſur mon viſage. Mais, plutôt, il faudroit pénétrer juſqu'au fond de mon cœur: vous verriez....



SCENE VIII.

LUCINETTE, ZACORIN *en Singe*; DROMONT, DEUX BOUVIERS.

LUCINETTE, *bas.*

PAIX, ne parlez plus : voilà notre Garde-Chasse, & vous seriez perdu s'il vous reconnoissoit.

ZACORIN.

Ah! je suis mort! où fuir?

DROMONT.

Nos Nymphes m'ont averti que le Singe.... Mais le voici; prenons bien garde qu'il ne nous échappe. Ah! ah! Monsieur le drôle, nous vous tenons pour le coup. Oh! vous avez beau faire : nous vous allons garder de si près, que vous ne vous échapperez plus à l'avenir.

(*Dromont lui remet sa chaîne, il saute sur ses pattes.*)

LUCINETTE.

Ah! Dromont, ne lui faites point de mal.

DROMONT.

Oh! vous ne connoissez pas ces animaux-là; ils veulent être battus.

LUCINETTE.

C'eſt moi qui vous en prie, ne lui faites rien.

DROMONT.

Je le veux bien; mais ſi dans la ſuite vous en êtes mordue, ne vous en prenez qu'à vous-même. Allez promptement rejoindre vos Compagnes qui ſont en peine de vous.

LUCINETTE, *en s'en allant.*

Ah! que je tremble pour ce pauvre malheureux!

SCENE IX.

DROMONT, ZACORIN *en Singe*, DEUX BOUVIERS.

DROMONT.

EN vous remerciant, mes amis: maintenant que j'ai retrouvé notre Singe, je n'ai plus beſoin de vous.



SCENE X.

DROMONT, ZACORIN *en Singe.*

DROMONT.

OH! çà, Monſieur Magotin, maintenant que nous ſommes ſeuls, il faut que je vous étrille de la bonne ſorte, pour la peine que vous m'avez donnée depuis trois jours à vous chercher; je ne crains pas que vous vous en plaigniez. Quoi! vous voulez vous enfuir encore une fois! Allons ici.... Oui, oui, tout cela eſt bel & bon: nous ſavons bien que, quand vous êtes enchaîné, vous êtes ſouple comme un gant.

(*Zacorin s'échappe & veut monter ſur l'arbre : Dromont court après, & le rattrape.*)

ZACORIN.

Hélas! mon cher Dromont. (*Il ſe jette à genoux.*)

DROMONT.

Miſéricorde! un Singe qui parle! Au ſecours, à moi.

ZACORIN.

Hé! ne faites point de bruit, & reconnoiſſez, ſous les traits de votre Singe, l'infortuné Zacorin.

DROMONT.

Zacorin !

ZACORIN.

C'eſt lui-même. Par malheur votre Singe ayant été tué, il y a quelques jours, par des Chaſſeurs qui ne le connoiſſoient point, je me ſuis revétu de ſa peau.

DROMONT.

Fort bien : pour venir chaſſer ſur nos terres; & tâcher de nous détourner quelqu'une de nos Nymphes en les amuſant par vos ſingeries?

ZACORIN.

Hélas! brave & généreux Dromont, ne me perdez pas; je vous avouerai franchement que je ſuis amoureux, malgré moi, de la belle Lucinette, & que j'ai cru devoir tout hazarder pour lui déclarer mon amour.

DROMONT.

Vous êtes encore un plaiſant magot! Hé! parbleu, ſi nos Nymphes vouloient qu'on les pourchaſſât d'amour, il y a ici d'auſſi bons Chaſſeurs que vous, afin que vous l'entendiez.

ZACORIN.

Je le crois, mon cher Dromont; quand ce ne ſeroit que vous : j'ai toujours admiré votre adreſſe, votre bonne mine.

DROMONT.

Vous faites encore le railleur! oh! parbleu, je veux vous mener tout-à-l'heure à Diane dans cet équipage.

ZACORIN.

Oh! parbleu, vous n'en ferez rien, & nous verrons qui sera le plus fort.

DROMONT *se bat avec Zacorin.*

A moi, Licarsis, Rustaut, Clabaut, Agrette:

(Zacorin les renverse tous par terre & s'échappe.)

SCENE XI.

DROMONT *seul, se relevant de sa chûte.*

AH! le coquin me la paiera. Mais voici nos Nymphes qui s'avancent; elles viennent ici s'exercer, à leur ordinaire, à la Musique & à la Danse; notre Déesse en est aussi entêtée que de la chasse. Eloignons-nous. Si-tôt qu'elle sera de retour de son Temple, je saisirai un moment favorable pour m'acquitter de la commission dont Actéon m'a chargé.



SCENE XII.

DORIS, *aux Nymphes, qu'elle appelle.*

VENEZ, mes Sœurs; il eſt tems d'exécuter les ordres de la Déeſſe : commençons nos danſes & nos chants, & voyons qui de nous pourra le plus donner d'horreur de l'Amour.



DIVERTISSEMENT.

ENTRÉE DE NYMPHES.

I. NYMPHE.

L'Amour n'en veut qu'à notre honneur;
Soyons toujours en crainte
D'entrer dans ſon enceinte;
Evitons ce cruel Chaſſeur.

Juſqu'à notre défaite,
A cors & cris il nous pourſuit;
Mais, la chaſſe faite,
Notre cœur aux abois réduit,
Souvent il s'en rit,
Et ſonne auſſi-tôt la retraite.

ENTRÉE.

II. NYMPHE.

En vain mon cœur vers la tendreſſe penche,
Je ne veux point jouer avec l'Amour:
Quand on y perd, on y perd ſans retour;
Quand on y gagne, il prend bien ſa revanche.

SYMPHONIE
douce & agréable.

L'Amour arrive avec les Sylvains.

I. SYLVAIN.

Sans le connoître,
Jeunes cœurs, voulez-vous toujours
Mépriſer le Dieu des Amours?
Quand vos appas, qui le font naître,
Du tems auront ſuivi le cours,
Vous vous repentirez peut-être
D'avoir paſſé vos plus beaux jours
Sans le connoître.

ENTRÉE DE L'AMOUR
& des Sylvains.

DEUX NYMPHES.

DUO.

Quelle inviſible flamme,
Quels traits ſenſibles & perçans
Ont pénétré mon ame!
Quels ſont les tranſports que je ſens!

Je languis, je ſoupire,
Je crains, je forme des deſirs:
Amour, ſi c'eſt-là le martyre
Que l'on ſouffre dans ton Empire,
Quels doivent être tes plaiſirs!

ENTRÉE DE SYLVAINS & de Nymphes.

I. NYMPHE. *

Que l'Amour & ſes plaiſirs
Font tous les jours de miſérables!
Aux tendres pleurs, aux amoureux ſoupirs
Soyons impitoyables;
Epargnons-nous de triſtes repentirs.
De nos forêts les monſtres effroyables
Sont moins redoutables
Que l'Amour & ſes plaiſirs.

---

* Cet Air, qui n'eſt point dans les Editions de Le Grand, ſe trouve dans le Recueil des Divertiſſemens de la Comédie Françoiſe.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DIANE, *seule.*

QUEL désordre est ceci ? que s'est il donc passé dans mon absence ? que sont devenues mes Nymphes ? Je croyois les trouver toutes rassemblées dans cet endroit, & je n'en trouve pas une. Holà ! Dromont.



SCENE II.

DIANE, DROMONT.

DIANE.

N'Y a-t-il rien de nouveau ?

DROMONT.

Je ne ſache rien, Madame, ſinon que l'on avoit rattrapé votre Singe....

DIANE.

Hé bien ?

DROMONT.

Hé bien! il s'eſt échappé une ſeconde fois; mais il n'y a pas grand mal, car il étoit devenu ſi méchant, qu'il a tantôt effarouché toutes nos Filles.

DIANE.

C'eſt donc pour cela qu'il n'en paroît pas une ; mais j'eſpere que ma préſence les raſſurera. N'y a-t-il rien autre choſe ?

DROMONT.

Ah! Déeſſe, il eſt arrivé un grand malheur; & j'ai vu un pauvre Chaſſeur dans un triſte état.

DIANE.

Comment ? quel Chaſſeur ?

DROMONT.

DROMONT.

Le Prince Actéon, Madame.

DIANE.

Je l'ai tantôt rencontré. Que lui feroit-il arrivé depuis ce tems-là?

DROMONT.

C'est de ce tems-là tout justement qu'il a été blessé mortellement.

DIANE.

Et qui l'a blessé?

DROMONT.

Un Animal bien dangereux, Madame.

DIANE.

Et qui encore? un Sanglier? un Ours? un Tigre?

DROMONT.

Pire que tout cela, Madame; l'Amour.

DIANE.

Et d'où feroit parti cet Amour?

DROMONT.

De vos Terres, Madame.

DIANE.

Tu te trompes, mon ami; ce monstre-là n'habite point nos Forêts.

DROMONT.

Cependant....

DIANE.

Cependant tu voudrois me faire entendre que quelqu'une de mes Nymphes lui auroit donné dans la vue.

DROMONT.

Oh! non, Madame, je vous assure.

DIANE.

Un Mortel quel qu'il fût, qui oseroit lever les yeux sur elles, en seroit puni séverement.

DROMONT.

La peste! le Prince Actéon n'est pas si impoli que cela; il connoît trop le mérite d'une Déesse comme vous, pour....

DIANE.

Cela suffit : lorsqu'il n'aime aucune de mes Nymphes, il peut aimer qui bon lui semblera; je ne m'y oppose pas, je ne puis que le plaindre.

DROMONT.

Ah! Déesse, c'est trop de bonté que vous avez pour lui.

DIANE.

De quoi?

DROMONT.

De lui donner la permission d'aimer qui il voudra, hors vos Nymphes.

DIANE.

Pourquoi ?

DROMONT.

C'eſt que c'eſt vous-même qu'il aime.

DIANE.

Qu'entends-je ? Ah quelle inſolence ! quelle témérité !

DROMONT.

Hé ! mais il me ſemble....

DIANE.

Tais-toi malheureux : tu es bien hardi de me tenir de pareils diſcours ; ne ſais-tu pas le reſpect qu'on doit à Diane ?

DROMONT.

Je vous demande pardon, grande Déeſſe ; je croyois bien faire. Vous m'avez donné ordre de vous avertir de tout ce qui ſe paſſeroit dans vos Forêts, & je m'acquitte de ma charge.

DIANE.

Le téméraire Actéon oſe aimer Diane, quand tous les Dieux n'oſent levet les yeux ſur elle !

DROMONT.

C'eſt auſſi ce que je lui ai dit.

DIANE.

Comment ? c'eſt donc lui qui t'envoie ?

DROMONT.

Non pas autrement; mais....

DIANE.

Quoi qu'il en ſoit, va trouver ce Prince audacieux, & lui dis que, ſi j'entends jamais parler de ſon amour, il apprendra juſqu'où peut aller le courroux de Diane offenſée.

SCENE III.

DROMONT, *ſeul.*

JE m'étois douté que les choſes iroient comme cela; & je ſuis encore bien heureux de m'en être tiré à ſi bon marché. Mais voici Zacorin, & je veux me venger de l'affaire de tantôt; je ne ſerai pas fâché qu'il ſoit un peu puni de l'effronterie qu'il a d'aimer Lucinette.



SCENE IV.

DROMONT, ZACORIN.

ZACORIN.

HÉ bien! mon cher Dromont; êtes-vous encore fâché contre moi?

DROMONT.

Tout au contraire; & je viens de déclarer tout net à Diane l'amour d'Actéon pour elle, comme il m'en avoit prié.

ZACORIN.

Hé bien?

DROMONT.

Hé bien! ſon affaire eſt faite.

ZACORIN.

Ah! quel bonheur! vous deviez bien auſſi parler de la mienne.

DROMONT.

C'eſt auſſi ce que je n'ai pas manqué de faire, & je crois qu'elle ira à-peu-près de même.

ZACORIN.

Seroit-il poſſible?

DROMONT.

Bon ! cela pouvoit-il aller autrement ? mais je n'ai pas le tems de vous en dire davantage ; il faut que j'aille au plutôt trouver Actéon de la part de Diane.

ZACORIN.

Mais du moins apprenez-moi....

DROMONT.

Je n'ai rien à vous apprendre ; vous n'avez qu'à vous présenter, vous serez reçu à merveille, & vous allez trouver la Demoiselle de la meilleure humeur du monde.

SCENE V.

ZACORIN, *seul.*

Que Diable ! on disoit Diane si fiere & si ridicule ! je savois bien, moi, que l'Amour n'offensoit jamais les Belles ; il n'y a que maniere de s'y prendre. Mais voici la Déesse, & Lucinette est heureusement avec elle. Je suis si troublé que je n'ai pas la force de parler ; éloignons-nous un peu pour reprendre courage.

SCENE VI.

DIANE, DORIS, LUCINETTE.

DIANE.

AH! que m'apprenez-vous? Quoi! l'Amour a pénétré jufqu'ici? il m'a enlevé les plus belles de mes Nymphes? il les a rendu fenfibles pour les Dieux de cette Forêt? Tout a déferté de ces lieux, pour aller groffir la Cour de Vénus? Ah! je fuis dans une telle fureur que je ne me connois plus, & je ne refpire que la vengeance. Mais fur qui me venger? Si je me plains à Jupiter, il ne m'écoutera pas. Condamnera-t-il l'Amour, dont il implore lui-même tous les jours l'affiftance?

DORIS.

Déeffe; fi nous ofions....

DIANE.

Non, non; abandonnons plutôt toutes ces ingrates Nymphes à leur mauvais fort; l'Amour qui les a fouftraites à mes loix, fervira le premier dans la fuite à me venger de leur perfidie; il m'en refte encore affez pour me dédommager de celles qui m'ont abandonnée; & quand je n'aurois que Doris & Lucinette,

qui ont si généreusement repoussé les traits de l'Amour, c'en seroit assez pour me consoler de tous les chagrins que j'ai essuyés dans ce jour. (*Elle les embrasse.*)

SCENE VII.

DIANE, DORIS, LUCINETTE, ZACORIN.

ZACORIN, *à part.*

LA Déesse embrasse Lucinette; voici justement le tems de me présenter. (*Haut.*) Grande Déesse, je viens vous rendre grace de toutes vos bontés.

DIANE.

Que vois-je? Quel mortel ose s'approcher d'ici? Quel es-tu?

ZACORIN.

Je suis Zacorin, Madame, un des Chasseurs de la suite d'Actéon.

DIANE.

D'Actéon! Viens-tu encore m'entretenir de son amour?

ZACORIN.

Non, Madame; je ne suis ici que pour mon compte. Vous savez que j'adore Lucinette, je

crois qu'elle ne me hait pas ; & je viens vous remercier de la bonté que vous avez d'approuver notre amour.

DIANE.

Que veut dire ceci ? Se moque-t-on de Diane ? Quoi ! je n'entendrai parler ici que d'amour ? Le Maître ose s'attaquer à moi, & ses gens à mes Compagnes ! Et où est donc le respect qu'on doit à une Déesse à qui tout l'Univers ne doit songer qu'en tremblant ?

ZACORIN.

(*Bas.*) Que diable veut dire ceci ? (*Haut.*) Madame, quand vous aurez une Nymphe de moins, c'est pour vous une bagatelle.

DIANE.

Quoi ! téméraire audacieux, tu es assez hardi....

ZACORIN.

Moi téméraire ? moi audacieux ? moi hardi ? Je vous assure, Madame, que ce sont des noms qui ne me sont pas dus, & que vous n'avez jamais chassé de lievre plus poltron que moi.

DIANE.

Ah ! traître, il faut que le plus affreux trépas....

DORIS.

Hé ! Madame, c'est le fou du Prince Actéon ; il seroit honteux à une grande Déesse de tremper ses traits dans un sang si abject.

ZACORIN.

Cela eſt vrai, Madame; je ne mérite pas de mourir de votre main.

DORIS.

Bornez votre vengeance à le métamorphoſer, comme vous avez fait tant d'autres.

DIANE.

Quelle figure faire prendre à ce malheureux-là, qui ſoit au-deſſous de la ſienne?

LUCINETTE.

Hé! Déeſſe, ayez aſſez de bonté pour lui, pour ſouffrir qu'il en ait le choix.

DIANE.

J'y conſens.

ZACORIN.

Hé bien! s'il en faut paſſer par-là, je vous prie, Madame, de me métamorphoſer en joli Epagneul, pour avoir le plaiſir de careſſer ſans ceſſe Lucinette.

DORIS, *bas à Zacorin.*

Quoi! Malheureux, tu n'es pas encore guéri de ton amour? (*haut à Diane.*) Hé! Madame, je vous demande grace toute entiere pour ce miſérable.

LUCINETTE.

Je joins mes prieres à celles de Doris.

DIANE.

Va, malheureux, retire-toi; tu es redevable à ta bassesse qui te dérobe à ma vengeance; mais sur-tout garde-toi de paroître jamais devant moi.

ZACORIN.

Hé! Madame la Déesse, je vous le promets, & j'en jure....

DORIS.

On n'a pas besoin ici de tes sermens. Mais, Déesse, maintenant que le Soleil, votre Frere, a diminué l'ardeur de ses rayons, ne voulez-vous pas, pour vous délasser des fatigues de la journée, aller à votre ordinaire goûter les douceurs du bain dans la claire fontaine qui coule au bas de cette roche, & dont ces bois touffus ferment l'accès?

DIANE.

Oui, c'est mon dessein; & je vais vous y attendre. Prenez soin de rassembler tout ce qui me reste de fidelles Compagnes pour les y mener avec vous.

ZACORIN.

Mesdames, si vous souhaitez, j'irai garder vos habits.

DORIS.

Quoi! tu n'es pas encore loin d'ici? fuis, profane, & ne parois jamais dans ces lieux.

SCENE VIII.

ZACORIN, *seul.*

ELLES ont beau dire, je ne pourrai m'empêcher d'y revenir toujours. Ah! pauvre Zacorin! Après tout, je suis bien heureux de ne m'être trouvé qu'un chétif mortel. Souvent les petits se sauvent où les Grands laissent leur peau.

SCENE IX.

ACTÉON, ZACORIN.

ZACORIN.

MAIS voici Actéon : que diantre vient-il faire encore ici?

ACTEON, *à part.*

Malgré tout ce que vient de me dire Dromont, mon amour est trop violent pour le contraindre; &, tandis que nos Chasseurs font le tour de la montagne pour revoir du Cerf qu'ils poursuivent, je viens chercher ici Diane, lui déclarer moi-même tout ce que je sens pour elle, dussé-je m'exposer à tous les traits de sa vengeance. (*Haut.*) Mais que fait ici Zacorin?

ZACORIN.

Paix.

ACTEON.

Comment?

ZACORIN.

Chut.

ACTEON.

Explique-toi.

ZACORIN.

N'avancez pas plus loin, si vous ne voulez être changé en grenouille.

ACTEON.

Je crois que ce maraud extravague. Que veux-tu dire?

ZACORIN.

Je veux dire que Diane est à deux pas d'ici avec ses Nymphes.

ACTEON.

Quoi! tu viens de voir Diane? Ah! trop heureux mortel!

ZACORIN.

Je voudrois bien ne l'avoir pas vue, car elle m'a donné une terrible frayeur.

ACTEON.

Ah! il faut absolument que tu me conduises où elle est.

ZACORIN.

Non, Seigneur; j'ai promis de ne me plus présenter devant elle.

ACTEON.

Mais, du moins, dis-moi où elle peut être; je veux abſolument la voir.

ZACORIN.

Puiſque vous le voulez abſolument, vous n'avez qu'à remonter le long de ce ruiſſeau, vous la trouverez qui ſe baigne avec ſes Nymphes dans la fontaine qui coule au bas de ce rocher; mais je vous avertis qu'il vous en arrivera malheur.

ACTEON.

Quoi qu'il puiſſe m'en arriver, mon amour & ma curioſité l'emportent ſur tous les périls qui pourroient ſuivre une entrepriſe auſſi téméraire. Et quel malheur puis-je craindre qui ſoit audeſſus du bonheur que le hazard me préſente?

SCENE X.

ZACORIN, *ſeul.*

Que diable va-t-il là tenter? Je tremble; & Diane va exercer ſur lui une vengeance des plus terribles. Avec quelle rigueur elle m'a refuſé ma chere Lucinette! je ſerai long-tems à guérir de mon amour, & cette aimable Nymphe ſera toujours gravée dans mon cœur. Mal-

heureux Zacorin, tu n'oserois plus désormais regarder en face cet objet si charmant : si tu la vois ce ne sera qu'en dormant. En dormant! quelle cruelle extrémité d'être obligé de fermer les yeux pour voir sa maitresse! Mais Actéon est long-tems ; je souhaite pour lui qu'il ait pris un autre chemin que celui que je lui ai enseigné, & que Diane....

SCENE XI.

DIANE, LES NYMPHES DE DIANE, ZACORIN.

(LES NYMPHES *de Diane crient derriere le Théâtre.*)

HAYE.

ZACORIN.

Ah! ma foi, pour le coup il a trouvé le nid.

DIANE, *derriere le Théâtre.*

Apprends, mortel audacieux,
Comme on punit les curieux.

ZACORIN.

Ah! mon pauvre Maître est assurément payé de sa curiosité! je crains bien que la Déesse n'étende sa vengeance jusques sur moi, pour lui avoir enseigné....

SCENE XII.

ACTÉON, *un bois de Cerf ſur la tête;* ZACORIN.

ZACORIN.

MAIS que vois-je?

ACTEON.

Ah! mon cher Zacorin, je ſuis tout hors de moi. Non, jamais rien de ſi beau ne s'eſt offert à mes yeux. Que la Déeſſe me puniſſe par les plus cruels tourmens, il n'eſt point de peine ſi grande qui égale le raviſſement où je ſuis. Ah! ſi tu ſavois ce que je viens de voir....

ZACORIN.

Ah! ſi vous ſaviez ce que je vois?

ACTEON.

Que vois-tu? quelques gouttes d'eau que, dans ſon dépit, la Déeſſe m'a jettées au viſage: mon cerveau en a été troublé dans le moment; mais ce n'eſt rien.

ZACORIN.

Eh! non, dà; il y a bien des gens qui traitent cela de bagatelle: mirez-vous, s'il vous plaît, dans le clair ruiſſeau.

ACTEON, *se regardant dans le ruisseau.*

Ah! que vois-je? malheureux! mais je sens mon visage s'alonger, je sens mes bras s'étendre, mes pieds se rétrecissent, une frayeur subite s'empare de mon ame. Que dis-je? je me trouve plus léger que de coutume; & il me prend une envie de courir & de fuir à laquelle je ne puis résister. (*Il sort.*)

SCENE XIII.

ZACORIN, *parlant dans l'aîle.*

ET où allez-vous donc, Seigneur? avez-vous perdu l'esprit? Mais le voilà métamorphosé tout-à-fait, il a pris la même forme du Cerf que nous courons, & voilà nos Piqueurs qui l'apperçoivent.

(*Le cor sonne la vue du Cerf.*)

Ah! que vois-je? voilà bien pis, on lui donne la vieille Meute.



SCENE XIV.

ZACORIN.

CHOEUR DE PIQUEURS.

LES PIQUEURS, *derriere le Théâtre.*

TAyaut, tayaut, tayaut,
Princeſſe, Tigreſſe,
Rapidaut, Rafinaut,
Vîteſſe, Soupleſſe,
Murmuraut, Fanfaraut,
Tayaut, tayaut, tayaut.

ZACORIN, *criant derriere le Théâtre.*

Ah! malheureux! Voilà ſes chiens qui le pourſuivent de plus belle. Haye, haye, ce n'eſt pas-là le Cerf de Meute, hourvari, hourvari à moitié haut.

(*Le cor continue de ſonner.*)



SCENE XV.

ACTÉON, ZACORIN, CHASSEURS, PIQUEURS.

ACTEON *en Cerf traverse le Théâtre.*

ZACORIN *tombe à genoux devant lui; le Cerf & les chiens lui passent sur le corps.*

Ah! mon cher Maître! (*Aux Piqueurs.*) Hé! Messieurs, arrêtez-vous donc, & écoutez-moi.

CHOEUR DE CHASSEURS, *derriere le Théâtre.*

Tayaut, tayaut, tayaut.
Que l'on sonne,
Que l'on donne,
Comme il faut.
Tayaut, tayaut, tayaut.

ACTEON *en Cerf revient sur le Théâtre avec tous les chiens.*

ZACORIN *courant après les Piqueurs.*

Ah! voilà bientôt mon Maître aux abois.

CHOEUR DE CHASSEURS.

Allali, allali, allali,
Qu'on se réjouisse,
Que l'air retentisse

Des cors & des cris;
Il eſt pris, il eſt pris.
Allali, allali, allali.

HILACTOR.

Ah! que je voudrois qu'Actéon fût ici préſent! qu'il auroit de plaiſir!

ZACORIN, *revenant tout eſſoufflé.*

Plût au Ciel, bien plutôt, qu'il en fût abſent!

CELIDAN.

Il faut promptement lui lever le pied pour le préſenter à Actéon à ſon arrivée.

ZACORIN.

Arrêtez donc; vous allez couper le bras de mon Maître.

HILACTOR.

Que dis-tu?

ZACORIN.

Je dis que cet animal-là eſt Actéon lui-même, que Diane vient de métamorphoſer en Cerf, pour l'avoir vu tout-à-l'heure dans le bain toute nue.

(*Il prend le fouet d'un Piqueur.*)

Derriere, chiens, derriere.

HILACTOR.

Ah! malheureux! Et que ne nous diſois tu cela d'abord?

ZACORIN.

Bon! eſt-ce que les Chaſſeurs le plus ſouvent entendent raiſon? Ah! mon cher Maître! comme vos chiens vous ont accommodé! La pauvre bête reſpire encore; hélas! ſi l'on pouvoit lui donner du ſecours.

SCENE XVI. ET DERNIERE.

L'AMOUR, & les Acteurs de la Scène précédente.

L'AMOUR.

SUſpendez vos regrets. Diane, touchée du ſort d'Actéon, va lui rendre ſa premiere forme. Allez promptement laver ſes plaies dans la prochaine fontaine dont l'eau ſalutaire va dans ce moment le guérir de toutes ſes bleſſures.

ZACORIN.

Ah! grace aux Dieux, nous en ſerons quittes pour la peur.

L'AMOUR.

Et vous, heureux habitans de ces forêts, ne craignez plus déſormais la ſévérité de Diane, puiſque le trait que je viens de lui lancer l'a déjà rendu ſenſible à la pitié; j'eſpere que

dans la ſuite ſon cœur ne ſera pas impénétrable à l'Amour; & je lui ferai voir que je ſais tôt ou tard me venger de ceux qui mépriſent mon Empire.

ZACORIN.

Pour moi, Seigneur Amour, je ne l'ai point mépriſé.

L'AMOUR.

J'aurai ſoin d'aſſurer ton bonheur. Venez tous, pleins de joie & d'alégreſſe, célébrer ici mon triomphe.



DIVERTISSEMENT.

ENTRÉE

De Chaſſeurs, de Sylvains, & de Nymphes.

CHOEUR.

Que tout célebre dans ce jour
Le triomphe de l'Amour.

UN SYLVAIN.

Jeunes Nymphes, venez vous rendre;
Ne fuyez plus des traits vainqueurs,
Dont, malgré toutes ſes rigueurs,
Diane ne peut ſe défendre.

CHOEUR.

Que tout célebre dans ce jour
Le triomphe de l'Amour.

II. SYLVAIN.

Sans craindre ſes peines cruelles,
Chaſſeurs, vous pouvez être Amans:

Courez de belles en belles,
Changez d'objets à tous momens.
Pour les cœurs infideles
L'Amour n'a point de tourmens;
Il ne punit que les rebelles.

CHOEUR.

Que tout célebre dans ce jour
Le triomphe de l'Amour.



VAUDEVILLE.

VAUDEVILLE.

L'AMOUR.

Toutes les Nymphes de Diane
Me regardoient comme un profane ;
Mes traits leur ont livré l'assaut ;
Tayaut, tayaut, tayaut, tayaut.
Mais, loin de gémir de leurs peines,
Leur cœur trop farouche adouci
Se plaint encor, portant mes chaînes,
D'avoir été trop tard puni,
Et chante allali, allali.

UNE NYMPHE.

Qu'un vieillard près de moi soupire,
Qu'il me parle de son martyre,
Je romps les chiens tout aussi-tôt ;
A haut, à haut, à haut, à haut ;
Mais qu'au doux son de sa musette,
Un tendre Amant jeune & joli
S'en vienne me conter fleurette,
Mon cœur en est tout réjoui ;
Je chante allali, allali.

UN CHASSEUR.

Chaſſeurs, qui pourſuivez les Belles,
Si vous voulez triompher d'elles,
Ne reſtez jamais en défaut;
Tayaut, tayaut, tayaut, tayaut;
Criez, en ſuivant votre proie,
Amour à moi, velci, velci:
Si vous ne quittez point la voie,
Vous aurez bientôt réuſſi;
Et puis allali, allali.

UNE NYMPHE.

J'aime mieux un Amour volage,
Qu'un Amour qui prend de l'ombrage,
Et me croit toujours en défaut,
A haut, à haut, à haut, à haut.
L'Amant jaloux gronde ſans ceſſe,
Avec lui toujours hourvari:
L'inconſtant, changeant de Maitreſſe,
Me permet de changer auſſi;
Et puis allali, allali.

AU PARTERRE.

Contre le ſuccès d'un Ouvrage
Souvent la cabale fait rage,

S'écriant au moindre défaut,
A haut, à haut, à haut, à haut.
Mais le Parterre véridique,
Dont le goût n'a jamais failli,
Laissant aboyer le critique,
Lorsque la Piece a réussi,
S'écrie allali, allali.

ENTRÉE GÉNÉRALE
de Chasseurs, de Sylvains & de
Nymphes.

FIN.

LA
NOUVEAUTÉ,
COMÉDIE,

Représentée en 1727.



ACTEURS.

LA NOUVEAUTÉ.

LE TEMPS.

MOMUS.

MERCURE.

LISANDRE, Petit-Maître de Robe.

ELIANTE, jeune Coquette.

UN NOUVELLISTE.

CLAUDINE, Paysanne.

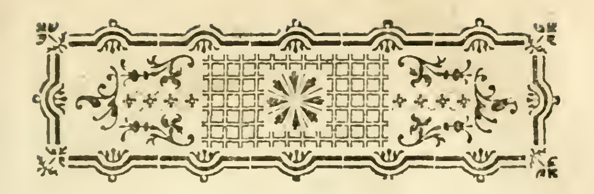
UN VIEUX BARON,
UNE VIELLE BARONNE,
UN PAGE DE LA BARONNE, } Vétus à l'ancienne mode.

LA CASCADE, Maître de Musique.

LA RIMAILLE, Poëte.

Un Conseiller, une Marquise, une Comtesse, un Bourgeois, une Bourgeoise, un Abbé, un Clerc, un Garçon Marchand, un Provincial, & plusieurs autres personnages amoureux de la Nouveauté.

La Scene est sur les bords du Fleuve de l'Ennui.



LA NOUVEAUTÉ,

COMÉDIE.

Le Théâtre représente un Bois de Cyprès dépouillés de verdure, au travers duquel passe le Fleuve de l'Ennui, dont les Eaux sont noires & bourbeuses. On voit sur ses bords plusieurs personnes de divers caracteres qui attendent que le Temps vienne les passer, & les tirer de ce triste lieu, & plusieurs images de gens qui s'ennuient.

SCENE PREMIERE.

LE TEMPS, une Rame à la main,

Chante. N°. 1.

C'EST ici de l'Ennui le Fleuve affreux & sombre;
Les plus heureux Mortels le passent tour-à-tour;
Des plaisirs on n'y voit que l'ombre:
Les soucis, les chagrins regnent dans ce séjour.

SCENE II.

LE TEMPS, MOMUS.

MOMUS.

HOlà, bon-homme, ne ſauriez-vous m'enſeigner le Fleuve de l'Ennui?

LE TEMPS.

C'eſt ici, mon enfant; vous voilà ſur ſes bords : ne vous en appercevez-vous pas en entendant mes chants lugubres, & en voyant tant de gens aſſoupis ? Mais me tromperois-je ? ou ſeroit-ce Momus?

MOMUS.

C'eſt le Temps, je penſe? oui, c'eſt lui-même : Bons Dieux! que je le trouve changé! hé! que faites-vous ici, Pere Saturne?

LE TEMPS.

Hélas! mon cher ami, depuis que Jupiter nous a tous chaſſés du Ciel, il m'eſt arrivé bien des traverſes ſur la terre; mais enfin j'ai borné tous mes travaux à m'établir ſur ces bords : c'eſt moi qui paſſe & repaſſe tous les Mortels de la joie à la triſteſſe; & de la triſteſſe à la joie.

MOMUS.

Voilà un emploi qui convient parfaitement bien au Temps.

LE TEMPS.

Oui, mais il eſt bien fatigant; le Fleuve de l'Ennui coule bien lentement, & j'ai toutes les peines du monde à amener à bon port ceux qui ſe ſont une fois embarqués ſur ſes eaux bourbeuſes.

MOMUS.

Et qui ſont ces eſpeces d'Ombres que je vois le long de ces arbres?

LE TEMPS.

Ce ſont les images de ceux qui s'ennuient actuellement dans le monde. Par exemple, une jeune Femme mariée à un Vieillard; un Ecolier de Droit qui, en attendant de l'argent de ſa Province, s'amuſe à lire des Epitaphes; un Poëte qui attend une penſion de la Cour, & un Tailleur de l'argent d'un Intendant.

MOMUS.

Cela arrivera en même tems.

LE TEMPS.

Ceux que tu vois-là endormis, ſont deux Petits-Maîtres à qui un Auteur lit une Comédie en cinq Actes écrite en vers ſérieux: plus loin ce ſont des Coquettes qui ont vieilli,

& que la perte de leurs Amans a réduites à se plonger dans le Fleuve de l'Ennui : plus haut, c'est un galant homme qui, depuis une heure, attend qu'un Commis de la Douane daigne lui répondre; & plus bas un Gascon prié à dîner, à qui un plaideur Manceau conte le fond de son procès. Mais je n'aurois jamais fini si j'entreprenois de t'expliquer tous les sujets que chacun a de s'ennuyer; je te dirai seulement que ceux que tu vois assoupis autour de moi, sont des curieux de spectacles, qui attendent que les Comédiens, ou l'Opéra donne quelque chose de bon.

MOMUS.

Oh! parbleu, cela vient à merveille, & c'est justement ce que je cherche.

LE TEMPS.

Comment?

MOMUS.

Vous ne savez donc pas que, depuis notre disgrace, je me suis fait Courtier des Théâtres?

LE TEMPS.

Courtier des Théâtres!

MOMUS.

Oui.... C'est moi qui annonce tous les jours au Public les Pieces qu'on y doit jouer.

LE TEMPS.

Il faut que tes Marchands de paroles n'aient

pas vendu de trop bonnes choſes depuis un temps ; car, au ſortir de chez eux, nous avons vu arriver bien des gens ſur nos bords.

MOMUS.

Ils ont pourtant des magaſins remplis des meilleures marchandiſes ; elles n'ont qu'un défaut, c'eſt qu'elles ſont trop anciennes, & j'ai toutes les peines du monde à en procurer le débit : chacun tombe d'accord qu'elles ſont parfaites ; on les a admirées autrefois, & l'on ne ſe donne pas ſeulement la peine de les venir voir aujourd'hui. Je vais pourtant les annoncer encore, pour voir ſi le goût ne ſeroit point changé.

LE TEMPS.

Annonce tant qu'il te plaira : mais je ſuis ſûr que tu n'étreneras pas.



SCENE III.

MOMUS, LE CONSEILLER, LA COMTESSE, LA MARQUISE, LE BOURGEOIS, & *plusieurs gens endormis.*

MOMUS.

L'Académie Royale de Musique représentera aujourd'hui Pyrame & Thisbé.

LE CONSEILLER.

Allons, Mesdames; voici l'heure de l'Opéra, souhaitez-vous que je vous y mene?

LA COMTESSE.

Pyrame & Thisbé? ah! je le sais par cœur.

LE CONSEILLER.

Et qu'importe? c'est toujours de la Musique. Pour moi, que l'Opéra joue tout ce qu'il voudra, je n'en manquerois pas une représentation, pendant toute l'année, pour les affaires les plus importantes.

LA COMTESSE.

Oh! pour aujourd'hui, Monsieur le Conseiller, vous ne nous quitterez point, s'il vous plaît.

MOMUS.

Les Comédiens Italiens repréſenteront aujourd'hui Arlequin jouet de la fortune.

LA MARQUISE.

Ah! c'eſt une Piece toute Italienne, il n'y va jamais perſonne; & la plûpart de leurs Pieces Françoiſes ſe reſſemblent toutes, elles roulent toujours ſur le même pivot; les amans y parlent ſans ceſſe un langage guindé, auſſi obſcur pour moi que l'Italien même.

MOMUS.

Les Comédiens François repréſenteront aujourd'hui le Miſanthrope; à demain Tartufe, en attendant l'Avare.

LE BOURGEOIS.

Et, que diable! toujours le Miſanthrope, Tartufe ou l'Avare. Eſt-ce que vous ne donnerez jamais l'Ecole des Femmes?

MOMUS.

On la jouoit hier.

LE BOURGEOIS.

Cela eſt fâcheux, car nous l'aurions eue aujourd'hui.

MOMUS.

Ne vous impatientez pas, on la jouera bientôt....

(Tous, excepté Momus, ſe retirent au fond de la Scene.)

SCENE IV.

MOMUS, MERCURE, *& les Acteurs de la Scene précédente.*

MOMUS.

Mais où va Mercure ſi vîte?

MERCURE.

Ah! mon cher Momus, je ſuis ravi de te trouver; j'ai à t'apprendre que je ſuis entré ce matin au ſervice d'une Dame capable d'enrichir tes Marchands, s'ils ne veulent pas la négliger.

MOMUS.

Et quelle eſt-elle?

MERCURE.

C'eſt une jeune Coquette qui change tous les jours; elle eſt tantôt belle, tantôt ridicule, & cependant on court toujours après elle: elle a pour pere le Caprice, & pour fille la Curioſité; en un mot c'eſt la Nouveauté, dont je ſuis devenu le Coureur.

MOMUS.

Tu es au ſervice de la Nouveauté? ah! mon cher ami, que tu es heureux! tu ſers pourtant là une grande friponne.

MERCURE.

Pourquoi?

MOMUS.

C'eſt qu'elle vole tous les jours les anciennes marchandiſes de nos magaſins, qu'elle déguiſe le mieux qu'elle peut pour les faire pâſſer; mais elle a beau faire, on reconnoît toujours ſes larcins. Quoi qu'il en ſoit, que nous viens-tu annoncer de ſa part?

MERCURE.

Qu'elle viendra aujourd'hui donner ſes Audiences ſur le Theâtre de la Comédie: le ridicule des divers originaux qui auront affaire à elle, pourra former une eſpece de petite Comédie d'un goût nouveau, dont la Nouveauté ſera le ſujet & le titre.

MOMUS.

Cette idée ne me déplaît pas; mais il faudroit après cela un petit Divertiſſement à la louange de la Nouveauté, quelques Vaudevilles.

MERCURE.

C'eſt à quoi nous avons pourvu. Annonçons toujours ſon arrivée comme une Piece nouvelle. La Nouveauté, Meſſieurs, la Nouveauté, Piece nouvelle. Hé bien! vois-tu comme déja chacun ſe réveille?

MOMUS.

Oui vraiment, & je vais de ce pas en donner avis à nos gens.

SCENE V.

MERCURE, UN GARÇON MARCHAND, UN CLERC, UN PROVINCIAL, UNE BOURGEOISE, UN ABBÉ.

UN GARÇON MARCHAND.

Une Piece nouvelle ? Monſieur, eſt-elle bonne ?

MERCURE.

C'eſt ce qu'on ne ſait pas encore, Monſieur.

UN CLERC.

Monſieur, eſt-elle bien riſible ?

MERCURE.

Vous en allez juger.

UN PROVINCIAL.

Monſieur, eſt-elle de Moliere?

MERCURE.

Une Comédie nouvelle, de Moliere! & d'où diable venez-vous ?

LE PROVINCIAL.

Ah! je vous demande pardon ; c'eſt que je croyois que c'étoit une Tragédie.

MERCURE.

En voilà bien d'un autre! une Tragédie de Moliere, en un Acte, & intitulée la Nouveauté encore! Oh! pour le coup c'eſt ce qu'on n'a jamais vu, & qu'on ne verra peut-être jamais. En un mot, c'eſt une petite Comédie en Proſe.

LE PROVINCIAL.

Hé! Monſieur, les Vers en ſont-ils beaux?

MERCURE.

Ah! je perds patience! Eh! l'on vous dit qu'elle eſt en Proſe.

LE PROVINCIAL.

Le ſujet eſt-il tiré de la Fable ou de la Métamorphoſe?

MERCURE, *en riant.*

Non; c'eſt de l'Hiſtoire.

LE PROVINCIAL.

Monſieur, l'a-t-on déjà jouée?

MERCURE.

Eh! non, Monſieur; on vous dit qu'elle eſt toute nouvelle.

LE PROVINCIAL.

Ah! j'entends bien, toute nouvelle. Et, quand en donnera-t-on une autre?

MERCURE.

Hé ! Monſieur, attendez du moins que nous ayons vu le ſuccès de celle-ci.

UNE BOURGEOISE.

Et ſur quel Théâtre, Monſieur, la jouera-t-on ?

MERCURE.

Sur le Théâtre François, Madame.

LA BOURGEOISE.

Ah ! tant mieux ! car, auſſi-bien, on n'y en joue pas ſouvent.

UN ABBE'.

Et dites-moi, Monſieur, quelle en eſt l'intrigue ?

MERCURE.

Il n'y en a point, Monſieur ; ce ſont toutes Scenes détachées, qui n'ont aucun rapport les unes aux autres, que par les liaiſons qu'elles ont avec la Nouveauté : comme elle ne peut pas contenter tout le monde à la fois, les uns viendront lui rendre grace, & les autres ſe plaindre d'elle.

L'ABBE'.

Une Piece ſans intrigue, ſur le Théâtre François ! Il falloit bien plutôt la donner aux Italiens ; il me ſemble qu'ils ont ſeuls le privilége d'en jouer de ſemblables.

MERCURE.

Eh ! qu'importe ? ce ſera une Nouveauté que d'en jouer une dans ce goût-là ſur le Théâtre François ; & cela répondra mieux au Titre. Croyez-moi, Meſſieurs, ne manquez jamais la premiere repréſentation d'une Piece, on n'eſt pas toujours ſûr d'en voir une ſeconde ; & venez tous avec moi condamner ou applaudir la Nouveauté. Mais vous n'aurez pas la peine de l'aller chercher à la Comédie, puiſque la voilà qui vient en perſonne au devant de vous.

(Le Fleuve de l'Ennui diſparoît.)

SCENE VI.

LA NOUVEAUTÉ, ſuivie d'une foule de gens de toute eſpèce, *chante*. N°. 11.

LA Nouveauté vous appelle :
Accourez ſur ſes pas,
Et quittez tout pour elle.

Sans être belle,
Une bagatelle,
Quand elle eſt nouvelle,
A toujours quelque appas.

La Nouveauté vous appelle :
Accourez ſur ſes pas,
Et quittez tout pour elle.

TROUPE DE CURIEUX, *enſemble.*

Charmante Nouveauté!...

LA NOUVEAUTE'.

Oh! doucement: je ne puis pas vous écouter tous à la fois : tout ce que je puis faire, c'eſt de donner audience à chacun à ſon tour.

SCENE VII.

LA NOUVEAUTÉ LISANDRE.

LISANDRE.

AImable mere de l'inconſtance, charmante Nouveauté, vous voyez un Amant qui a ſoupiré un an auprès de la plus aimable perſonne du monde, qui n'a pu paſſer un ſeul jour ſans la voir, qui en a été aimé tendrement & qui cependant ſe ſent aujourd'hui du goût pour vous.

LA NOUVEAUTE'.

Comment! votre Belle vous auroit-elle donné quelque chagrin, quelque jalouſie?

LISANDRE.

Au contraire, & c'eſt ce dont je me plains.

Ne nous étant jamais brouillés enſemble, nous n'avons jamais pu goûter le plaiſir de nous raccommoder.

LA NOUVEAUTE'.

Vous avez vécu un an enſemble, ſans vous brouiller ? Ah ! que vous avez dû vous ennuyer ! Quelques obſtacles étrangers n'ont-ils jamais traverſé votre amour ?

LISANDRE.

Hélas ! non ; nous ne dépendions que de nous-mêmes, nous avions la liberté de nous voir à toute heure.

LA NOUVEAUTE'.

Ah ! que cela étoit triſte !

LISANDRE.

Enfin, ſur le point de nous marier, nous avons fait réflexion que, notre tendreſſe étant épuiſée, le mariage, à coup ſûr, ne la renouvelleroit pas.

LA NOUVEAUTE'.

Et vous avez penſé fort juſte.

LISANDRE.

Que vous dirai-je? nous réſolûmes hier de ne nous plus revoir; & j'ai appris aujourd'hui qu'elle avoit déjà formé d'autres nœuds.

LA NOUVEAUTÉ.

Oh! je n'en doute point ; dans une inconſtance mutuelle, une Belle n'eſt jamais la derniere à ſe pourvoir. Enfin, que me demandez-vous ?

LISANDRE.

Une Maitreſſe nouvelle ; mais je crois que vous aurez de la peine à m'en offrir une plus belle que celle que je quitte.

LA NOUVEAUTÉ.

Qu'importe ? pourvu qu'elle vous plaiſe davantage. Comment étoit faite la vôtre ?

LISANDRE.

La taille ſuperbe ; les cheveux blonds ; & un œil bleu & mourant, le plus tendre du monde.

LA NOUVEAUTÉ.

Hé bien ! pour changer, prenez-moi une brune aux cheveux d'ébene, qui ait un œil vif & pétillant & des manieres gaies & enjouées.

LISANDRE.

Ah ! je ſuis déjà charmé du portrait que vous m'en faites..

LA NOUVEAUTÉ.

Tenez ; voilà une perſonne qui vient à nous, qui en approche aſſez.

LISANDRE.

Ah! je la trouve plus aimable que tout ce que j'ai vu dans ma vie.

LA NOUVEAUTE'.

Laiſſez-moi apprendre ce qu'elle me veut, & vous viendrez dans l'inſtant nous réjoindre.

SCENE VIII.

LA NOUVEAUTÉ, ELIANTE.

ELIANTE.

BON jour, ma chere Nouveauté. Me reconnoiſſez-vous?

LA NOUVEAUTE'.

Si je vous reconnois! je vous vois tous les jours.

ELIANTE.

Oh! ne dites pas cela; il y a près d'un mois que vous ne m'avez vue. Je vous dirai que ce beau blondin, que vous m'aviez fait prendre à la place de cet homme d'affaire, eſt abſent depuis trois ſemaines. Nous nous ſommes quittés avec les plus belles proteſtations du monde; il devoit revenir au bout de huit jours, je l'attendois avec impatience, je n'ai vu perſonne. Peut-être a-t-il cru, en prolon-

geant ſon abſence, me donner plus d'ardeur; il s'eſt trompé, je me ſuis habituée inſenſiblement à ne le plus voir, & à la fin je l'ai oublié entierement.

LA NOUVEAUTE'.

Il eſt vrai que l'abſence réveille quelquefois les deſirs; mais, quand elle eſt trop longue, elle les éteint tout-à-fair.

ELIANTE.

N'y penſons plus, Madame la Nouveauté, n'y penſons plus : je veux déſormais des Amans qui ne faſſent point de voyages.

LA NOUVEAUTE'.

Si vous vous déclarez pour les ſédentaires, j'en ai un à vous offrir, qui, pendant un an, n'a pas quitté ſa Maitreſſe d'un pas; il eſt à préſent à louer.

ELIANTE.

Il faudra tâcher de s'en accommoder. Madame la Nouveauté, faites-nous voir un peu ce phénix-là.

LA NOUVEAUTE'.

Le voici qui vient à nous. Si-tôt qu'il vous a vue, il a été charmé de votre perſonne.

ELIANTE.

Ah! c'eſt un Petit-Maître de Robe. Je n'en ai point encore eu dans ce goût, & je ne ſerai pas fâchée que mon cœur contente là-deſſus ſa curioſité.

SCENE IX.

SCENE IX.

LA NOUVEAUTÉ, LISANDRE, ELIANTE.

LISANDRE, *à Eliante.*

Je ne croyois pas, Madame, après le choix que j'avois fait, pouvoir jamais rien trouver qui fût au-dessus ; mais, en voyant vos appas, je reconnois mon erreur.

ELIANTE.

Si vous vouliez toujours juger des beautés par comparaison, vous en trouveriez encore beaucoup au-dessus de la mienne ; mais je crois que c'est la Nouveauté qui m'attire aujourd'hui le compliment que vous me faites.

LA NOUVEAUTE'.

Entre nous, je crois y avoir un peu de part ; & je vous avouerai franchement que c'est moi qui vous donne aujourd'hui tant de goût l'un pour l'autre.

ELIANTE, *bas à la Nouveauté.*

Ah! Madame, qu'allez-vous lui découvrir ?

LA NOUVEAUTE'.

Ce que vos yeux ont déjà commencé à lui faire connoître.

LISANDRE.

Seroit-il possible, charmante personne?...

LA NOUVEAUTE'.

Oh! doucement; je ne suis pas en situation d'entendre tout ce que deux Amans, qui se voient pour la premiere fois ont à se dire; cela ne finiroit d'aujourd'hui; & j'ai d'autres Audiences à donner. Adieu; jusqu'au revoir.

LISANDRE.

Comment jusqu'au revoir! Ah! Madame la Nouveauté, il suffit que vous m'ayez mis une fois au comble de mes vœux; content de mon dernier choix, je vous proteste que je n'aurai de ma vie recours à vous.

LA NOUVEAUTE'.

Mille autres avoient promis la même chose, qui ont manqué de parole.

ELIANTE.

Pour moi, Déesse, je ne jure de rien.

LA NOUVEAUTE'.

Et vous faites bien.



SCENE X.

LA NOUVEAUTÉ, UN NOUVELLISTE.

LA NOUVEAUTE'.

Mais quel eſt cet homme? Il a tout l'air d'un Nouvelliſte.

LE NOUVELLISTE.

Hé bien! qu'eſt-ce, Madame la Nouveauté? quelle nouvelle? que nous apprendrez-vous d'Eſpagne, d'Italie, d'Allemagne, de Turquie, d'Arabie, de la Chine, de la Cochinchine, de....

LA NOUVEAUTE'.

Le Roi d'Ethiopie eſt fort mal, & l'on ne croit pas qu'il en revienne.

LE NOUVELLISTE.

Ah! que m'apprenez-vous? Nous allons avoir, à coup ſûr, une guerre civile dans ce pays-là.

LA NOUVEAUTE'.

Cela ſe pourroit.

LE NOUVELLISTE.

Mais ce qui m'embarraſſe le plus, c'eſt de ſavoir qui nous mettrons ſur le Trône. Son Fils aîné eſt un imbécille, & les cadets ont une ambition démeſurée.

LA NOUVEAUTE'.

Et qu'ils s'accommodent comme ils voudront, de quoi vous embarraſſez-vous?

LE NOUVELLISTE.

De quoi je m'embarraſſe! Et ne ſavez-vous pas, Madame, que, dans les choſes les plus indifférentes, il eſt bien mal-aiſé de ne pas prendre un parti, ne fût-ce que pour le plaiſir de le défendre & d'entrer en diſpute avec ceux du parti contraire?

LA NOUVEAUTE'.

Et que vous en revient-il?

LE NOUVELLISTE.

Le contentement d'avoir été juſte dans mes conjectures.

LA NOUVEAUTE'.

Et quand vous vous êtes trompé?

LE NOUVELLISTE.

Ah! j'en reſſens un chagrin mortel. Par exemple, les troubles de Perſe m'empêchent toutes les nuits de dormir; & je me couchai l'autre jour ſans ſouper, lorſque j'eus appris que le Siége d'Iſpahan étoit réſolu; j'avois gagé qu'il ne ſe feroit pas.

LA NOUVEAUTE'.

Et qui êtes-vous, pour vous intéreſſer ainſi à tous les événemens du monde?

LE NOUVELLISTE.

Je ne ſuis rien. J'ai près de cent écus de revenu. Je paſſe les journées entieres au Caffé à apprendre & à débiter des Nouvelles. Je tire un tribut de la réuſſite, ou des chûtes des Pieces de Théâtre. Voilà tout mon emploi.

LA NOUVEAUTE'.

Quoi ! vous hantez les Caffés ! & ce ſont les lieux où je ſuis le plus ſouhaitée ; on m'y attend à toute heure. J'ai beau ſouvent être accompagnée de triſteſſe, on a toujours de l'impatience de me voir arriver ; & tel me vient débiter les larmes aux yeux, qui ne laiſſe pas d'avoir un ſecret plaiſir d'être le premier à m'annoncer. On ne m'y peint pas toujours telle que je ſuis : chacun me défigure ſelon ſes intérêts, ou ſes conjectures : cent mille hommes de plus ou de moins ne coûtent rien à expédier pour cela ; & l'on m'a fait ſouvent publier la victoire, avant même que la bataille fût donnée.

LE NOUVELLISTE.

Il eſt vrai ; & c'eſt pourquoi je m'adreſſe à vous-même, pour avoir des nouvelles de la premiere main Par exemple, on vous a annoncé pour aujourd'hui ſur le Théâtre François, y ſerez-vous bonne ou mauvaiſe ?

LA NOUVEAUTE'.

Selon. Qu'en penſent vos Meſſieurs ?

LE NOUVELLISTE.

Ma foi, pas grand'chose. Voilà cependant un billet de Parterre que j'ai reçu de la part de vos partisans pour vous applaudir; mais en voici en même-tems un autre, de la part de la Cabale, pour vous siffler; j'entrerai à la Comédie avec l'un, & je souperai de l'autre.

LA NOUVEAUTE'.

Et pour qui vous déclarez-vous!

LE NOUVELLISTE.

Je resterai neutre, comme j'ai fait à l'Opéra dans la dispute des Pélissiens & des Mauriens *.

LA NOUVEAUTE'.

C'est tout ce qu'on vous demande.

LE NOUVELLISTE.

Adieu, Madame la Nouveauté; jusqu'au revoir; je vous souhaite toutes sortes de prospérités. Je vais débiter votre nouvelle d'Ethiopie à nos Nouvellistes, & nous tiendrons tantôt Conseil là-dessus.

LA NOUVEAUTE'.

Fort bien! cela sera d'une grande importance à l'Etat!

---

* *C'est ainsi qu'on appelloit les Partisans de Mlles Pélissier & le Maur, excellentes Actrices de l'Opéra, lorsqu'elles jouoient le rôle de Thisbé, tour-à-tour.*

SCENE XI.

LA NOUVEAUTÉ, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Bon jour, Madame. N'eſt-ce pas vous qu'on appelle la Nouveauté?

LA NOUVEAUTE'.

Oui, ma fille, c'eſt moi-même.

CLAUDINE.

Ah! Madame, que j'en ſuis bien aiſe! je viens vous prier de me donner un viſage nouveau.

LA NOUVEAUTE'.

Un viſage nouveau! Et le vôtre vous ſied ſi bien, & il eſt ſi joli.

CLAUDINE.

Il eſt vrai que Colin le trouvoit autrefois comme çà; mais, depuis trois ans que nous ſommes mariés, il dit qu'il l'a tant vu, tant vu, qu'il s'ennuie à préſent de le trouver toujours de même, & qu'il voudroit qu'il fût fait comme celui de Colette : tout le monde dit pourtant que cette Colette n'eſt pas ſi belle que moi, à beaucoup près. Oh! cela me fâche tant, quand j'y penſe!

LA NOUVEAUTE'.

Vous aimez donc votre mari apparemment ?

CLAUDINE.

Je crois qu'oui : mais je ne ferois pourtant pas fâchée, de mon côté, qu'il changeât aussi de figure, & qu'il eût celle du fils du Seigneur de notre Village, Monsieur le Chevalier, qui est arrivé depuis huit jours.

LA NOUVEAUTE'.

Comment ! aimeriez-vous ce jeune Seigneur ?

CLAUDINE.

Oh ! non pas autrement : je n'aime seulement que son visage, sa taille, son esprit & ses manieres ; car, pour du reste....

LA NOUVEAUTE'.

J'entends votre affaire.

CLAUDINE.

Ah ! Madame, que je suis fâchée d'avoir promis à Colin de n'aimer jamais que lui, & de voir qu'il s'ennuie de me regarder.

LA NOUVEAUTE'.

Il est un moyen de le désennuyer ; c'est de lui donner de la jalousie, & de lui faire connoître que vous avez du goût pour un autre.

CLAUDINE.

Oh ! je n'ai garde, Madame ; cela le fâcheroit peut-être.

LA NOUVEAUTÉ.

Et tant mieux : cela renouvelleroit ſon amour pour vous.

CLAUDINE.

Comment, Madame, il faut quelquefois fâcher les gens, pour s'en faire aimer davantage? Cela me paroît aſſez extraordinaire.

LA NOUVEAUTÉ.

Oh! ce ſont des ſecrets qui ſont inconnus au Village.

CLAUDINE.

Hé! dites-moi, Madame; en fâchant mon mari, cela me donnera-t-il un autre viſage?

LA NOUVEAUTÉ.

Non; mais cela lui donnera d'autres yeux.

CLAUDINE.

Je voudrois bien qu'il eût ceux de Monſieur le Chevalier. Ah! Madame, qu'ils ſont beaux!

LA NOUVEAUTÉ.

Vous ne m'entendez pas. Je veux dire que votre mari, devenant jaloux, vous trouvera plus belle que jamais.

CLAUDINE.

Oh! j'entends bien à préſent, Madame. Mais je voudrois qu'il ne fût pas jaloux de Monſieur le Chevalier; car il me défendroit peut-être de le regarder, & je crois que cela me fâcheroit encore plus que de voir Colin ne me regarder pas.

LA NOUVEAUTÉ.

En ce cas, laiſſons les choſes comme elles ſont; il en arrivera ce qu'il pourra.

CLAUDINE.

N'eſt-il pas vrai? Mais, Madame, je vous prie, que je ne ſois pas venue vous conſulter en vain; &, ne pouvant changer mon viſage, donnez-moi du moins quelques nouvelles manieres de plaire, que les autres femmes n'aient pas encore inventées; j'en ai déjà eſſayé pluſieurs qui m'ont rendu moins belle que je n'étois. Ce que je vous demande, au moins, c'eſt toujours dans le deſſein de plaire à mon mari; ſi j'ai le malheur de plaire à quelqu'autre, ce ne ſera pas ma faute.

LA NOUVEAUTÉ.

Vous me demandez une maniere de plaire qui ne ſoit pas commune? Reſtez dans votre naturel, mon enfant; c'eſt un ſecret dont peu de femmes ſe ſoient encore aviſées, & que les hommes attendent depuis long-tems. Adieu.

SCENE XII.

LA NOUVEAUTÉ, un vieux BARON, une vieille BARONNE avec un PAGE, vétus à l'ancienne mode.

LA NOUVEAUTE', *à part.*

MAIS d'où sortent ces deux figures extraordinaires?

LE BARON.

Qu'est ce donc, Madame la Nouveauté? que veut dire tout ceci? Vraiment, nous vous avons bien de l'obligation, Madame la Baronne mon épouse, & moi.

LA NOUVEAUTE'.

Comment donc, Monsieur! en quoi aurois-je pu vous déplaire?

LA BARONNE.

Avec vos changemens de mode perpétuels, vous êtes cause que nous venons d'être hués de toute la Cour.

LA NOUVEAUTE'.

Cela est surprenant! & contez-moi un peu cela, pour rire.

LE BARON.

Vous saurez, Madame, pour vous dire les choses par ordre....

LA BARONNE.

Oh! s'il vous plaît, mon cher époux, laiſſez moi parler.

LE BARON.

Je ſuis plus au fait que vous, m'Amour; &, avec votre permiſſion, j'expliquerai à Madame...

LA BARONNE.

Oh! expliquez donc, & dépêchez-vous.

LE BARON.

Et doucement, mon Cœur; je m'y prépare.

LA BARONNE.

Vous vous y préparez; & moi je commence. Il faut ſavoir, Madame, qu'ennuyés du grand fracas de la Cour, nous nous étions retirés, il y a environ quarante ans, dans le fond de nos Terres. Ce fut auſſi un peu votre jalouſie qui en fut cauſe, Monſieur le Baron.

LE BARON.

Et corbleu! Madame, point de digreſſion.

LA BARONNE.

Ennuyés dans la ſuite de cette vie champêtre, nous avons eu, au bout de quarante ans, la curioſité de revenir à la Cour; &, à notre arrivée, nous y venons d'être raillés de tous les Courtiſans ſur notre ajuſtement.

LA NOUVEAUTÉ.

Eſt-il poſſible?

LE BARON.

On y a pris Madame la Baronne, pour une Baronne de Sottenville.

LA BARONNE.

Et Monsieur le Baron, pour un Baron de la Crasse; & je crois que, si nous n'avions pas eu un Page, on nous auroit manqué tout-à-fait de respect.

LE PAGE.

Bon! Madame, n'ont-ils pas dit aussi que j'avois l'air du Valet de Carreau. Si vous saviez toutes les niches que les autres Pages m'ont faites!

LA NOUVEAUTÉ.

Que voulez-vous que je vous dise? Vous avez l'air un peu antique, au moins; &, si vous m'aviez consultée avant que d'aller à la Cour, je vous aurois épargné le ridicule d'y paroître dans cet équipage.

LE BARON.

Comment! on ne reconnoît pas les gens dans ce Pays-là au bout de quarante ans!

LA NOUVEAUTÉ.

Bon! pas même quelquefois du jour au lendemain.

LE BARON.

Savez-vous bien, Madame, que, lorsque j'en partis, il n'y avoit pas de Seigneur qui se mît plus galamment que moi; & voilà encore l'ha-

bit que je me fis faire à l'arrivée du Doge de Gènes en France.

LA BARONNE.

Et celui que vous me voyez, n'eſt-il pas le même que j'avois le lendemain de nos noces, & qui fut admiré de tous les Courtiſans? Je ne l'ai porté qu'une ſeule fois depuis ce tems-là, & on le trouve aujourd'hui extravagant.

LA NOUVEAUTE'.

Bon! j'ai changé cent fois les modes depuis. Mais ne pourriez vous pas donner quelqu'air de nouveauté à vos habits?

LE BARON.

Hé! le moyen? A commencer par les boutons, ceux de la veſte ſont trois fois trop gros pour le juſte-au-corps.

LA BARONNE.

Et moi, mon cher époux, c'eſt bien pis; on me trouve toute d'une venue; &, pour m'accommoder à la mode, il faut que je me raccourciſſe d'un pied par le haut, & que je me groſſiſſe de quatre par le bas : mais je n'en ferai rien, je vous jure.

LA NOUVEAUTE'.

En ce cas, il faudra vous donner patience. Je me répete quelquefois, & vous verrez peut-être, dans peu, ce qu'on admire à préſent trouvé auſſi ridicule que votre ajuſtement le paroît aujourd'hui.

LE BARON.

Oh! parbleu, c'est une curiosité que je veux avoir; & je ne reviendrai à la Cour que quand mes habits y seront de mode.

LA BARONNE.

Allons, mon fils, allons; retournons à notre Château. Adieu, Madame la Nouveauté: nous suivrons vos avis quand vous serez devenue plus raisonnable.

SCENE XIII.

LA NOUVEAUTÉ, *seule.*

Ils ont, après tout, quelque raison; & il faut avouer que je suis souvent bien extravagante.

SCENE XIV.

LA NOUVEAUTÉ, LA CASCADE.

LA CASCADE.

La, là, si, ut, là, re.... Ah! Madame la Nouveauté, il y a long tems que je vous cherche sans pouvoir vous trouver.

LA NOUVEAUTE'.

Vous n'êtes pas le ſeul. Et qui êtes vous?

LA CASCADE.

Grand Maître de Muſique, grand Compoſiteur d'Opéra; & je me nomme Monſieur de la Caſcade.

LA NOUVEAUTE'.

Vous travaillez pour l'Opéra? ah! je ne m'étonne plus ſi vous avez tant de peine à me rencontrer; il y a long-tems que j'ai quitté ce Pays-là.

LA CASCADE.

On diſoit pourtant que vous vous trouviez quelquefois parmi nos Demoiſelles des Chœurs.

LA NOUVEAUTE'.

Bon! quels contes! la Nouveauté parmi les Chœurs de l'Opéra! Après tout vous ne ſeriez pas le premier qui s'y ſeroit trompé. Mais enfin, que voulez-vous de moi? En quoi puis-je vous être utile?

LA CASCADE.

Je voudrois, Madame, que vous m'aidaſſiez à faire paſſer une nouvelle idée qui m'eſt venue; je ſais qu'on paſſe bien des choſes en faveur de la Nouveauté.

LA NOUVEAUTE'.

Quelquefois. Voyons votre idée.

LA CASCADE.

La voici. Comme depuis long-tems on attribue la chûte de tous les l'Opéra nouveaux aux Poëmes, je voudrois les retrancher, & faire repréſenter un Opéra ſans paroles.

LA NOUVEAUTE'.

Comment! vous croyez qu'on pourroit reſter deux heures & demie entieres à n'entendre que de la Muſique?

LA CASCADE.

Pourquoi non? il y a des gens qui l'aiment aſſez pour cela.

LA NOUVEAUTE'.

Mais, enfin, que feroient vos Acteurs ſur le Théâtre?

LA CASCADE.

Ils chanteroient ſeulement les notes, & geſticuleroient, comme s'ils diſoient les plus belles choſes du monde; & cela vaudroit mieux que de mauvaiſes paroles qu'on n'entend point. Voici un morceau de l'Opéra que j'ai compoſé dans ce goût-là. Voulez-vous voir enſemble l'effet que cela pourroit faire? j'ai, fort à propos, amené avec moi des Violons.

LA NOUVEAUTE'.

Oui dà; & je n'ai qu'à jetter les yeux là-deſſus pour être au fait.

LA CASCADE.

Mon ſujet eſt tiré de l'Hiſtoire Romaine. Mon Opéra ſe nomme Antonin Caracalla ; & voici la Scene où cet Empereur, ayant enlevé une Veſtale de ſon Temple, la veut contraindre d'abandonner le culte de ſes Dieux pour être Imperatrice.... Allons, Madame, figurez-vous que vous êtes Veſtale ; c'eſt un Rôle qui convient aſſez à la Nouveauté ; & moi je ſuis Antonin Caracalla. Un prélude de baſſe vous annonce mon arrivée ; & je commence par vous déclarer mon amour. Vous êtes fort étonnée, & me répondez avec fierté. Je ne me rebute point, & je reviens à la charge. Vous me dites des injures, je vous menace. Vous vous retranchez toujours ſur votre vertu : je vous fais entendre que c'eſt cette même vertu qui a fait naître mon amour, & je vous débite une Sentence accompagnée de deux deſſus de violon, pour vous prouver que la vertu doit céder à l'amour. Vous combattez mon ſentiment, je l'appuie ; ce qui forme un *duo* contradictoire qui fera un effet merveilleux.

(*Ils chantent une Scene en ſolfiant & geſticulant, comme s'ils chantoient une Scene d'Opéra.* N°. 3.)



SCENE XV.

LA NOUVEAUTÉ, LA CASCADE, LA RIMAILLLE.

LA RIMAILLE.

Comment donc? que veut dire ceci? des gens qui se querellent en Musique? est-ce que nous sommes ici à l'Opéra?

LA NOUVEAUTE'.

Ah! c'est vous, Monsieur de la Rimaille? Hé bien? qu'est-ce? comment va le Théâtre? Comment vous portez-vous, depuis votre derniere chûte?

LA RIMAILLE.

Si mal, que je ne veux plus rien composer de nouveau. J'ai un Magasin rempli de plus de soixante mille vers de toute espece; ceux qui en auront besoin, viendront en acheter chez moi en gros, qu'ils revendront au Public en détail, à leurs risques & fortunes. Mais que faisiez-vous donc-là avec M. de la Cascade?

LA NOUVEAUTE'.

Il me vouloit mettre de moitié dans un projet qu'il a formé; mais l'idée m'en paroît trop extravagante. Il veut donner un Opéra sans paroles.

LA RIMAILLE.

Sans paroles ! & plût au Ciel qu'on en pût donner ſans Muſique ! Voilà trois Poëmes tout de ſuite que les Muſiciens m'ont fait tomber.

LA CASCADE.

Si vous m'aviez choiſi, Monſieur de la Rimaille, cela ne vous ſeroit peut-être pas arrivé.

LA RIMAILLE.

Bon ! vous dites, tous, cela, vous autres; & j'ai réſolu de ne plus rien prendre ſur mon compte. Les Muſiciens n'auront qu'à inventer ou choiſir leur ſujet eux-mêmes, en amener les Divertiſſemens à leur fantaiſie, & en compoſer la Muſique; & ils trouveront chez moi des vers tout faits pour le rempliſſage : j'en ai d'amour, de haîne, de dépit, de vengeance, d'infidélité, de conſtance; pour les Dieux, pour les Démons, pour les Rois, pour les Bergers; enfin on trouvera de tout dans ma boutique, & à juſte prix.

LA CASCADE.

Parbleu ! puiſque la Nouveauté n'approuve point mon projet, j'ai envie de m'accorder avec vous. J'ai des ſujets tout trouvés, de la Muſique toute faite, il ne me manque que des vers. Combien me vendrez-vous la garniture complette d'un Opéra ?

LA RIMAILLE.

Il faut ſavoir ſi vous voulez trier les vers, ou les prendre comme ils viendront; car vous pourriez m'enlever de mon Magaſin tels vers qui vaudroient un écu piece.

LA NOUVEAUTÉ.

Et quelle ſorte de vers avez-vous donc qui ſoient ſi rares?

LA RIMAILLE.

De ces vers ſaillans & brillans qui renferment une pointe, une maxime, une ſentence; & dont il ne faut ſouvent qu'une demi-douzaine pour faire paſſer un Opéra. Par exemple:

Qui n'oſe ſe venger, mérite qu'on l'outrage.

LA CASCADE.

Eh! mais cette penſée n'eſt pas trop nouvelle, & je l'ai vue dans la Tragédie d'Atrée.

Qui céde à la pitié, mérite qu'on l'offenſe.

LA RIMAILLE.

Vous avez raiſon; & vous pouvez dire qu'elle eſt encore dans Phocas d'Héraclius.

Qui ſe laiſſe outrager, mérite qu'on l'outrage.

LA NOUVEAUTÉ.

Et ſi vous le prenez par-là, c'eſt un vieux Proverbe.

Et qui ſe fait brebis, ſouvent le loup le mange.

Le tout ne conſiſte qu'à donner aux choſes un tour de Nouveauté.

LA CASCADE.

Il eſt vrai. Mais ſachons combien vous me vendrez vos vers, le millier, à les prendre au hazard.

LA RIMAILLE.

Voulez-vous que je vous parle en conſcience? je ne puis pas vous les donner à moins de cent dix ſols, le cent.

LA CASCADE.

Ah! Monſieur de la Rimaille!

LA RIMAILLE.

Non, c'eſt un prix fait; & vous ne les auriez pas, s'il s'en falloit une obole.

LA CASCADE.

Mais, enfin....

LA RIMAILLE.

Vous en pouvez trouver autre part à meilleur marché; mais il y a vers & vers; & pour ceux que je fais....

LA CASCADE.

Allons, Monſieur de la Rimaille, il ſe faut mettre à la raiſon; ſongez qu'on ne vous demande que de petits vers.

LA RIMAILLE.

Je le crois, parbleu, bien! s'il vous falloit donner des vers de douze à treize pieds, je n'y trouverois pas mon compte.

LA NOUVEAUTÉ.

Je vois bien qu'il faut que je vous accommode ensemble : cela est du ressort de la Nouveauté, de se mêler d'un marché aussi bizarre & aussi nouveau. Oh ! çà, combien faut-il de vers pour remplir le fond d'un Opéra?

LA RIMAILLE.

Il en faut six cents, qui, à les prendre à six pieds l'un portant l'autre, feront cent toises.

LA NOUVEAUTÉ.

Vendre des vers à la toise !

LA RIMAILLE.

On y a bien vendu des Bibliotheques.

LA CASCADE.

Mais comment ajuster à ma Musique ceux qui sont trop longs ?

LA RIMAILLE.

Cela vous sera aisé. Mes vers prêtent ; ils s'alongent & se racourcissent comme on veut ; & on en peut ôter, ou y ajoûter une épithete ou un adverbe, sans qu'il y paroisse. Par exemple :

Coulez, ruisseaux, sans murmure.

Si ce vers est trop court, vous pouvez l'alonger ainsi :

Coulez, coulans ruisseaux ; murmurez sans murmure.

Et ainsi du reste.

LA NOUVEAUTE'.

A merveille ! &, ſur ce pied-là, je condamne Monſieur de la Caſcade à vous donner ce que vous demandez.

LA CASCADE.

J'y conſens.

LA NOUVEAUTE'.

Allons, Meſſieurs, puiſque vous voilà d'accord, ſecondez-moi dans l'exécution du petit Divertiſſement que j'ai préparé; & que tout célebre le triomphe de la Nouveauté.



DIVERTISSE-

DIVERTISSEMENT.

ENTRÉE

De toutes ſortes de Perſonnes amoureuſes de la Nouveauté. N°. 4.

DEUX SUIVANS
de la Nouveauté.

DANS la jeuneſſe,
Dans la Vieilleſſe,
Nous aimons la diverſité.
Dans l'alégreſſe,
Dans la triſteſſe,
Nous cherchons ſans ceſſe
La Nouveauté.

UN SUIVANT
de la Nouveauté.

Les plaiſirs les plus charmans,
Quand ils ſont toujours les mêmes,
N'ont plus pour nous d'agrémens;
Et les changemens
De tourmens

Sont ſouvent, dans les maux extrêmes,
Des ſoulagemens.

ENSEMBLE.

Dans la jeuneſſe,
Dans la vieilleſſe,
Nous aimons la diverſité.
Dans l'alégreſſe,
Dans la triſteſſe,
Nous cherchons ſans ceſſe
La Nouveauté.



ENTRÉE

Des quatres Ages, & des Soucis qui les troublent & leur font souhaiter la Nouveauté.

MENUET. N°. 5.

QUand une beauté
Ceſſe d'être inhumaine,
Vers l'infidélité
Mon cœur eſt bientôt porté.
En formant une nouvelle chaîne,
Nouveaux deſirs,
Nouveaux ſoupirs,
Nouveaux plaiſirs.



ENTRÉE

Des Nations amoureuſes de la Nouveauté.

VAUDEVILLE. N°. 6.

Vous qui cherchez à faire emplette
De quelqu'innocente beauté,
Au Printems prenez la fillette,
N'attendez pas juſqu'à l'Eté,
Si vous aimez, riron, rirette,
Si vous aimez la Nouveauté.

Mon cœur abandonne Liſette
Dont il fut toujours bien traité,
Pour s'attacher à Colinette
Qui n'a pour lui que cruauté;
Et le tout pour, riron, rirette,
Et le tout pour la Nouveauté.

Je vois d'Agnés encor jeunette,
Un vieux Philoſophe entêté:

Elle est sotte, elle est indiscrette,
Elle n'a grace ni beauté;
Qu'a-t-elle donc? riron, rirette,
Qu'a-t-elle donc? la Nouveauté.

Laïs, jadis jeune Coquette,
Nous vendit bien cher sa beauté;
Il faut désormais qu'elle achete
Et paye autant qu'elle a coûté;
Elle n'a plus, riron, rirette,
Elle n'a plus la Nouveauté.

D'un époux l'on est satisfaite:
Il meurt. Ah! quelle cruauté!
Pendant un tems on le regrette;
Il seroit toujours regretté,
Sans l'amour de, riron, rirette,
Sans l'amour de la Nouveauté.

De mes sœurs je suis la cadette,
De la maison l'enfant gâté;
Des joujoux d'enfans qu'on m'achete,
Maman croit mon cœur enchanté;
Mais j'aspire à, riron, rirette,
Mais j'aspire à la Nouveauté.

Puiſqu'aujourd'hui chacun rejette
Notre vieux jeu trop répété,
Meſſieurs, du moins, grace au Poëte,
Qui de vous plaire s'eſt flatté,
Applaudiſſez, tiron, tirette,
Applaudiſſez la Nouveauté.

CONTRE-DANSE.

FIN.

LES
AMAZONES MODERNES,
COMÉDIE.

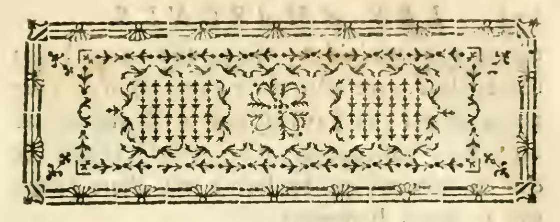
Représentée en 1727.

ACTEURS.

ANGÉLIQUE, Générale des Amazones.
JULIE, Amante de Valere.
FINETTE, Sœur de Julie.
BELLONNETTE, } jeunes Amazones.
CLORINDE, }
LA MAJOR des Amazones.
SÉVERIDE, Amazone.
NERINE, Suivante de Julie.
MARTON, Trompette de la Générale.
VALERE, Amant de Julie.
LÉANDRE, Amant d'Angélique.
MAITRE ROBERT.
CRISPIN, Valet de Valere.
LORGNENVILLE, Petit-Maître.
CORNARDET, Procureur.
PESTENVILLE, Poëte.
POUPIN, inutile.
CANON, Apothicaire.

AMAZONES, danſantes & chantantes.
Troupe d'AMANS.
ACTEURS & ACTRICES d'un Opéra de Campagne.
GARDES de la Générale.

La Scene eſt dans l'Iſle des Amazones modernes.



LES AMAZONES MODERNES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Isle : on y voit d'un côté des rochers affreux, & de l'autre des tentes entourées de la mer que l'on voit en perspective.

SCENE PREMIERE.

VALERE, *seul.*

OU suis-je? Quel Pays est-ce ceci? Après avoir marché long-tems à travers les rochers les plus affreux, je me trouve enfin dans une

plaine plus agréables. Mais, que vois-je? des tentes de l'autre côté du rivage! Il n'en faut point douter, ce Pays eſt habité, & même par un peuple belliqueux.... Si c'étoit ici cette Iſle des Amazones, qui renferme ma chere Julie, que je ſerois heureux!

SCENE II.

Me. ROBERT, VALERE.

VALERE, *à part.*

MAIS j'apperçois un homme qui pourra m'en inſtruire. Il eſt ſeul & ſans armes, & ſa phyſionomie ne me fait pas craindre qu'il vienne à moi dans un mauvais deſſein.

Me. ROBERT, *à part.*

Morgué, vlà un drôle qui m'a tout l'air d'un nouveau débarqué; il paroît encore tout étourdi du batiau. (*haut.*) Que fais-tu-là tout ſeul, mon ami?

VALERE.

Qu'entends-je? il parle François! & ſon viſage même ne m'eſt pas tout-à-fait inconnu.

Me. ROBERT.

Tout un chacun parle ici François; c'eſt à préſent le jargon du Pays; ceux qui ne le ſa-

vent pas, ſont obligés de l'apprendre. Et tel que vous me voyez, je ſuis un des Maîtres de Langue. Mais, morgué, plus j'examine & plus je crois.... Seroit-ce vous, Seigneur Valere?

VALERE.

Valere! il me connoît; quel bonheur! Pardonnez ſi votre habit extraordinaire vous déguiſe encore à mes yeux, & ſi....

Me. ROBERT.

Quoi! vous ne reconnoiſſez pas Maître Robert, autrefois le Jardinier de votre pere?

VALERE.

Quoi! c'eſt toi, mon pauvre Robert; toi, qui nous quittas il y a cinq ou ſix ans, pour aller voyager ſur mer dans le deſſein d'y faire une fortune conſidérable?

Me. ROBERT.

Je ne l'ai pas fait mauvaiſe, puiſque je ſuis ici le Gouverneur & le Précepteur des Eſclaves de la Générale des Amazones, ſon unique confident, ſon *Factotum;* en un mot, l'enfant gâté de ſa maiſon: &, morgué, peut-être que biantôt je deviendrai autre choſe; mais il faut être diſcret.

VALERE.

Quoi! ſeroit-ce ici l'Iſle des Amazones, que je cherche avec tant d'ardeur & d'impatience?

Me. ROBERT.

C'eſt elle-même. Mais, avant que je vous en diſe davantage, apprenez-moi un peu d'où diantre vous venez ?

VALERE.

Des côtes d'Italie, où j'étois allé de Marſeille, pour épouſer l'aimable Julie : je ne l'ai jamais vue ; mais, charmé de ſon portrait, je faiſois mon bonheur de ſuivre la volonté de mes parens ; lorſqu'arrivé à Gênes, j'appris qu'une Corſaire Amazone l'avoit enlevée, avec ſa petite ſœur & une ſuivante, au retour d'un Bal qui s'étoit donné à un quart de lieue de la Ville, & qu'alors même cette aimable perſonne étoit déguiſée en homme.

Me. ROBERT.

Ces chiennes d'Amazones ont le diable au corps, pour aller comme cela dénicher des filles de tous côtés.

VALERE.

Sur cette nouvelle, je me rembarque quelque tems après : je pars avec une flotte armée par nombre de jeunes gens de toutes Nations, à qui les Amazones, en divers tems, avoient auſſi enlevé leurs Maitreſſes. Nous voguons pendant un mois avec un tems favorable, lorſqu'arrivés près de ces lieux un coup de vent a

ſéparé notre flotte; & le vaiſſeau, ſur lequel j'étois, eſt venu ſe briſer contre ces rochers; tout l'équipage a péri, & je ſuis ſeul échappé ſur des débris que mon bonheur m'a fait rencontrer.

Me. ROBERT.

Eh! morgué, c'eſt pis qu'un Roman que tout ce que vous contez-là.

VALERE.

Ce que je regrette le plus, c'eſt mon valet Criſpin, qui s'étoit embarqué avec moi, pour venir chercher ici ſa femme.

Me. ROBERT.

S'aller noyer pour retrouver ſa femme, morgué, vlà un grand fou! Pour une Maitreſſe paſſe; & vous êtes plus pardonnable que lui.

VALERE.

Dis-moi, n'as-tu point entendu parler ici de Julie?

Me. ROBERT.

Bon! le moyen? Sitôt que les femmes étrangeres arrivent ici, on leur fait changer de nom, en les faiſant Amazones.

VALERE.

Je t'avouerai que j'avois cru preſque les Amazones une choſe fabuleuſe, & je n'aurois jamais pu me perſuader...

Me. ROBERT.

C'eſt que vous n'aviez peut-être entendu parler que des Amazones du vieux tems; mais celles-ci s'appellont les Amazones modernes; & je vas vous en conter l'hiſtoire tout de bout en bout. Il n'y a pas dix ans que cette Iſle ſervoit de retraite à des Ecumeux de mer, qui enleviont de tous côtés ce qu'ils pouviont rencontrer de femmes & filles, qu'ils épouſiont pêle-mêle, à leur mode, & ſans çarémonie; ils les preniont, ils les laiſſiont; ils les careſſiont, ils les battiont; enfin c'étoit pis qu'un Sabat. Mais, à la parfin, un biau jour que nos drôles s'en étiont revenus, l'oreille déchirée & en très-petit nombre, d'un combat où ils aviont été étrillés, nos drôleſſes prirent la réſolution de lever la crête; &, les ayant enivrés, elles ſe ſaiſirent de leurs armes, les mirent tretous en capilotade; il n'en demeura pas un ſeul ſur pied.

VALERE.

Ces barbares ne méritoient pas moins.

Me. ROBERT.

Drès le lendemain elles s'aſſemblerent; & elles réſolurent d'établir une République Féminine; & pis, elles firent une d'elles Générale d'Armée, & Préſidente du Conſeil; à condition que ça changeroit tous les ans, parce qu'elles vouliont être tretoutes Maitreſſe à leur tour.

VALERE.

Et quelles font leurs loix?

Me. ROBERT.

Oh! morguienne, elles font bien rigoureufes pour des femmes.

VALERE.

Mais encore?

Me. ROBERT.

D'abord, qu'elles ne parleront que l'une après l'autre.

VALERE.

Cela eft dans l'ordre.

Me. ROBERT.

Oui; mais v'là bien le diable, qu'elles n'auront point d'habitude avec les hommes, & qu'elles fuiront l'Amour comme la pefte.

VALERE.

Elles n'y fongent pas; & voilà le moyen de rendre dans peu de tems leur Ifle déferte.

Me. ROBERT.

Oh! elles ont remédié à cela: Elles vont de tems en tems faire des levées de femelles, de côté & d'autre; & de tous les Vaiffiaux qu'elles prenont, ou qui viennent échouer fur leurs rochers, elles en enrôlent les femmes dans leurs troupes; & font les hommes efclaves, qu'elles obligent à travailler, pour fe gauffer

d'eux, à tous les métiers à quoi on emploie les femmes dans les autres pays, tandis qu'elles font la guerre, & rendent la justice.

VALERE.

Ah! que me dis-tu-là? Me voilà bien tombé! Hé! ne pourrois-tu pas me garantir d'un indigne esclavage, toi qui es si bien auprès de la Générale?

Me. ROBERT.

Morgué, j'aurai bian de la peine. Tout ce que je puis faire pour vous, à présent, c'est de vous déguiser promptement en femme. Comme vous êtes jeune, beau & bian fait, vous pouvez aisément passer pour Amazone; il y en a ici tant qu'elles ne se connoissent pas les unes les autres. Mais morgué, gardez-vous bian de vous découvrir; il iroit de la vie.

VALERE.

Ne te mets point en peine. Je suis charmé de l'invention que tu viens de me donner. Je soutiendrai mon rôle à merveille; & ce déguisement me facilitera les moyens d'avoir des nouvelles de Julie.

Me. ROBERT.

Allez vous cacher à l'entrée de ce bois; dans un moment j'irai vous porter des habits.

VALERE.

J'y cours, & je t'attends avec impatience.

SCENE III.

Me. ROBERT, *seul.*

Le pauvre garçon étoit perdu sans moi. Mais, morgué, je risque diablement si la mèche vient à être découverte; & il faut tenir ça bian secret, aussi bian que la pensée qui m'est venue dans l'imagination que mon encolure avoit baillé dans l'œil de notre Générale. Depuis un mois elle soupire, elle veut toujours me parler, & s'arrête tout court; je devine que ça veut dire queuque chose : je ne sis pas si niais que j'en ai la meine.

SCENE IV.

Me. ROBERT, FINETTE, NÉRINE.

Me. ROBERT.

Mais voici deux nouvelles Amazones de la prise que nos Guerrieres ont faite il y a queuque tems; laissons les caqueter tout à leur aise, & allons songer à notre affaire.

NERINE.

Holà! Me. Robert, ne sauriez-vous me dire si le Triomphe commencera bientôt?

Me. ROBERT.

Je vais prendre les ordres de la Générale pour ça, & je les communiquerai à la République.

SCENE V.

FINETTE, NÉRINE.

NERINE.

OUais! ce Manant-là devient bien fier depuis quelques jours!

FINETTE.

C'eſt notre Générale qui le gâte; &, d'ailleurs, que peut-on attendre d'un ruſtre comme lui? Mais que dis-tu, Nérine, de notre triſte ſituation?

NERINE.

Je vous prie, Mademoiſelle Finette, de ne me plus appeller Nérine. Vous ſavez qu'il nous eſt ici ordonné d'oublier tout-à-fait nos anciens noms: accoutumez-vous donc, s'il vous plaît, à m'appeller toujours Martéſie, comme je vous appellerai Victorine, qui ſont nos noms d'Amazones.

FINETTE.

J'ai toutes les peines du monde à me fourrer

dans la tête ces chiens de noms-là : mais ce n'eſt pas-là le plus grand de mes chagrins, c'eſt la rigoureuſe défenſe qui nous eſt faite de parler aux hommes. Oh! pour celui-là, il eſt inhumain....

NERINE.

Moi, je m'en moque; & toutes les fois que j'en trouverai l'occaſion, ſans qu'on s'en apperçoive, je ne la manquerai pas : (en tout honneur s'entend.) D'ailleurs, les hommes, en ce pays-ci, ne ſont pas indiſcrets comme en France; ils ont plus d'intérêt que nous de garder le ſecret. Mais ma plus grande inquiétude eſt de ſavoir que va devenir votre ſœur Julie : paſſant ici pour homme, on l'a fait Eſclave; & nous, qui n'avons point changé de Sexe, on nous laiſſe la liberté, en nous traitant avec toutes ſortes d'égards & de politeſſes.

FINETTE.

L'eſclavage de ma ſœur n'eſt pas bien rude, puiſqu'elle eſt Eſclave de la Générale; &, d'ailleurs, elle n'aura qu'à ſe découvrir pour être libre.

NERINE.

Je m'étonne qu'elle s'obſtine à vouloir déguiſer ſi long-tems ſon ſexe, dans un Pays où les hommes ſont ſi malheureux. C'eſt ce que je veux abſolument ſavoir d'elle; elle m'a donné ici rendez-vous, & je l'y attends.

FINETTE.

Tâche donc de découvrir ſon ſecret. Moi, je vais trouver mes deux jeunes Compagnes, Clorinde & Bellonnette; elles ſont tout innocentes, ayant été élevées dans cette Iſle dès leur enfance; mais elles ſont curieuſes, & me font ſans ceſſe mille petites queſtions naïves; & je t'avoue que j'ai autant de plaiſir de les inſtruire, qu'elles en ont d'apprendre. Adieu, ma chere Martéſie.

NERINE.

Adieu, ma belle Victorine.

SCENE VI.

NÉRINE, *ſeule.*

C'EST dommage qu'une ſi jolie enfant ſoit condamnée à reſter fille toute ſa vie, avec de ſi belles diſpoſitions : quel meurtre!



SCENE VII.

NÉRINE, CRISPIN.

NERINE, *à part.*

Mais d'où ſort ce drôle-ci ?

CRISPIN.

Bon jour, Monſieur ou Madame; car votre habit tient de l'un & de l'autre. De quel genre êtes vous? du maſculin, du féminin ou du neutre?

NERINE.

Je ſuis fille, & j'en fais gloire... Mais vous, qui êtes vous vous-même ? car je n'ai point encore vu d'animal de votre eſpece.

CRISPIN.

Je ſuis un malheureux Valet d'un Maître extravagant qui vient de périr, dans le tems que j'ai trouvé, moi, les moyens de me ſauver du naufrage.

NERINE.

Ah ! mon pauvre garçon, vous avez évité un péril, pour tomber dans un autre. Apprenez que vous êtes dans le Pays des Amazones, où tous les hommes ſont Eſclaves.

CRISPIN.

Ah! morbleu, que me dites-vous là?

NERINE.

Je vous dis la vérité. Si vous aviez, au lieu de moi, rencontré quelqu'une de nos Amazones rigides, elle vous auroit mis ſur le champ à la chaîne : mais, comme je ſuis une nouvelle débarquée, je n'ai pas encore contracté la dureté de cœur dont les autres ſe font un mérite. Votre ſort me fait pitié. Croyez-moi, retournez d'où vous venez.

CRISPIN.

Hé! Madame, où voulez-vous que j'aille? Me plonger dans la mer? je n'ai point d'autre chemin à prendre. J'aime encore mieux être Eſclave, ſi vous n'avez point d'autre conſeil à me donner. Mais il me vient une idée.

NERINE.

Et quelle idée?

CRISPIN.

De me déguiſer en femme.

NERINE.

Oui-dà, c'eſt bien dit. Mais comment trouver des habits ſur le champ?

CRISPIN, *mettant ſon manteau en jupe.*

Comment? Oh! cela ſera bientôt fait. Tenez voilà déjà une jupe.

NERINE.

L'invention n'eſt pas mauvaiſe.

CRISPIN, *mettant ſon mouchoir ſur ſa tête.*

Et ce mouchoir pourra fort bien me ſervit de coëffure.

NERINE.

Comment donc? vous êtes tout charmant en femme : &, ſi vous aviez l'habit d'Amazone, vous pourriez tantôt briller dans le Triomphe.

CRISPIN.

Qu'appellez-vous le Triomphe?

NERINE.

C'eſt que nos Guerrieres revinrent hier victorieuſes de leurs ennemis; & on célebre aujourd'hui le Triomphe par des chants & des danſes : on y verra l'élite de nos Amazones, en former la marche, ſuivies des Captifs qu'elles ont faits dans le combat.

CRISPIN.

Je voudrois bien voir cette fête-là.

NERINE.

Vous y pourriez aſſiſter, ſi vous aviez un habit d'Amazone; mais je me charge de vous en faire trouver un.

CRISPIN.

Comment! un habit comme le vôtre?

NERINE.

Sans doute.

CRISPIN.

Ah! que j'aurois bon air dans cet équipage, & que je vous ferois obligé!

NERINE.

Ne vous éloignez pas de ces lieux; vous aurez bientôt de mes nouvelles.

CRISPIN.

Je vais roder autour de ces rochers, de peur de quelque mauvaise rencontre. Vous n'aurez qu'à me faire signe, je serai bientôt à vous.

SCENE VIII.

NÉRINE, *seule.*

VOilà une plaisante recrûe que je viens de faire là pour la République! Il faut que je sois folle; & je ne crois pas qu'il y ait dans tout le monde une femme faite comme cela.



SCENE IX.

SCENE IX.

JULIE en homme, NÉRINE.

NERINE.

MAIS voici Julie, ma Maitreſſe.

JULIE.

Ah! ma chere Nérine, j'ai bien des nouvelles à t'apprendre. Je ne m'étonne plus des bons traitemens que j'ai reçus juſqu'ici de la Générale de cette Iſle, malgré les rigueurs qu'on y exerce contre les hommes.

NERINE.

Que ſeroit-ce?

JULIE.

Elle eſt amoureuſe de moi.

NERINE.

Quoi! cette Amazone ſi auſtere, qui a ſoutenu juſqu'ici avec tant de vigueur les Loix de la République?...

JULIE.

Elle m'aime à la fureur, ſous le nom de Valere que je me ſuis donné en arrivant ici. *Ah! mon cher Valere*, m'a-t-elle dit ce matin, en me

voyant plongée dans la tristesse, *rassurez-vous, vous êtes moins à plaindre que vous ne pensez, si vous êtes discret & fidèle.*

NERINE.

Pourquoi, diantre, aussi vous donner le nom de Valere? c'est un nom qui inspire la tendresse; & j'ai toujours vu, dans les Comédies, les Dames amoureuses de ceux qui portoient ce nom-là.

JULIE.

C'est le nom de l'Epoux qui m'étoit destiné; & il m'est plutôt venu dans la pensée qu'un autre.

NERINE.

Ma foi, si j'étois en votre place, je déclarerois mon sexe à la Générale, pour éviter toutes les suites fâcheuses qui pourroient arriver de votre déguisement : vous ne l'aviez pris que pour éviter le Sérail, cette raison ne subsiste plus dans ce Pays; croyez-moi, quittez cet habit au plutôt.

JULIE.

J'ai plus de raisons que jamais de le conserver. Si je me déclare fille, on me fera aussi tôt Amazone, & je ne pourrai plus sortir de cette Isle; je perdrai pour jamais l'espoir d'être unie à Valere : au lieu que, sous cet habit ayant trouvé grace auprès de la Générale, elle pourra

me renvoyer un jour, comme elle a fait beaucoup d'autres. Tu sais qu'elle a, seule, le pouvoir de donner la liberté aux Esclaves.

NERINE.

Mais elle ne vous la donnera pas *gratis* cette liberté. Comment croyez-vous pouvoir répondre à sa tendresse ?

JULIE.

Ah! je t'avouerai que je n'ai point de secret pour cela.

SCENE X.

LA GÉNÉRALE, JULIE en homme, NÉRINE.

NERINE, *bas.*

MAIS, taisons-nous, la voici cette Générale.

JULIE, *bas.*

Vois-tu comme elle m'examine ?

LA GE'NE'RALE, *à part.*

Plus je le vois, & plus je me représente les traits de Léandre, dont un sort fatal me sépara pour jamais, lorsque j'étois encore en France. (*à Nérine.*)

Martésie, laissez-nous.

SCENE XI.

LA GÉNÉRALE, JULIE en homme.

LA GE'NE'RALE.

VAlere, je ne puis plus long-tems vous retenir dans cette Isle dans l'état où vous êtes; il faut que je vous renvoye, ou que je vous fasse esclave. Mais je vous aime trop pour faire ni l'un ni l'autre; ainsi, avant que vous soyez plus connu, j'ai résolu de vous déguiser en fille, pour vous garder toujours auprès de moi.

JULIE.

Ah! Madame, que me dites-vous là? Me déguiser en fille! Et comment pourrai-je jouer un pareil rôle?

LA GE'NE'RALE.

Je conçois que vous aurez d'abord de la peine; mais enfin il le faut.

JULIE.

Ah! Madame, songez à quoi vous vous exposez.

LA GE'NE'RALE.

Est-ce à vous, cruel, à trouver des difficul-

tés dans mon projet ? Ah ! je ne rougis déjà que trop de ma foiblesse. Mais, après l'aveu que je vous ai fait, redoutez ma vengeance, si vous ne répondez à mes bontés. Vous ne dites mot ?

JULIE.

N'attribuez mon silence, Madame, qu'à l'excès d'un bonheur auquel je n'aurois jamais osé m'attendre : mais enfin, me voilà prêt à vous obéir. Parlez, que faut-il faire ?

LA GE'NE'RALE.

Retournez dans mon Palais, où je vais vous joindre dans le moment, & vous faire donner les habits nécessaires pour assister au Triomphe qui va commencer incessamment.

JULIE, *à part, en s'en allant.*

O Ciel ! Comment pourrai-je me tirer de ce mauvais pas ?



SCENE XII.

LA GÉNÉRALE, *seule.*

A Quoi t'exposes-tu, malheureuse Angélique? Au milieu des honneurs que tu reçois ici, tu t'abaisses à l'amour d'un Etranger à qui tu n'es pas sûre de plaire! Bien plus, tu trahis Léandre, que ta nouvelle dignité ne t'avoit pû faire oublier! Tu le trahis, sous le prétexte frivole que cet Etranger lui ressemble! Ah! je devrois....

SCENE XIII.

LA GÉNÉRALE, Me. ROBERT.

LA GE'NE'RALE.

MAIS voici Me. Robert; il faut qu'il me serve dans tout ceci.

Me. ROBERT.

Qu'avez-vous donc, Madame? Je vous trouve tout je ne sais comment, dans le tems que je viens vous avertir que tout est prêt pour le Triomphe que vous avez ordonné.

LA GE'NE'RALE.

Ah! mon cher Maître Robert, (car tu es mon unique Confident & mon véritable ami, n'osant découvrir mes secrets à aucune de nos femmes, dont la vertu austere me feroit des reproches sanglans, & me dégraderoit peut-être de la dignité où elles m'ont élevée,) apprends que j'aime.

Me. ROBERT.

Quoi! ce n'est que cela? Eh! morgué, si vous me l'aviez dit plutôt, je n'aurois pas tant perdu de tems, je vous en aurois bian parlé le premier : mais, morgué, je craignois trop d'avoir compté sans mon hôte.

LA GE'NE'RALE.

Comment! Tu t'es apperçu que j'aimois?

Me. ROBERT.

Oh! que oui; je m'en suis douté tout du premier coup; & drès que j'ai vu que vous soupiriez, & que, de tems en tems, vous me regardiez tendrement sans rien dire, je me suis dit à part moi : notre Générale en tient.

LA GE'NE'RALE.

Il est vrai que j'hésitois toujours à t'en parler.

Me. ROBERT.

Et pourquoi cela? Est-ce que vous me preniez pour un petit cruel? Morgué, il faudroit

que j'eusse un cœur de roche pour n'avoir pas de la sensibilité pour des appas, dont les attraits avont tant de charmes.

LA GE'NE'RALE.

Quoi! tu crois que je pourrai être aimée?

Me. ROBERT.

Hé! pargué, vous l'êtes déjà.

LA GE'NE'RALE.

Et qui te l'a dit?

Me. ROBERT.

Hé! parguenne, je me le suis dit à moi-même.

LA GE'NE'RALE.

Oh! si tu n'as que ces assurances-là, tu pourrois te tromper.

Me. ROBERT.

Me tromper? hé! parsanguienne, je sais bian si j'ai le cœur tendre, ou non.

LA GE'NE'RALE.

Et qu'a de commun ton cœur avec celui de Valere?

Me. ROBERT.

Comment! de Valere?

LA GE'NE'RALE.

Oui, de Valere. C'est lui que j'aime.

Me. ROBERT, *à part.*

Ouf! Rengaînons notre amour.

LA GE'NE'RALE.

Qu'as-tu donc ? Tu viens de ſoupirer, je penſe.

Me. ROBERT.

Pardonnez-moi, Madame; c'eſt que je m'imaginois dans le moment être Valere.

LA GE'NE'RALE.

Tu crois donc qu'il répondra à mon amour, malgré toute la froideur qu'il m'a fait paroître ?

Me. ROBERT.

Il faudroit, morgué, qu'il fût bien dégoûté. Mais où l'avez-vous donc pu voir ce Valere ?

LA GE'NE'RALE.

Il y a un mois que je le tiens caché dans mon Palais, dont il n'eſt ſorti que d'aujourd'hui; & je lui ai ordonné de ſe déguiſer en fille pour le garder ſans ceſſe auprès de moi.

Me. ROBERT.

Diable emporte ſi j'y comprends rien! Morgué, que m'apprenez-vous là ?

LA GE'NE'RALE.

Ce que je voudrois me cacher à moi-même. Mais enfin, puiſque tu ſais mon ſecret, c'eſt toi déſormais que je charge d'avoir les yeux

ſur la conduite de Valere. Je veux que tu obſerves ſans ceſſe ſes démarches. Comme je doute encore de ſon cœur, je crains qu'au milieu de tant de beautés, que l'on voit briller ici, quelqu'une tôt ou tard ne l'enleve à mon amour. Adieu. Je vais me préparer pour le Triomphe : à mon retour, je t'en dirai davantage.

SCENE XIV.

Me. ROBERT.

MOrgué! me v'là auſſi étonné que s'il m'étoit venu des cornes à la tête. Comment, diable, Monſieur Valere! A moi qui ſuis votre ancien ami vous m'en baillez à garder! Vous me faites accroire que vous arrivez dans le moment, & il y a un mois que vous êtes caché dans cette Iſle! Eh! pargué, je n'avais que faire de me donner tant de peine pour lui trouver des habits de femme ; notre Générale y avoit déjà ſongé....



SCENE XV.

CRISPIN, ſon manteau toujours en jupe, Me. ROBERT.

Me. ROBERT.

MAIS d'où, diable, ſort cette nouvelle eſpece d'Amazone? V'là une plaiſante figure. Holà, Madame, Madame.

CRISPIN, *à part.*

Ah! je tremble.

Me. ROBERT.

Hé! morgué, vous v'là bien aheurie? Et que faites vous ici toute ſeule? Apparemment que vous avez été priſe ſur le vaiſſiau qu'on amena hier dans le Port? Pourquoi ne vous a-t-on pas encore fait changer d'habit? Vous avez là un équipage bian lugubre.

CRISPIN.

Hélas! Monſieur, comme mon mari fut tué hier dans le combat, j'ai prié qu'il me fût permis d'en porter le deuil au moins tout aujourd'hui, & je m'amuſois, en badinant, à conter & à faire répéter mes doléances aux échos de ces rochers.

Me. ROBERT.

Morgué! jeune & gentille comme vous êtes, je crois que votre mari vous aimoit bian.

CRISPIN.

Oh! terriblement, & il avoit bien raiſon ; il ne retrouvera jamais une femme comme moi.

Me. ROBERT.

Morgué! je le crois bian, piſqu'il eſt mort. Et vous a-t-il laiſſé beaucoup d'enfans?

CRISPIN.

Vingt, mon cher Monſieur. Seize déjà tout drus, & quatre à la mammelle.

Me. ROBERT.

Tatigué! cela eſt bouffon. Mais, dites-moi, Madame, puiſque vous vous trouvâtes au combat d'hier, ne pourriez-vous pas m'en faire le récit? Morgué, je ſuis curieux de mon naturel.

CRISPIN, *à part.*

Que diable lui dirai-je?... (*haut.*) Excuſez-moi, Monſieur, ma douleur eſt ſi grande qu'elle m'a fait perdre la mémoire.

Me. ROBERT.

Eh! morgué, je vous en prie.

CRISPIN.

Tout ce que je vous puis dire, mon cher ami, c'eſt qu'il y faiſoit diablement chaud. Au commencement du combat mon pauvre mari eut ſon cheval tué ſous lui.

Me. ROBERT.

Eh! pargué, Madame, vous vous fagotez de moi. Eſt-ce qu'on combat à cheval ſur la mer? C'étoit donc queuque cheval marin.

CRISPIN.

Pardon, mon cher Monſieur; je ſuis encore ſi troublée que je ne ſais ce que je dis.

Me. ROBERT.

Hé! là, là, remettez-vous, & me contez tout ça de bout en bout.

CRISPIN.

Vous ſaurez donc, pour achever mon diſcours, que notre vaiſſeau, ayant apperçu ceux des Amazones, commença à changer de viſage; il tint ferme cependant : mais voyant qu'on avançoit ſur lui, il ſe mit à ſe ſauver à toutes jambes. On court ſur nous, nous nous retournons; on nous attaque, nous nous défendons, & nos gens diſputent long-tems le terrein. Tantôt les Amazones avoient le deſſus, tantôt elles avoient le deſſous. Bref, enfin, la victoire ſe déclare pour elles; elles nous taillent en piece, *& le combat finit faute de combattans.*

Me. ROBERT.

Tatigué! comme vous contez ça, il n'y a pas de votre faute. Mais ce bruit de trompettes nous avertit que le triomphe eſt en marche, & je vous quitte, pour m'y rendre au plutôt. Tatigué! ce ſera là un drôle de corps d'Amazone, ſi elle eſt jamais enrôlée parmi nos truopes.

SCENE XVI.

DIVERTISSEMENT.

On entend un bruit de Trompettes & de Timballes, après lequel commence la marche.

Me. Robert, en eſpece de Suiſſe, eſt à la tête. Deux Amazones portent des trophées d'Armes, d'autres conduiſent les Priſonniers enchaînés. Une Amazone porte l'étendard de la République. Pluſieurs Amazones, l'épée à la main ſont autour du Char de Triomphe ſur lequel eſt la Générale. Troupe d'Eſclaves enchaînés; les uns traînent le Char, les autres le ſuivent.

La marche eſt fermée par les Amazones. Après que la marche s'eſt rangée, on chante l'air ſuivant.

AIR.

UNE AMAZONE.

A Vos vainqueurs rendez hommage,
Amans trompeurs, maris jaloux:

Reconnoiſſez, dans l'eſclavage,
Tout l'avantage
Que notre Sexe a ſur vous.

ENTRÉE D'ESCLAVES.

UNE AMAZONE.

Nous dédaignons de vaincre par nos charmes,
Et nous déſavouons le pouvoir de nos yeux.
Notre triomphe eſt bien plus glorieux,
Quand nous ne le devons qu'à l'effort de nos armes.



ENTRÉE D'AMAZONES.

VAUDEVILLE.

I. AMAZONE.

PAR des raiſons prouvons aux hommes
Combien au-deſſus d'eux nous ſommes,
Et quel eſt leur triſte deſtin:
Nargue du genre maſculin.
Faiſons voir quel eſt leur caprice,
Leur folie & leur injuſtice.
Chantons & répétons ſans fin:
Honneur au Sexe féminin.

II. AMAZONE.

D'amour propre l'ame remplie,
Un fanfaron ſouvent publie
Des faveurs qu'il pourſuit en vain:
Nargue du Genre maſculin.
Mais la femme la plus coquette,
Sur ſes plaiſirs toujours diſcrette,
Cache ſa foibleſſe en ſon ſein:
Honneur au Sexe féminin.

III. AMAZONE.

L'homme ayant bu n'a plus de tête;
Moins raiſonnable qu'une bête,
Il ne peut trouver ſon chemin:
Nargue du Genre maſculin.
Mais la femme en eſt plus aimable,
Plus riante, plus agréable,
Quand elle eſt en pointe de vin:
Honneur au Sexe féminin.

IV. AMAZONE.

L'homme corrigeant la nature,
Pour faire paſſer ſa figure,
Se fait tondre ſoir & matin:
Nargue du Genre maſculin.
La femme belle aux yeux expoſe
L'éclat du lys & de la roſe,
Que l'on voit briller ſur ſon teint:
Honneur au Sexe Féminin.

V. AMAZONE.

Pendant dix ans l'homme étudie,
Et quelquefois toute ſa vie;
Qu'en a-t-il de reſte à la fin?

Nargue du Genre maſculin.
Une Agnés ſans expérience
Le confond avec ſa ſcience ;
Souvent il y perd ſon latin :
Honneur au Sexe féminin.

VI. AMAZONE.

Qu'à Cythere on faſſe un voyage,
Au retour du pélerinage
L'homme paroît toujours chagrin :
Nargue du Genre maſculin.
La femme en revient au contraire
Plus éveillée & plus légere ;
Elle y retourneroit ſoudain :
Honneur au Sexe féminin.

Le Triomphe finit en danſant au ſon des Trompettes.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FINETTE, BELLONNETTE, CLORINDE.

FINETTE.

OH çà, mes cheres Compagnes, maintenant que nous voilà seules & en lieu de discourir ensemble, contez-moi un peu vos petites affaires.

CLORINDE.

Nous voudrions avoir de vos lumieres sur des idées qui nous embarrassent.

FINETTE.

Comment! ma petite Clorinde, des idées qui vous embarrassent? Vous n'êtes pourtant pas dans l'âge d'avoir des idées embarrassantes. Pour Bellonnette, passe.

BELLONNETTE.

Voici le fait. Comme vous n'avez pas été élevée dans l'Isle ainsi que nous, nous voulons vous demander la Carte des Pays que nous ne connoissons pas.

FINETTE.

Parlez, ſans préambule.

CLORINDE.

Volontiers. Nous entendons quelquefois ſoupirer des Amazones nouvelles : en ſoupirant, elles prononcent les noms de certains hommes qu'elles appellent leurs amans.

FINETTE.

Oui-dà !

CLORINDE.

Et nous ſommes toutes deux fort curieuſes de ſavoir ce que c'eſt que des amans. Il faut que ce ſoit des hommes bien méchans, puiſqu'ils font ainſi pleurer de jolies perſonnes ?

FINETTE.

Oh ! ils ne les font pleurer que quand ils ſont éloignés d'elles ; car quand ils ſont enſemble, ils les font rire.

CLORINDE.

Ils les font rire ? Cela doit être fort réjouiſſant.

FINETTE.

Cela ne l'eſt pas toujours.... Il y a des amantes qui ne ſont pas contentes de leurs amans....

BELLONNETTE.

Qu'appellez-vous les amantes ?

FINETTE.

Les amantes ſont ces jolies perſonnes que ſont pleurer ou rire leurs amans.

BELLONNETTE.

Je voudrois bien être amante.

CLORINDE.

Et moi auſſi; mais je voudrois avoir un amant qui me fît rire.

FINETTE.

Cela eſt naturel.

BELLONNETTE.

Et dites nous un peu, quand il y a des amantes qui ne ſont pas ſatisfaites de leurs amans, de quelle maniere cela arrive-t il?

FINETTE.

En cent façons. Premierement il y a des amantes qui voudroient s'approprier des amans qui appartiennent à d'autres.

CLORINDE.

Quelle friponnerie! Ces amantes-là n'ont guere de conſcience.

FINETTE.

Dites-moi un peu, ma petite conſcientieuſe, ne vous eſt il jamais arrivé d'avoir envie de goûter d'une tartelette, que vous lorgniez entre les mains de quelqu'une de vos Compagnes?

CLORINDE.

Oh! j'ai eu cent fois de ces tentations-là, & j'y ai toujours ſuccombé.

FINETTE.

Hé bien! les amans ſont les tartelettes des amantes.... Je vois, à votre mine, que vous croqueriez bien une douzaine de ces tartelettes-là.

CLORINDE.

Et même la treizieme.

FINETTE.

O la goulue!

BELLONNETTE.

Mais que font les amans auprès de leurs amantes?

FINETTE.

Oh! pour répondre à ce que vous demandez, je vous dirai, comme je l'ai ouï dire, qu'autant de Pays autant d'uſages. Les amans, en Italie, empriſonnent leurs amantes; en France, ils les laiſſent courir; en Eſpagne, ils les ennuient; & en Allemagne, ils les enivrent.

BELLONNETTE.

Je ſuis pour la France.

CLORINDE.

Et moi pour l'Allemagne.

FINETTE.

Je me dourois bien que l'Eſpagne & l'Italie n'étrenneroient pas.

BELLONNETTE.

Et les amans ſont-ils long-tems aſſidus auprès des amantes?

FINETTE.

C'eſt encore ſuivant le Pays. L'Eſpagnol voit ſon amante juſqu'à ce qu'elle meure, l'Italien juſqu'à ce qu'il l'ait fait mourir; l'Allemand voit la ſienne tant qu'il a ſoif, le Suiſſe après qu'elle eſt mere, & le François juſqu'à ce qu'elle le ſoit.

BELLONNETTE.

Hom! je crois que vos amans François ſont de véritables papillons.

FINETTE.

Il n'y a rien de gâté, leurs amantes ne papillonnent pas moins.

CLORINDE.

Mais, dites-moi,... car il me reſte encore bien des difficultés....

FINETTE.

Oh! réſervez-les pour une ſeconde audience. Si vous plaidiez, & que l'on fût d'humeur à vous écouter, vous ne donneriez pas le tems aux Juges d'aller à la buvette.

SCENE II.

FINETTE, CLORINDE, BELLONNETTE, CRISPIN en femme.

CRISPIN.

Que parlez vous de buvette, mes enfans? Pourroit on être de votre écot?

BELLONNETTE.

Madame, nous n'avons pas l'honneur de vous connoître.

CRISPIN.

Et qu'importe? Nous aurons bientôt fait connoissance. Je n'aime point la conversation de toutes ces anciennes Amazones; j'aime à me réjouir avec la jeunesse.

FINETTE.

Vous êtes assez bien tombée; car, de notre côté, nous ne haïssons pas la joie.

CRISPIN.

Hé bien? qu'est-ce? Comment vous trouvez-vous dans cette Isle? Depuis quel tems y êtes-vous?

FINETTE.

Je n'y suis que depuis un mois; & je commence à m'y accoutumer.

BELLON-

BELLONNETTE.

Pour nous, depuis que nous y ſommes, nous ne laiſſons pas quelquefois de nous ennuyer; & nous voudrions être en âge de combattre.

CRISPIN.

Comment! vous ne combattez pas encore?

BELLONNETTE.

Non, Madame, nous ſommes encore dans la Compagnie des Cadettes; & vous ſavez bien qu'on ne les occupe qu'à faire l'exercice, & à garder la citadelle.

CRISPIN.

Cela eſt aſſez ennuyeux. Je parlerai à la Générale, pour vous faire marcher à la premiere action.

BELLONNETTE.

Nous vous ſerons bien obligées, Madame.

CRISPIN.

Bon! cela ne me coûte rien. Mais, dites-moi, les Belles, comment vous appellez-vous?

CLORINDE.

Mon nom de guerre eſt Clorinde.

BELLONNETTE.

Et moi, Bellonnette.

FINETTE.

Et moi, Victorine. Et vous, Madame?

CRISPIN.

Criſpinette.

FINETTE, *riant.*

Criſpinette ! Ah ! ma ſœur, le drôle de nom de guerre !

CRISPIN.

Comment ! Qu'avez-vous donc à rire, petite fille ? Eſt-ce que vous prétendez vous moquer de moi ?

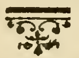
FINETTE, *riant.*

Pardonnez-moi, Madame ; mais c'eſt que nous trouvons votre nom auſſi plaiſant que votre figure. Adieu, Madame Criſpinette.

SCENE III.

CRISPIN, *ſeul.*

MAugrebleu des petites Maſques ! Je croyois avoir rencontré-là une eſpece de bonne fortune ; &, profitant de leur innocence....



SCENE IV.

VALERE *en Amazone*, CRISPIN.

CRISPIN.

MAIS j'apperçois ici une Amazone qui me caracolle. Hom! c'eſt apparemment une connoiſſeuſe qui n'eſt pas la dupe de mon déguiſement.

VALERE, *examinant Criſpin.*

Si je ne l'avois vu périr, je croirois que ce ſeroit lui.

CRISPIN.

Oh! parbleu, c'eſt mon Maître, ou ſon ombre.

VALERE.

Criſpin?

CRISPIN.

Valere.

VALERE.

Quoi! c'eſt toi, mon pauvre Criſpin!

CRISPIN.

Quoi! c'eſt vous, mon cher Maître!

VALERE.

Je te croyois péri avec le reſte de l'équipage.

CRISPIN.

L'équipage n'eſt point péri : les autres vaiſſeaux de la flotte ont envoyé leurs chaloupes pour le ſecourir. Pour moi, dès que j'ai ſenti la terre ſous mes pieds, je n'ai pas voulu tâter davantage de la mer. Mais, à propos, Monſieur, vous êtes à charmer dans cet ajuſtement. Parlez-moi ſans détour. Quelle Amazone compatiſſante s'eſt chargée de vous mettre ainſi dans vos meubles ?

VALERE.

Il eſt inutile que je te faſſe un détail de tout cela, de même que je ne m'informe pas d'où tu tiens ton déguiſement. Tout ce que je puis te dire, c'eſt que je n'ai pu encore avoir des nouvelles de Julie, & que mille Beautés, plus charmantes les unes que les autres, (mais qui ne ſont point elle,) viennent m'accueillir tour-à-tour. Je les avois déſarmées de cette fierté, & même de cette pudeur que le Sexe n'emploie qu'auprès des hommes. Elles me font mille careſſes innocentes, auxquelles je ne réponds qu'avec une retenue, que je tremble à tout moment de laiſſer échapper.

CRISPIN.

Je ſuis, à-peu-près, dans le même cas. Mais, enfin, que leur dites-vous ?

VALERE.

Que veux-tu que je leur diſe? Hélas! le plus ſouvent, rien. Je les écoute.

CRISPIN.

Tant pis, morbleu! tant pis! Si vous gardez long-tems le ſilence, on s'appercevra bientôt que vous n'êtes pas femme. Pour moi je ne manque pas par le bec; &, quand je devrois mentir, ou ne dire que des fadaiſes, j'empêcherai qu'on me reconnoiſſe pour homme. Tel que vous me voyez, je ſuis un peu commere.

VALERE.

Sers-toi donc de ces talens pour tâcher de découvrir ici Julie. Je t'ai fait voir aſſez ſouvent ſon portrait pour que tu la puiſſes reconnoître.

CRISPIN.

Oh! que oui. Il ne s'agit plus que de ſavoir ſi le portrait lui reſſemble.

VALERE.

C'eſt de quoi beaucoup de gens m'ont aſſuré.

CRISPIN.

Tant mieux. Je vais donc battre l'eſtrade, & paſſer toutes les Amazones en revue; heureux ſi, en cherchant votre belle Julie, je puis rencontrer ma chere Marton!

SCÈNE V.

VALERE, *seul.*

TAchons de notre côté de réjoindre Maître Robert; je lui ai fait voir le portrait de Julie, & il m'a promis de faire une exacte recherche....

SCENE VI.

VALERE, Me. ROBERT.

VALERE.

MAIS le voici; il aura peut-être découvert quelque chose.

Me. ROBERT.

Oh! oui, morgué! j'ai découvert, & plus que je ne voulois.

VALERE.

Mais quoi encore?

Me. ROBERT.

Que vous étiez un imposteux, ou un fourbe, ou un menteux. Choisissez sti-là des trois qui vous plaît le mieux.

VALERE.

Comment ?

Me. ROBERT.

Vous me faites accroire que vous arrivez tout chaudement ici, & il y a un mois que vous êtes à vous morfondre dans le Palais de la Générale, qui se plaint de votre froideur.

VALERE.

Qui t'a dit cela?

Me. ROBERT.

Et, parguenne, elle-même ; & qui m'a baillé un coup de poignard en m'avouant qu'elle vous aimoit.

VALERE.

Comment! La Générale m'aime? es-tu fou?

Me. ROBERT.

Non, morgué, je ne le fis pas; mais j'ai pensé le devenir en apprenant cette nouvelle-là.

VALERE.

Va, mon pauvre Robert, on s'est moqué de toi. Je ne suis que d'aujourd'hui dans cette Isle, & je n'ai vu la Générale qu'à la cérémonie du Triomphe, qui n'a pas seulement tourné ses regards sur moi.

Me. ROBERT.

Morgué! je m'y pards; &, si vous me dites vrai, il faut que j'aie rêvé tout ce que je

croyois que la Générale m'avoit dit tantôt. Morgué! l'amour m'auroit-il fait tourner la çarvelle d'une pareille magniere?

VALERE.

Cela se pourroit bien; & je t'avouerai moi-même que, dans l'impatience où je suis de trouver Julie, il me passe par la tête mille choses plus extravagantes les unes que les autres, & que j'ai toutes les peines du monde à ne m'y pas abandonner.

Me. ROBERT.

Sur ce pied-là, croyons donc que c'est un songe, ou bien qu'en me parlant de Valere, la Générale a voulu me parler de moi-même. Je me souviens qu'autrefois dans mon Village, quand je parlois de Margot, c'étoit souvent à Jacqueline que j'en voulois. L'Amour est comme çà inventif en inventions pour déguiser les déguisemens.

VALERE.

Que diable veux-tu dire?

Me. ROBERT.

Il suffit, je m'entends bien. Adieu, je saurai bientôt à quoi m'en tenir. Si vous m'avez trompé, je vous la garde bonne.

✠

SCENE VII.

VALERE, *seul.*

Ce pauvre Maître Robert est fou assurément. Mais, après tout, le suis-je moins que lui ? Il se flatte, il est heureux. Il a du moins le plaisir de connoître l'objet qu'il aime, de le voir sans cesse : moi....

SCENE VIII.

LA GÉNÉRALE, JULIE *en Amazone*, VALERE.

VALERE.

Mais quelqu'un s'approche d'ici ; c'est la Générale suivie d'une Amazone de sa Cour.... Que vois-je ! Cette Amazone ressemble bien au portrait que j'ai de Julie ; & je sens dans mon cœur des transports qui me donnent la curiosité d'entendre leur conversation. J'espere en tirer quelque éclaircissement sur ma destinée.

(*Il se tire à l'écart.*)

LA GE'NE'RALE, *à Julie.*

Approchez-vous, Valere, que je vous examine.

VALERE, *à part.*

Maître Robert avoit raiſon. O Ciel! je ſuis découvert.... Mais non, elle ne me regarde pas.... C'eſt à cette Amazone qu'elle adreſſe la parole.

LA GE'NE'RALE, *à Julie.*

Oui, mon cher Valere, tout le monde vous prendroit à préſent pour la plus aimable de nos Amazones. Je ſens qu'il m'auroit été impoſſible de vivre ſans vous.

JULIE.

Je ne ſuis pas digne des tendres ſentimens que vous avez pour moi.

LA GE'NE'RALE.

Pourquoi ne cherchez-vous pas à les mériter? Parlez-moi franchement; ai-je une rivale heureuſe?

JULIE.

Je vous jure que vous n'avez pas une ſeule rivale; & cependant....

LA GE'NE'RALE.

Et cependant vous ne pouvez reconnoître mon amour?

JULIE.

Ce n'eſt pas la reconnoiſſance qui me manque.

LA GE'NE'RALE.

Que vous manque-t-il donc ingrat, pour payer mes tendres sentimens ?

JULIE.

Ah ! Madame, bien des choses.

LA GE'NE'RALE.

O Ciel ! Que d'indolence ! Que de froideur !... Mais que me veut cette trompette ?

SCENE IX.

LA GÉNÉRALE, JULIE, SÉVÉRIDE, VALERE *caché.*

LA GE'NE'RALE.

QU'est-ce qu'il y a de nouveau ?

SE'VE'RIDE.

Ah ! Madame, il vient d'arriver un grand malheur.

LA GE'NE'RALE.

Quoi donc ! Que seroit-il arrivé ?

SE'VE'RIDE.

Deux brigadieres de vos Troupes, Florinde & Célonide....

LA GE'NE'RALE.

Vous m'intriguez.... Que leur est-il arrivé ?

SE'VE'RIDE.

Elles viennent de se battre en duel.

LA GE'NE'RALE.

Et pour quel sujet ?

SE'VE'RIDE.

Pour le droit d'ancienneté, qu'elles se disputoient l'une & l'autre.

LA GE'NE'RALE.

Deux femmes se disputer le droit d'ancienneté ! cela me surprend. Quoi qu'il en soit, y a-t-il bien eu du sang de répandu?

SE'VE'RIDE.

On les dit toutes deux blessées, mais légerement.

LA GE'NE'RALE.

Et les a-t-on arrêtées ?

SE'VE'RIDE.

Oui, Madame ; elles sont actuellement dans notre Salle des Gardes.

LA GE'NE'RALE.

Tant mieux. Je vais, sur le champ, m'informer à fond de leur querelle, & donner mes ordres pour que cette affaire n'ait point de suite. Attendez-moi ici, mon cher Valere.... Voici Martésie qui vous tiendra compagnie.

SCENE X.

JULIE, NÉRINE, VALERE.

VALERE, *à part.*

Que viens-je d'entendre? Pourquoi appelle-t-on Valere cette jeune & charmante Amazone? Que je suis ravi de ce qu'elle porte mon nom! Tâchons de découvrir si c'est l'aimable Marseilloise que je dois épouser.... Elle est encore plus belle que le portrait, & cependant il m'avoit inspiré la passion la plus vive.... Quel bonheur si c'étoit elle! Mais contraignons-nous; & pénétrons, s'il se peut, les sentimens de son cœur; elle ne me connoît pas; & ce que je sais de son aventure me donnera les moyens d'en apprendre le reste.

NERINE, *bas à Julie.*

Madame, il me semble qu'on vous examine bien attentivement. L'erreur de la Générale se seroit-elle communiquée? & cette lorgneuse-ci ne vous prendroit-elle point aussi pour un homme?

VALERE, *à Julie.*

Permettez, charmante Julie...,

JULIE, *embarraſſée.*

Julie!... (*à part.*) Ah Ciel! je ſuis trahie! (*haut.*) Madame, vous vous méprenez....

VALERE.

Non, madame. Votre ſurpriſe ne m'en dit que trop; & je ne ſaurois, d'ailleurs, me méprendre ſur votre compte. Vous êtes trop aimable pour n'être pas reconnue aiſément.

JULIE.

Hé! mais.... Madame, d'où me connoiſſez-vous, s'il vous plait?

NERINE, *à part.*

Je me défie furieuſement de cette connoiſſance-ci.

VALERE, *à Julie.*

Belle Julie, j'ai reſté long-tems à Marſeille; je ſais que vous êtes de Gênes; je ſais encore que vous deviez épouſer un certain Valere....

JULIE.

Hélas! depuis mon malheur, je n'ai point entendu parler de lui.... Mais comment en aurois-je entendu parler? Depuis que j'ai été priſe par les Amazones, elles m'ont trainée de mers en mers; & ce n'eſt que depuis un mois que je ſuis ici. Encore ſi j'étois ſûre que Valere m'aimât, comme ſes lettres me l'ont voulu perſuader....

VALERE.

Valere vous adore, il a votre portrait; ce portrait a frappé ſes regards & ſon cœur, il n'aime que Julie.

JULIE.

Il n'aime que Julie! Ah! s'il n'aimoit que Julie, il l'auroit cherchée par toute la terre! Notre priſe devoit avoir fait aſſez de bruit pour l'animer à courir de rivage en rivage pour avoir de mes nouvelles; & peut-être, à la fin, ſeroit-il parvenu juſqu'ici.

NERINE.

Que je lui veux de mal à ce Monſieur Valere! Son pere a, dit-on, aſſez de bien pour armer toute une flotte; & il nous laiſſe ſécher dans une Iſle, où une jolie fille eſt aimable en pure perte! Que nous ſert d'avoir des charmes, ſi nous n'avons pas ici de quoi les mettre en uſage?

VALERE, *à Julie.*

Oſerai-je, Madame, vous demander ce que vous penſez de Valere?

JULIE.

Qu'exigez vous de moi, Madame?

VALERE.

Parlez, je vous en conjure.

JULIE.

Hé! mais, Madame, je crois que je ne penſe pas de Valere ce que devroit m'en faire penſer ſon indifférence.

VALERE.

Expliquez-vous de grace; achevez un diſcours qui enchanteroit Valere, s'il l'entendoit.

JULIE.

Puiſque vous ſavez nos affaires, je me flatte, Madame, que vous ne condamnerez pas le penchant que je ſentois pour un homme deſtiné à être mon époux. Je ne l'ai jamais vu, mais j'en ai entendu parler : j'ai lu les lettres qu'il m'écrivoit; la beauté de ſon caractere y eſt peinte; & je ſuis plus ſenſible à la délicateſſe des ſentimens qu'à tout autre mérite.

VALERE, *ſe jettant aux genoux de Julie.*

Je ne ſaurois plus diſſimuler.... Mon bonheur eſt trop grand pour le cacher davantage.... Belle Julie, c'eſt Valere fidele, conſtant & charmé, qui a le plaiſir d'embraſſer vos genoux.

JULIE.

Vous, Valere! Ah! quel ſurprenant bonheur pour moi!

NERINE.

Ma foi! j'avois quelque ſoupçon que cette Amazone étoit de contrebande.

VALERE.

Mais, de grace, dites-moi, Madame, pourquoi je vous ai entendu nommer Valere.

NERINE.

Chut, c'eſt un myſtere galant que ceci.

JULIE.

J'étois traveſtie en homme, pour des raiſons que je vous dirai dans la ſuite, quand j'ai été priſe par les Amazones.

NERINE.

Et Madame, quand on l'a préſentée à la Générale, s'eſt donné votre nom; parce que, par hazard, il lui eſt venu le premier dans l'eſprit : vous devinez, ſans doute, comment ce hazard-là eſt arrivé.

JULIE.

Vous jugez, Valere, ſi l'on penſoit à vous.

NERINE.

La Générale prend Madame pour un joli homme; vous devinez bien encore la conſéquence de cette mépriſe.

JULIE.

Vous avez bien fait de vous déguiſer en femme : cet habit vous ſauvera de l'eſclavage, & nous procurera la facilité de nous voir.

VALERE.

Quels doux momens ſuivent tant de peines & d'inquiétudes!

SCENE XI.

LA GÉNÉRALE, JULIE, VALERE, NÉRINE.

VALERE.

Que la fortune me récompenſe bien des maux qu'elle m'a cauſés! (*Il baiſe la main de Julie.*)

NERINE, *bas, appercevant la Générale.*

Oui; mais la fortune a tort de prendre la Générale pour témoin de ces récompenſes-là.

LA GE'NE'RALE, *à part.*

Que vois-je? une Amazone inconnue baiſe la main de Valere! (*Bas à Julie.*) Ah! perfide Valere, vous me trahiſſez.

JULIE.

Moi, Madame!

NERINE, *à part.*

Nous allons voir bien du qui-pro-quo.

LA GE'NE'RALE, *bas à Julie.*

Quelle eſt cette Amazone qui vous parloit avec des geſtes ſi tendres?

JULIE.

C'eſt.... C'eſt une jeune perſonne de Gênes qui me demandoit des nouvelles de ſon pere.

NERINE.

Oüi ; c'eſt un fort bon cœur de fille, dont vous ſeriez extrêmement contente, ſi vous la connoiſſiez telle qu'elle eſt.

LA GE'NE'RALE.

Je n'oſe éclater ; cependant je ſens bien qu'on me joue.

SCENE XII.

LA GÉNÉRALE, VALERE, JULIE, NERINE, CRISPIN en Amazone.

CRISPIN, *à part.*

OU diable eſt mon Maître? Je le cherche par-tout ; j'ai les meilleures nouvelles du monde à lui donner.... Mais le voici. (*Haut.*) Réjouiſſez-vous, Seigneur Valere ; vous verrez enfin votre chere Julie ; on vient de m'aſſurer qu'elle étoit dans cette Iſle.

NERINE, *bas à Criſpin.*

Tais-toi, miſérable.

CRISPIN, *haut.*

Pourquoi me tairois-je ? Il n'y a perſonne ici de trop.

NERINE, *bas.*

Le bourreau !

CRISPIN, *haut.*

Apprenez....

NERINE, *bas à Crifpin.*

Apprenez, Monfieur le bavard, que vous parlez devant la Générale, & qu'il ne fait pas bon ici pour les Amazones de votre efpece.

CRISPIN, *à part.*

Sur ce pied-là, plions bagage. (*Il fort.*)

SCENE XIII.

LA GÉNÉRALE, JULIE, VALERE, NÉRINE.

LA GE'NE'RALE, *bas à Julie.*

Vous voyez, trompeur Valere, que je fais, malgré vous, tous vos fecrets.... Vous aimez cette Julie qu'on vous annonce avec tant de zele. On vous apprend devant moi qu'elle eft dans cette Ifle, & je vois clair dans vos projets; il n'eft plus queftion de diffimuler avec moi. Non, ingrat Valere, n'efpérez pas que je fois votre dupe.

NERINE, *à part.*

Elle a beau dire, elle ne peut pas manquer d'être la dupe du Valere qu'elle aime.

LA GE'NE'RALE, *bas à Julie.*

Ah! Valere, en vous déguisant, je croyois vous fixer près de moi, & au contraire je vous procurois la liberté de chercher ma rivale!

JULIE.

Je vous répéterois cent fois que vous êtes dans l'erreur, sans pouvoir vous le persuader.

LA GE'NE'RALE.

C'est pousser trop loin une pareille négative. Je ne suis plus maitresse de mon courroux...: Holà, Gardes, qu'on l'arrête.

SCENE XIV.

LA GÉNÉRALE, JULIE, VALERE, NÉRINE, GARDES AMAZONES.

VALERE.

Si vous préparez quelque supplice à Valere, c'est moi.

NERINE, *bas.*

Autre étourdi!

LA GE'NE'RALE, *à Valere.*

Ah! tu es apparemment cette Julie, puiſque tu veux te faire arrêter pour Valere! Mais tu ſeras contente. Gardes, ôtez l'épée à cette Amazone. (*A Julie.*) Et toi, perfide Valere, retire-toi : je te laiſſerois peut-être punir ſuivant la rigueur de nos Loix, ſi tu étois une fois priſonnier; mais je me vengerai de toi ſur ma rivale. Qu'on la mene dans la priſon des Amazones.

(*Les Gardes emmenent Valere.*)

NERINE, *à part.*

Bon! on appelle cela enfermer le loup dans la bergerie.

JULIE.

Allons chercher les moyens de l'en tirer.



SCENE XV.

LA GÉNÉRALE, *seule.*

QUE je suis malheureuse! Ah! Léandre, quelque part où tu sois, que le Ciel me punit bien de t'avoir voulu trahir pour un ingrat, dans le tems que tu m'es plus fidele que jamais!

SCENE XVI.

LA GÉNÉRALE, Me. ROBERT.

Me. ROBERT.

MAdame, je viens vous avertir que Madame la Major de la Place va se rendre ici, où j'ai conduit les passagers de la prise d'hier. J'ai fait mettre les Officiers & les Soldats aux arrêts jusqu'à nouvel ordre; & l'on a distribué les Matelots sur les vaisseaux de la République.

LA GE'NE'RALE, *avec tristesse.*

Tu as bien fait.

Me. ROBERT.

Morgué! comme vous me dites cela tristement!

LA GE'NE'RALE.

Ah! Maître Robert, je ſuis la plus malheureuſe perſonne du monde! Ce Valere, dont je t'avois parlé, en aime une autre que moi.

Me. ROBERT.

Comment! morgué, ce n'eſt donc pas un rêve que ce que vous m'avez dit tantôt.

LA GE'NE'RALE.

Et plût au Ciel que ç'en fût un! Le cruel aime Julie; &, pour m'en venger, je viens de la faire arrêter

Me. ROBERT.

Oh! pour le coup, je ne ſais plus où j'en ſuis. Allez, Madame, ce Valere-là eſt un impertinent; &, ſi vous m'en croyez, vous vous en vengeriez autrement.

LA GE'NE'RALE.

Et comment?

Me. ROBERT.

Morgué! Si j'étois en votre place, je ne regarderois pas à la biauté; je prendrois queuque bon lourdaud qui vous aimît, là, tout à la franquette; &, pour peu que le cœur vous en diſe, j'en connois un.... qui....

LA GE'NE'RALE.

Et qui ſeroit aſſez hardi ici pour m'aimer; & pour me manquer de reſpect au point? ..

Me. ROBERT.

Me. ROBERT.

Oh ! ce que j'en dis, ce n'eſt pas que j'en parle.... Mais queuquefois.... que ſait-on ?

LA GE'NE'RALE.

Non, Maître Robert, il n'y a ici perſonne aſſez téméraire pour oſer porter ſes deſirs juſqu'à moi ; & je le punirois rigoureuſement de la moindre idée qu'il auroit pu concevoir de me rendre ſenſible.

Me. ROBERT.

Oh ! je le ſais, morgué bian, qu'il n'y feroit pas bon de s'y frotter, & qu'il faut que ça vienne de vous. Parlons d'autre choſe. N'attendez-vous pas ici Madame la Major, pour voir les Eſclaves que vous voulez retenir & ceux que vous voulez renvoyer ?

LA GE'NE'RALE.

Non ; je n'ai pas l'eſprit aſſez tranquille pour cela. Dis à Madame la Major que je m'en repoſe ſur elle.



SCENE XVII.

Me. ROBERT, *seul.*

HÉ bien ! Monsieur Me. Robert ; vous voyez bien que vous êtes un sot avec toutes vos idées saugornues. Allons, allons, congédiez-moi au plutôt votre amour, & qu'il n'en soit plus parlé.

SCENE XVIII.

LA MAJOR, Me. ROBERT.

Me. ROBERT.

MAIS voici Madame notre Major.

LA MAJOR.

Hé bien ! Me. Robert, tu n'as pas encore averti notre Générale?

Me. ROBERT.

Pardonnez-moi, Madame : mais, comme elle se trouve fatiguée, elle vous prie de faire seule la revue des prisonniers, & de garder ou de renvoyer ceux que vous jugerez à propos.

LA MAJOR, *bas.*

Ouais! notre Générale, depuis un tems, me paroît bien indifférente ſur ſon pouvoir! s'en laſſeroit-elle? (*Haut.*) Oh! parbleu, ſi j'en ſuis la Maitreſſe, je n'en garderai guere. Le ſort de ces malheureux me fait pitié. Quoique Major, j'ai le cœur tendre. Où ſont-ils?

Me. ROBERT.

Les voici.

(*On amene les priſonniers.*)



SCENE XX.

LA MAJOR, Me. ROBERT, UN PETIT-MAITRE, UN PROCUREUR, UN POETE, UN APOTHICAIRE, Plusieurs Acteurs d'un Opéra de Campagne.

Le Petit-Maître file avec une quenouille.

Le Procureur coud du linge.

Le Poëte carde de la laine.

L'Apothicaire fait de la tapisserie.

Un autre Personnage fait des nœuds.

Les Acteurs de l'Opéra de Campagne font diverses autres bagatelles.

Me. ROBERT *continue.*

JE leur avois donné à chacun leur tâche, comme vous voyez, pour connoître à quels métiers ils sont propres; mais il me paroît qu'ils n'ont pas encore fait beaucoup de besogne.

En effet; & je m'apperçois que le vaiſſeau que nous avons pris étoit chargé d'aſſez mauvaiſe marchandiſe.

Me. ROBERT.

Voici la liſte de leurs noms & ſur-noms : je vais les appeller, & vous pourrez les interroger tour-à-tour. (*Il lit.*) Bonaventure Papillotin de Lorgnenville.

LORGNENVILLE.

Me voilà.

LA MAJOR.

Ton état ?

LORGNENVILLE.

Garçon.

LA MAJOR.

Ton Pays ?

LORGNENVILLE.

Paris.

LA MAJOR.

Ton métier ?

LORGNENVILLE.

Petit-Maître.

LA MAJOR.

De robe, ou d'epée?

LORGNENVILLE.

Amphibie.

LA MAJOR.

Condamné à filer la quenouille.

Me. ROBERT *lit.*

Yves Fiacre Cornardet.

CORNARDET.

Me voici.

Me. ROBERT.

Cornardet! oh! pargué, celui-là ſera marié à coup ſûr.

CORNARDET.

Hélas! il n'eſt que trop vrai.

LA MAJOR.

Ton Pays?

CORNARDET.

Je ſuis Mançeau.

LA MAJOR.

Ton métier?

CORNARDET.

Procureur.

LA MAJOR.

Nous n'avons pas beſoin ici de Procureur; tout s'y juge militairement. As-tu été pris avec ta femme?

CORNARDET.

Non; avant de m'embarquer, je l'avois fait enfermer par Arrêt de la Cour.

LA MAJOR.

Tu as fait enfermer ta femme! Aux galeres.

CORNARDET.

Quel diable de Pays eſt-ce ici?

LA MAJOR.

Allons, à d'autres.

Me. ROBERT *lit*.

Anonyme de Peſtenville.

LA MAJOR.

Ton état?

PESTENVILLE.

Veuf.

Me. ROBERT.

Tant mieux.

LA MAJOR.

Ton Pays?

PESTENVILLE.

Normand.

Me. ROBERT.

Tant pis.

LA MAJOR.

Ton métier?

PESTENVILLE.

Poëte ſatyrique.

LA MAJOR.

Poëte ſatyrique! Condamné à la baſtonnade.

PESTENVILLE.

Mais, Madame, j'en ai déjà reçu dans mon Pays.

LA MAJOR.

Cela te paroîtra moins étrange.

Me. ROBERT *lit.*

Gabriel Poupin. Oh! celui-là eſt garçon, ſans doute?

POUPIN.

Vous l'avez dit.

LA MAJOR.

Ton Pays?

POUPIN.

Touloufin.

LA MAJOR.

Ton métier?

POUPIN.

Rien.

Me. ROBERT.

Rien! Hé, morgué, voilà un métier qui ne paroît pas propre à grand'choſe.

LA MAJOR.

Condamné à faire des nœuds.

POUPIN.

Oh! pour cela j'en fais à merveille.

Me. ROBERT *lit.*

Fleurant Cuirace Canon.

CANON.

C'eſt votre petit ſerviteur.

LA MAJOR.

Canon! diable, voilà un nom bien guerrier. Eſt-ce que vous êtes bombardier?

CANON.

Non, Madame; Apothicaire, pour vous ſervir.

LA MAJOR.

Ah fi!

CANON.

J'ai un ſecret merveilleux pour rafraîchir les Dames.

Me. ROBERT.

Nos Amazones ne prennent point leurs rafraîchiſſemens chez les Apothicaires.

LA MAJOR.

Allons, allons: renvoyé, tout au plutôt. Mais finiſſons. Qui ſont ces autres?

Me. ROBERT.

C'eſt une rapſodie d'un Opéra de Campagne, compoſé de chant & de danſe.

LA MAJOR.

Je les renverrai en France; il y a là des Académies de muſique qui ont grand beſoin d'être recrutées.

Me. ROBERT.

Ne gardez vous pas les femelles?

LA MAJOR.

Eh! ventrebleu, qu'en faire dans nos troupes? Nous n'avons pas ici de Financiers à mettre à contribution.

Me. ROBERT.

Eh! morgué, Madame, puifque vous en renvoyez tant, que ferez-vous ici de ces trois ou quatre malotrus que vous avez condamnés?

LA MAJOR.

Je leur donne grace à tous.

Me. ROBERT.

Quoi! fans rançon, Madame?

LA MAJOR.

Sans rançon.

Me. ROBERT.

C'eft, morgué, bian dit; les Danfeurs nous la paieront en cabrioles. Allons, mes enfans, réjouiffez-vous d'être tombés en fi bonnes mains; & baillez-moi ici un petit plat de votre métier, pour faire paffer mon chagrin.



DEUXIEME

DIVERTISSEMENT.

UNE ACTRICE de l'Opéra. N°. 4.

IL n'eſt point de félicité,
Sans la charmante liberté,
Liberté, liberté, liberté.

L'oiſeau dans la plus riche cage,
Par la triſteſſe eſt tourmenté:
Il nous chante, dans ſon ramage:
Il n'eſt point de félicité,
Sans la charmante liberté,
Liberté, liberté, liberté.

Lorſque l'on eſt dans l'eſclavage,
Par les plaiſirs eſt on flatté?
Non; tout bleſſe, rien ne ſoulage,
On hait juſques à la beauté.
Dans l'hymen le plus ſouhaité
On penſe ſouvent au veuvage.
Il n'eſt point de félicité,
Sans la charmante liberté,
Liberté, liberté, liberté.

ENTRÉE

De Danseurs de l'Opéra.

UN ETRANGER. N°. 5.

Des Amazones, à jamais,
Honorons la mémoire;
Chantons, chantons leur gloire;
Publions par-tout leurs bienfaits.

CHOEUR.

Chantons, chantons leur gloire;
Publions par-tout leurs bienfaits.

UN ETRANGER.

Pour relever l'éclat de ce Sexe charmant,
Qui fait de l'univers le plus digne ornement,
Que chacun de nous s'humilie;
A notre honte, rappellons,
Dans tous les états de la vie,
Combien peu nous valons.

ENTRÉE

d'Esclaves qui se réjouissent d'avoir recouvré la liberté.

VAUDEVILLE. N°. 6.

UNE AMAZONE.

Dans notre Iſle on conduit ſouvent
Des Eſclaves de peu de miſe;
Et par douzaines on les prend,
Sans tirer les frais de la priſe.
Oh! que les hommes d'à-préſent
Sont pietre marchandiſe!

UNE ACTRICE *de l'Opéra*.

Un petit Maître chantonnant
Chez le Sexe s'impatroniſe;
Il promet toujours hardiment,
Et jamais il ne réaliſe.
Oh! que les hommes d'à-préſent
Sont pietre marchandiſe!

II. ACTRICE.

En amour un Gaſcon Normand
Ne prônoit que ſa vaillantiſe;
Sa Maitreſſe, au même moment,
Chantoit ſur le gazon aſſiſe:
Oh! que les hommes d'à-préſent
Sont pietre marchandiſe!

III. ACTRICE.

Le jour de la noce ſouvent
Femme croit mari qui ſe priſe;
Mais le lendemain on l'entend
Se récrier, avec ſurpriſe:
Oh! que les hommes d'à-préſent
  Sont pietre marchandiſe!

UNE JEUNE ACTRICE.

Je veux avoir plus d'un amant
Pour en décider ſans mépriſe:
Loin de blâmer étourdiment,
Je veux voir, avant que je diſe:
Oh! que les hommes d'à-préſent
  Sont pietre marchandiſe!

ENTRÉE GÉNÉRALE.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA GÉNÉRALE, *seule.*

O Ciel! dans quelle triste situation me trouvé-je aujourd'hui? Valere, que j'avois fait déguiser en femme, vient d'être reconnu & arrêté par les Amazones qui l'avoient pris sur mer; & je me vois obligée de faire assembler le Conseil de guerre pour le condamner moi-même selon la rigueur de nos Loix. Ah! malheureuse Angelique! verras tu périr un homme dont ton amour a fait tout le crime! Que dis je? un homme, dont les traits te rappellent sans cesse l'image de Léandre que tu as tant aimé! Ah! Je ne pourrai jamais consentir à sa perte! Je sais que je puis lui faire grace, après l'avoir condamné : mais il faut que quelqu'une de nos Amazones me la demande; & c'est ce qui m'a fait tirer de prison cette Julie dont son cœur est épris. Cruelle extrémité! Faut-il que j'aie recours à ma rivale, pour sauver l'ingrat que j'aime!

SCENE II.

LA GÉNÉRALE, MARTON.

LA GE'NE'RALE.

HÉ bien ! Trompette, avez-vous ſonné par tout l'aſſemblée du Conſeil ?

MARTON.

Oui, Madame ; & me voilà bientôt à la fin de ma courſe. Cependant je vous donne avis qu'on vient de découvrir une flotte inconnue, qui faiſoit voile vers cette Iſle.

LA GE'NE'RALE.

Une flotte inconnue ! Que pourroit-ce être ? Je vais donner ordre qu'on l'aille reconnoître ; & faire redoubler par tout la Garde. Cependant ne vous éloignez pas, en cas d'alarme.



SCENE III.

MARTON, *seule.*

OUais ! Notre Générale me paroît bien indifférente sur la nouvelle que je lui apporte ! Se lasseroit-elle d'avoir une Armée de femmes à commander ? Cela se pourroit bien ; car la subordination est souvent blessée parmi des troupes qui n'aiment pas l'obéissance, & qui ne sauroient écouter sans répondre. Quoi qu'il en soit, achevons de sonner l'Assemblée du Conseil.

SCENE IV.

MARTON, CRISPIN *en femme.*

CRISPIN, *à part.*

JE suis curieux de savoir ce que signifie ce bruit de trompette que j'entends depuis un quart-d'heure. Si c'est pour aller combattre, je suis déjà mort. Ces chiennes d'Amazones ne sauroient-elles demeurer un moment en repos ?

MARTON, *à part.*

Voilà une plaisante Amazone! & la République a fait-là une jolie acquisition!

CRISPIN, *à part.*

Voici la sonneuse.... à son aspect je me sens ému fortement. Mais.... oui, c'est.... c'est ma femme Marton. Courons l'embrasser. Mais, non; je vois qu'elle ne me reconnoît pas; profitons de son ignorance pour savoir un peu quelle vie elle a menée depuis notre séparation. (*Haut.*) Madame, comme je suis une jeune Amazone nouvellement enrôlée, je prends la liberté de vous demander votre nom.

MARTON.

Je m'appelle Tintamarre.

CRISPIN, *à part.*

Qu'elle est bien nommée! Sa marreine la connoissoit.

MARTON.

Et je suis Trompette de la Générale.

CRISPIN, *à part.*

On fait ici distribuer judicieusement les emplois. (*Haut.*) C'est apparemment à cause de votre humeur pacifique qu'on vous a donné cette charge.

MARTON.

Voulez-vous que je vous régale d'une petite fanfare? (*Elle ſonne de la trompette.*)

CRISPIN, *l'arrêtant.*

Quartier, Madame, quartier; je n'ai pas les oreilles ſi belliqueuſes que vous : je n'ai été bercé qu'avec le ſon des muſettes.

MARTON.

Fi! quel goût dépravé pour une Amazone! Nos muſettes, ici, ſont les tambours; & nos brunettes, les volées de canons.

CRISPIN.

Pour moi, Madame, je n'ai pas encore oſé regarder un canon en face.

MARTON.

Il faudra pourtant bien que vous vous accoutumiez à leur phyſionomie, ſi vous voulez vous avancer dans nos troupes.

CRISPIN.

En vérité, Madame Tintamarre, je n'ai point d'ambition. Je ne crois pas que je puiſſe jamais me pouſſer comme vous.

MARTON.

Vous avez pourtant un teint qui ſemble avoir été enfumé par l'artillerie.

CRISPIN.

Je vous jure que mon teint a toujours été fort conſervé.... Mais, Madame, vous, qui paroiſſez ſi attachée aux goûts de la République, n'auriez-vous point, par excès de zele, travaillé à ſa propagation ?

MARTON.

Qu'entendez-vous par-là ?

CRISPIN.

J'ai ouï dire, ou lu, que les Amazones faiſoient tous les ans des détachemens de femmes vers leurs voiſins, pour y aller emprunter les ſecours néceſſaires pour empêcher leur Iſle de manquer ; & que, des fruits qui en revenoient, elles gardoient les filles & renvoyoient les garçons à leurs peres. Parlez-moi ſincérement, Madame Tintamarre, n'avez-vous jamais été détachée pour aller à ces ſortes d'éxpéditions ?

MARTON.

Bon ! ce que vous nous débitez là ne concerne qne les Amazones du tems paſſé : les modernes agiſſent d'une maniere bien oppoſée ; elles n'ont aucun commerce avec les hommes...

CRISPIN, *bas.*

Ah ! je reſpire.

MARTON.

Mais vous m'arrêtez ici trop long-tems ;

laiſſez-moi exécuter les ordres qui me ſont donnés. (*Elle ſonne de la trompette.*)

CRISPIN, *l'arrêtant.*

Communiquez-moi vos ordres, je vous prie.

MARTON.

De faire aſſembler le Conſeil, pour juger un homme qui s'eſt déguiſé en femme.

CRISPIN, *allarmé.*

Que lui fera-t-on?

MARTON.

On lui caſſera la tête, ſimplement.

CRISPIN.

Ah! barbare Marton! Ah! malheureux Criſpin....

MARTON.

Criſpin! Qu'entends-je? & que vois-je? Oui; malgré ce déguiſement, je le reconnois; c'eſt lui, c'eſt mon mari.

CRISPIN, *pleurant.*

Oui, qui paſſera bientôt ſimplement par les armes, ſi vous n'avez pitié de lui.

MARTON.

Mon pauvre Criſpin, comment es-tu débarqué dans cette Iſle? Fais-moi un long récit de tes aventures.

CRISPIN.

Il eſt bien tems de demander des récits, quand il faut tout mettre en action pour me dérober à la Juſtice de vos chiennes d'Amazones. Allons donc, ma chere Madame Tintamarre, vous devez avoir ici du crédit, vous qui êtes dans un poſte qui fait tant de bruit; ne ſavez-vous pas quelque moyen pour me ſauver ?

MARTON.

Oh! oui. Toutes les Amazones ont, chacune pendant leur vie, le privilége de donner la grace à un homme coupable.

CRISPIN, *riant.*

Ma chere Marton, je compte ſur votre privilége.

MARTON.

Je l'ai employé une fois en faveur d'un jeune Officier.

CRISPIN.

En faveur d'un jeune Officier? Je ſuis perdu! Mais voyez parmi vos Compagnes s'il n'eſt pas encore de privilége à concéder.

MARTON.

Tous les priviléges ſont remplis.

CRISPIN.

Ne me voilà pas mal ! (*Bas.*) Ah coquine ! ſi je rechappe de ce danger, tu me paieras le jeune Officier.

MARTON.

Le ſecret unique qui me reſte pour te ſouſtraire à la ſévérité de nos Loix, c'eſt de te conſeiller d'ôter promptement cet habit d'Amazone & de reprendre le tien.

CRISPIN.

Je l'ai auſſi ſur moi.

MARTON.

Et je te ferai paſſer pour un Eſclave oublié dans la derniere revue.

CRISPIN.

Soit; je ne ſerai pas long-tems à ma toilette.

MARTON.

Adieu. Je te quitte, de peur qu'on ne nous trouve enſemble, & que l'on ne me croye d'intelligence avec toi; & je vais achever ma courſe.

(*Elle s'en va ſonnant de la trompette.*)

SCENE V.

CRISPIN, *seul.*

AH ! Madame Tintamarre, je vous la garde bonne ! Cependant, sans elle, je n'avois plus de tête.

SCENE VI.

SÉVÉRIDE, DEUX GARDES, CRISPIN.

CRISPIN.

MAIS que vois-je ? Ah ! je ne la porterai pas loin : & voilà une ronde Majore féminine qui ne vient pas à moi dans un bon dessein.

LA PREMIERE GARDE.

Doucement, l'ami ; il n'est pas nécessaire de vous déshabiller. Ce n'est pas de ce moment qu'on a des soupçons contre vous ; & je vous arrête de la part de la République.

CRISPIN,

Madame, vous ne me trouvez déguisé qu'à moitié ; on ne doit pas me faire mourir tout-à-fait.

SE'VE'RIDE.

SE'VE'RIDE.

Vous direz vos raiſons dans le Conſeil.

CRISPIN.

Meſdames, je retiens votre privilége, ſi quelqu'une de vous ne l'a pas encore donné.

SE'VE'RIDE.

Bon! bon! des priviléges! Il n'eſt pas mal, de tems en tems, de faire des exemples. Gardes, qu'on l'emmene.

(*Les Gardes emmenent Criſpin.*)

SCENE VII.

SÉVÉRIDE, *ſeule.*

VOilà encore un plaiſant magot pour oſer eſpérer que quelqu'une de nos Amazones demande ſa grace! Elles ſavent mieux garder leur biſque pour ne la prendre que bien à propos. Mais voici l'heure du Conſeil; allons y prendre ſéance.



SCENE VIII.

(*On ouvre une ferme, & les Amazones paroiſſent aſſemblées.*)

LA GÉNÉRALE, LA MAJOR, SÉVÉRIDE, Pluſieurs Amazones.

LA GE'NE'RALE.

BRaves Compagnes de Bellonne, généreuſes Amazones, vous ſavez le ſujet qui nous aſſemble ici. Un jeune homme, ayant rencontré ſa maitreſſe ſur nos terres, s'eſt déguiſé en femme pour la voir plus facilement, & éviter en même tems l'eſclavage. Voilà le fait, c'eſt à vous à juger.

LA MAJOR.

Nous avons des Loix; il faut les ſuivre.

SE'VE'RIDE.

Je conclus à la mort.

PREMIERE AMAZONE.

Et moi de même.

SECONDE AMAZONE.

Et moi.

LA GE'NE'RALE.

Faites entrer le criminel.

SCENE IX.

LA GÉNÉRALE, LE CONSEIL, JULIE en Amazone.

SE'VE'RIDE.

Le voici.

LA GE'NE'RALE, *à Julie.*

Approchez, quel eſt votre nom?

JULIE.

Valere.

LA GE'NE'RALE.

On vous accuſe d'avoir déguiſé votre Sexe?

JULIE.

Je ne m'en défends pas.

LA GE'NE'RALE, *alarmée.*

Vous nous répondrez, ſans doute, que vous ne ſaviez pas les Loix du Pays; & vous rejetterez votre crime ſur celle qui vous a conſeillé de vous déguiſer?

JULIE.

Toutes les gênes du monde ne feroient pas capables de tirer de moi un tel ſecret; &, ſi je n'ai pu répondre à ſes bontés, du moins je ne ternirai point ſa gloire.

LA GE'NE'RALE, *alarmée.*

On dit que vous aimez Julie?

JULIE.

Moi, aimer Julie! Elle qui cause aujourd'hui l'infortune de Valere, & qui l'expose.... (*A part.*) Mais je me trahis moi-même. (*Haut.*) Faites-moi périr; c'est tout ce que je demande.

LA GE'NE'RALE.

Faites entrer Julie.

SCENE X.

LA GÉNÉRALE, LE CONSEIL, VALERE & JULIE en Amazones.

SE'VE'RIDE.

LA voilà.

LA GE'NE'RALE, *à Valere.*

Amazone, avancez. Connoissez-vous Valere?

VALERE.

Comme moi-même.

LA GE'NE'RALE.

L'aimez-vous?

VALERE.

Non,

LA GE'NE'RALE.

Vous n'aimeriez point Valere ? Seroit-il poſſible ?

VALERE.

Non, je n'aime, je n'adore que Julie.

LA GE'NE'RALE.

Comment ! Vous êtes amoureuſe de vous-même ?

LA MAJOR.

Elle n'eſt pas la ſeule.

LA GE'NE'RALE.

Je croyois pourtant Valere l'objet de tous vos vœux.

VALERE.

J'eſtime ſi peu Valere, que je vous demande ſa mort.

LA GE'NE'RALE.

Elle n'eſt pas éloignée, puiſqu'il eſt déjà condamné. Mais je vous avouerai que j'attendois plus de générofité de votre part; je vous aurois accordé ſa grace, ſi vous me l'aviez demandée.

VALERE.

Hé! quand Valere perd tout ce qu'il aime, qu'a-t-il beſoin de la vie?

LA GE'NE'RALE, *à Julie.*

Valere, ſont-ce vos ſentimens?

VALERE.

Oui, Madame ; & je vous avouerai....

LA GE'NE'RALE.

Ce n'eſt pas à vous que je parle; c'eſt à Valere.

VALERE.

Quoi ! Madame, eſt-il poſſible que vous puiſſiez être ſi long-tems dans l'erreur? & que vous ne connoiſſiez pas que je ſuis Valere, & Madame, Julie ?

LA GE'NE'RALE.

Quoi ! Vous voulez encore m'en impoſer?

LA MAJOR.

Eh ! parbleu, Madame la Générale, c'eſt vous qui vous abuſez vous-même. Je vois bien que je m'y connois mieux que vous. Tenez, voilà ſûrement Valere, & voilà Julie. Les Majors ne ſe trompent pas en hommes.

LA GE'NE'RALE.

Seroit-il poſſible? Ah ! que je ſuis confuſe d'une telle mépriſe!

LA MAJOR.

Ce qui m'étonne le plus, c'eſt de voir qu'un Conſeil auſſi éclairé ait pu ſi long-tems s'y méprendre.

LA GE'NE'RALE.

Hé bien! Mesdames, que ferons-nous à tout ceci? Recommencerons-nous la procédure contre le véritable Valere?

LA MAJOR.

Ma foi! ce feroit dommage. Son intrépidité m'a charmée; j'aime les braves gens.

SCENE XI.

LA GÉNÉRALE, LE CONSEIL, VALERE & JULIE *habillés en Amazones*, CRISPIN *à moitié habillé en Amazone.*

SE'VE'RIDE.

Mesdames, voici encore un coupable du même crime; un homme qui s'étoit aussi déguisé en femme.

LA MAJOR.

Dieu me damne, voilà une bonne figure! oh! son procès est tout fait à celui-là.

CRISPIN, *en tremblant.*

Serviteur à toute l'honorable Compagnie, Mesdames, vous voyez un pauvre diable qui a toujours eu tant de vénération pour votre

Sexe, qu'il a ſouhaité mille fois d'être femme ; mais, ne pouvant y parvenir, il a tâché de pouvoir vous reſſembler du moins par quelque endroit ; & c'eſt ce qui m'a fait prendre cet habit.

LA GE'NE'RALE.

Qui es-tu ?

CRISPIN.

Je me nomme Criſpin, valet du Seigneur Valere, & mari de Madame Tintamarre.

LA GE'NE'RALE.

Comment ! ta femme eſt au ſervice de la République ?

CRISPIN.

Oui, Madame ; c'eſt elle qui a l'honneur de trompetter pour vous.

LA GE'NE'RALE.

Et tu venois ici, ſans doute, dans le deſſein de nous enlever ta femme ?

CRISPIN.

Oh ! point, je vous aſſure ; & j'en aurois dix de ſon humeur que je vous prierois de les garder toutes.

LA MAJOR.

Meſdames, voilà deux coupables du même crime ; il n'en faut faire périr qu'un, & faire grace à l'autre. Voyons, à la pluralité des voix, lequel nous ferons mourir,

CRISPIN.

Ah! ce ſera moi ſans doute; & je n'aurai pas une voix en ma faveur.

LA MAJOR.

Que ſais tu?

CRISPIN.

C'eſt que, dans mon Pays, lorſque deux femmes plaident l'une contre l'autre, la plus jolie eſt toujours ſûre de gagner ſon procès.

LA GE'NE'RALE.

Ce n'eſt pas ici de même.

CRISPIN.

Non, quand il s'agit de juger des femmes. Tenez, Meſdames, pour qu'il n'y ait point de tricherie, qu'on nous faſſe tirer à la courte-paille.

SCENE XII.

Me. ROBERT, LA GÉNÉRALE; LES ACTEURS de la Scene précédente.

Me. ROBERT.

AH! palſangué, Meſdames, voilà de belles affaires! Tout eſt perdu; ſongez à vous. Une armée de jeunes gens de toutes Nations vient

de faire une descente dans votre Isle, sans que les Amazones de Garde aient osé seulement se mettre en défense.

LA GE'NE'RALE.

Ah ! qu'entends-je ? Mesdames, suspendons le jugement de ces criminels, & courons vîte aux armes. Faites sonner par tout l'alarme. Battez, tambours ; sonnez, trompettes.

SCENE XIII.

LES ACTEURS de la Scene précédente, MARTON.

MARTON.

Bon ! Madame, il est bien tems, à l'approche de cette armée qui porte pour étendard un Amour triomphant entouré de cœurs percés de fleches ! Les trois quarts de vos Amazones ont déjà déserté, & se sont allées rendre prisonnieres de guerre.

LA MAJOR.

Ah, tête ! ah, ventre ! ah, mort !

MARTON.

Hé ! Madame la Major, ne jurez pas tant ; & songez, vous-même, à vous rendre.

LA MAJOR.

Moi, me rendre ſans combattre! Oh! les ennemis verront que je ne me rends pas ſi aiſément.

SCENE XIV.

LES ACTEURS de la Scene précédente; NÉRINE.

NERINE.

RAſſurez-vous, Meſdames; l'armée ennemie que je viens de reconnoître, n'eſt compoſée que de jeunes amans raſſemblés de toutes parts, qui viennent ici réclamer leurs Maitreſſes; & leurs intentions ſont ſi bonnes, qu'avant que de répandre du ſang, ils vous envoient un Député pour vous faire des propoſitions de paix.

Me. ROBERT.

Allons, morgué; ça eſt bien naturel.

LA GE'NE'RALE.

Où eſt ce Député? Meſdames, il le faut écouter.



SCENE XV. ET DERNIERE.

LÉANDRE, LA GÉNÉRALE, LE CONSEIL, Me. ROBERT, JULIE, VALERE, MARTON, NERINE, CRISPIN.

NERINE.

Le voici que j'ai conduit moi-même jusqu'ici.

LA GE'NE'RALE, *à part*, & *mettant la main devant son visage.*

Que vois-je ?

LA MAJOR.

Qu'avez-vous donc, Madame la Générale ? Est-ce que vous vous trouvez mal ?

LE'ANDRE.

Illustres Amazones, une armée triomphante, conduite ici sous les étendards de l'Amour, bien loin de vouloir abuser de sa victoire, vient vous demander des fers. Oui, Mesdames, à l'aspect de tant de beautés, les vainqueurs se confessent vaincus, & ne veulent opposer à vos armes redoutables que des soupirs. Je parle au nom de ceux qui m'ont député

vers vous ; car, pour moi, j'avouerai qu'après la perte que j'ai faite du plus digne objet qui fût jamais ſous les Cieux, je ne puis avoir déſormais que de l'eſtime pour toutes les autres ; & ſi je perds l'eſpoir de retrouver parmi vous ma chere Angélique, que je cherche depuis ſi long-tems, ces lieux ſeront bientôt arroſés de mon ſang.

LA GE'NE'RALE, *ou Angélique, ſe découvrant.*

Ah! Léandre!

LE'ANDRE.

Qu'entends-je? Que vois-je? c'eſt elle même! Je ſuis ſi tranſporté, que je ne puis parler.

CRISPIN, *ôtant ſon cotillon.*

Vivat. Voilà toute la procédure au néant.

Me. ROBERT.

Comment, morgué! Ma veuve a des culottes!

CRISPIN.

Oui, mon cher ami. Peu s'en eſt fallu que Madame Tintamarre n'ait été veuve de moi.

LA MAJOR.

Que veut dire ceci, Madame la Générale? Il me ſemble que vous molliſſez?

LA GE'NE'RALE.

Je retrouve Léandre; je ne ſuis plus à moi-même.

LE'ANDRE.

Ah, belle Angélique!

JULIE.

Ah, Valere!

CRISPIN.

Ah, Marton!

MARTON.

Ah, Crifpin!

LA MAJOR.

Hé quoi! Je n'entends de tous côtés que des foupirs. Quelle foibleffe! Ainfi donc la République ne vit plus qu'en moi. Mais je me fens encore affez de vigueur pour en foutenir, moi feule, tous les droits. Oh! çà, Monfieur le Député, capitulons un peu enfemble.

LE'ANDRE.

Vous pouvez nous dicter des loix; toute notre armée eft prête d'y foufcrire, & n'a point d'autre ambition que de vivre avec vous dans une amoureufe union, que rien ne pourra jamais troubler.

CRISPIN.

Ma foi, Madame la Major, il faut fe rendre à cela. Heureufement j'ai fur moi de l'encre & du papier, & je vais écrire les articles de la capitulation.

LA MAJOR.

Non, non ; avec moi la parole vaut le jeu. *Primò.* Point de ſubordination entre le mari & la femme.

L'EANDRE.

Accordé.

LA MAJOR.

Secundò. Les femmes pourront étudier, avoir leurs Colléges & leurs Univerſités, & parler Grec & Latin.

L'EANDRE.

Accordé.

Me. ROBERT.

Tatigué, que j'allons voir de Docteurs féminins !

LA MAJOR.

Tertiò. Elles pourront commander les armées, & aſpirer aux Charges les plus importantes de la Juſtice & de la Finance.

L'EANDRE.

Accordé.

LA MAJOR.

Ultimò. Nous voulons qu'il ſoit auſſi honteux pour les hommes de trahir la foi conjugale, qu'il l'a été juſqu'ici pour les femmes ; & que ces Meſſieurs ne ſe faſſent pas une gloire d'une action dont ils nous font un crime.

CRISPIN.

Diantre! Voilà un article que les Dames ont souvent mis sur le tapis; & je crains qu'il ne soit encore débattu.

LEANDRE.

Non, non; nous accordons tout.

LA MAJOR.

A ces conditions vos troupes peuvent entrer ici, tambour battant, mêche allumée.



DIVERTISSEMENT.

MARCHE D'AMANS.

UN AMANT. Nº. 7.

TAmbour battant, mêche allumée;
Une belle mene un amant,
Tant qu'elle n'eſt point animée
Du feu qui cauſe ſon tourment;
Mais, d'abord qu'elle eſt enflammée,
Soudain, par un juſte retour,
Le galant la mene à ſon tour
Tambour battant, mêche allumée.

ENTRÉE.



I. VAUDEVILLE.

UN AMANT. N°. 8.

Terminons enfin nos alarmes:
Goûtons les momens pleins de charmes,
Que nous aſſure un ſi beau jour.
Que la paix regne ſur la terre;
Rendons en graces à l'Amour,
Qui vient de terminer la guerre.
Relon ton plon, toure loure,
Toure loure lirette:
Sonnez, trompette;
Battez, tambour.

UNE AMAZONE.

L'Eſpagnol diſcret, quand il aime,
Voudroit ſe cacher à lui-même
Le tendre ſecret de ſon cœur.
Le François, épris d'une belle,
N'en eſt pas plutôt le vainqueur,
Qu'il court publier la nouvelle.
Relon ton plon, toure loure,
Toure loure lirette:
Sonnez trompette;
Battez, tambour.

II. VAUDEVILLE.

FINETTE. N°. 9.

LOrſque le Sexe féminin
Querelle avec le maſculin,
La paix eſt facile à conclure:
En les faiſant changer de ton,
L'Amour, qui ſait la tablature,
Les met bientôt à l'uniſſon.
La fillette
Eſt faite
Pour le garçon;
Minon, minette;
Et le garçon
Pour la fillette;
Minette, minon.

Frere Philippe, faux prudent,
Fait croire en vain à ſon enfant
Que fille jolie eſt une oie:
L'adoleſcent, tout ſot qu'il eſt,
En la voyant, pâme de joie;
C'eſt le ſeul oiſeau qui lui plaît.
La fillette
Eſt faite
Pour le garçon;

Minon, minette;
Et le garçon
Pour la fillette;
Minette, minon.

En vain la févere maman,
Du devoir fâcheux truchement,
Du matin au foir moralife;
Car, tandis qu'elle prêche, hélas!
Le tendron qu'elle tyrannife,
Affez fouvent chante tout bas:
La fillette
Eft faite
Pour le garçon;
Minon, minette;
Et le garçon
Pour la fillette;
Minette, minon.

Un jour certain grave Avocat,
A fon époufe, fans éclat,
Confeilloit de fuir le fcandale:
Il touffa, quand il eut tout dit.
A fa trifte mercuriale
Sa femme gaiement répondit:
La fillette
Eft faite
Pour le garçon;

Minon, minette;
Et le garçon
Pour la fillette;
Minette, minon.

Un jour le vigneron Lucas,
Tenant en main ſon échalas,
Se promenoit ſous une treille;
Il trouva la jeune Fanchon;
Il s'en fut lui dire à l'oreille:
Ne lanternez plus, mon bouchon:
La fillette
Eſt faite
Pour le garçon;
Minon, minette;
Et le garçon,
Pour la fillette;
Minette, minon.

Quoi! toujours d'un air d'Opéra
La fade Tircis m'ennuiera!
Il ne ſort point de la brunette.
Vive Colin! j'aime le ton
Qu'inceſſamment il me répète;
Il ne ſait que cette chanſon:
La fillette
Eſt faite
Pour le garçon;

Minon, minette;
Et le garçon
Pour la fillette;
Minette, minon.

Vainement mon Maître à chanter
Les Cantates vient me vanter,
Et ſur leur prix aime à s'étendre;
Je n'entends rien à ſa leçon.
Jamais je ne ſaurai comprendre
Que le goût de cette chanſon:
La fillette
Eſt faite
Pour le garçon;
Minon, minette;
Et le garçon
Pour la fillette;
Minette, minon,

CLORINDE.

J'entends prôner que les amans
Trahiſſent par fois leurs ſermens,
Quand leur cœur a ce qu'il deſire;
Il faut les craindre, me dit-on;
Mais, quoi que l'on en puiſſe dire,
Je veux voir ſi l'on a raiſon.
La fillette
Eſt faite

Pour le garçon;
Minon, minette;
Et le garçon
Pour la fillette;
Minette, minon.

Me. TINTAMARRE.

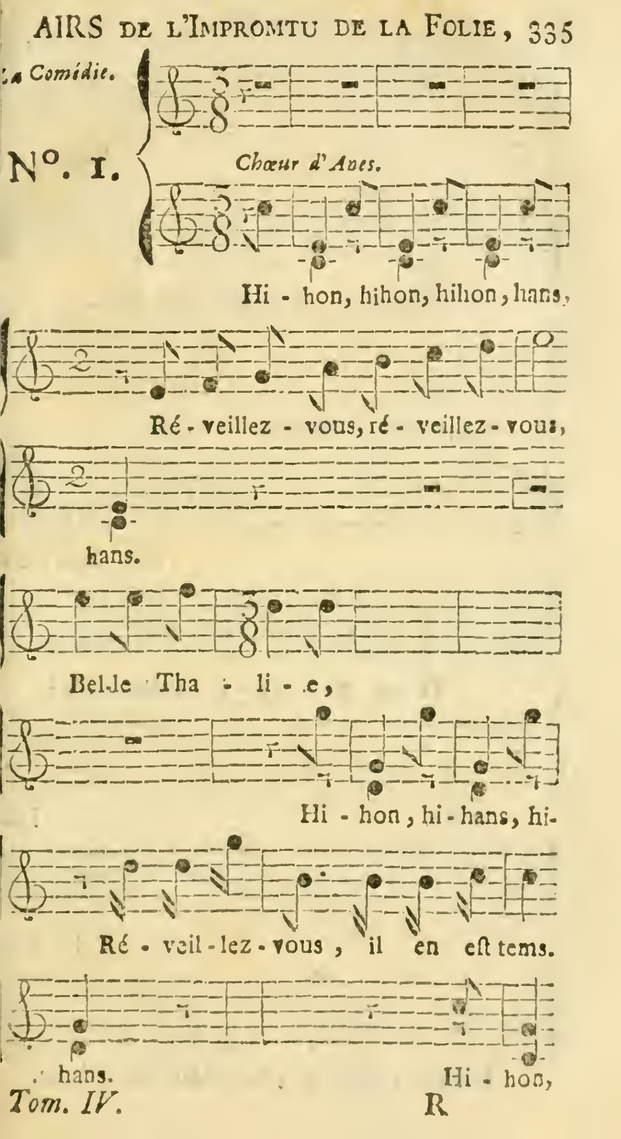
A présent que le féminin
S'accorde avec le masculin,
Chez l'Amour on verra la presse.
J'irai dans chaque carrefour,
Rassemblant toute la Jeunesse,
Publier au son du tambour:
La fillette
Est faite
Pour le garçon;
Minon, minette;
Et le garçon
Pour la fillette;
Minette, minon.

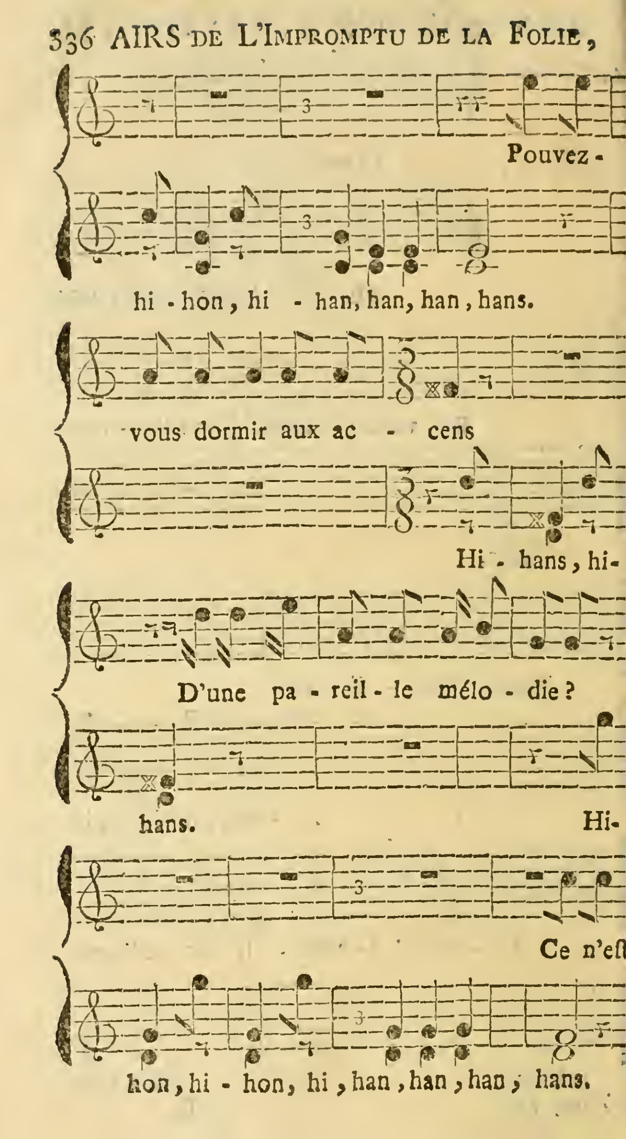
AU PARTERRE.
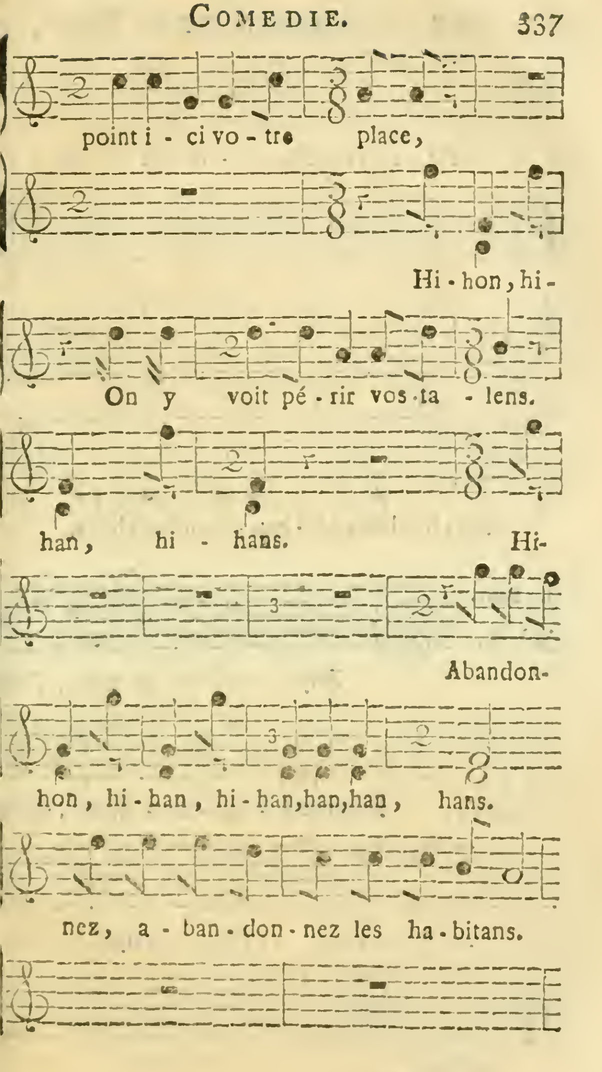
Messieurs, nos soins & nos desirs
N'ont pour objet que vos plaisirs,
C'est tout ce qui nous intéresse:
Puisse le Parterre content,

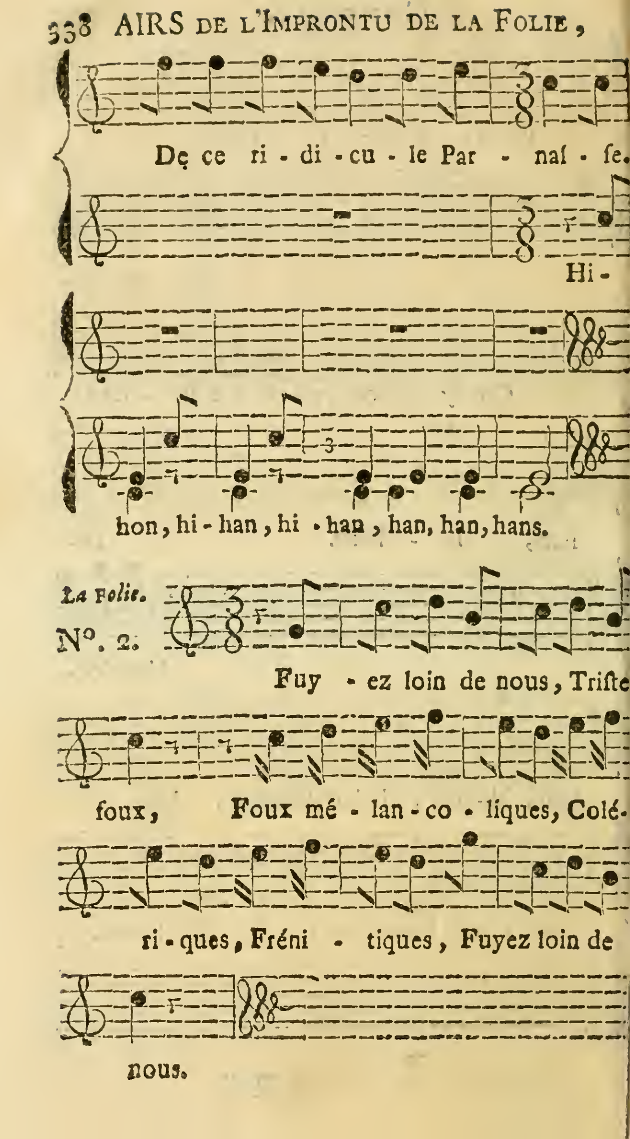
Loin de critiquer notre Piece,
S'en aller ſouper en chantant:
La fillette
Eſt faite
Pour le garçon;
Minon, minette;
Et le garçon
Pour la filette;
Minette, minon.
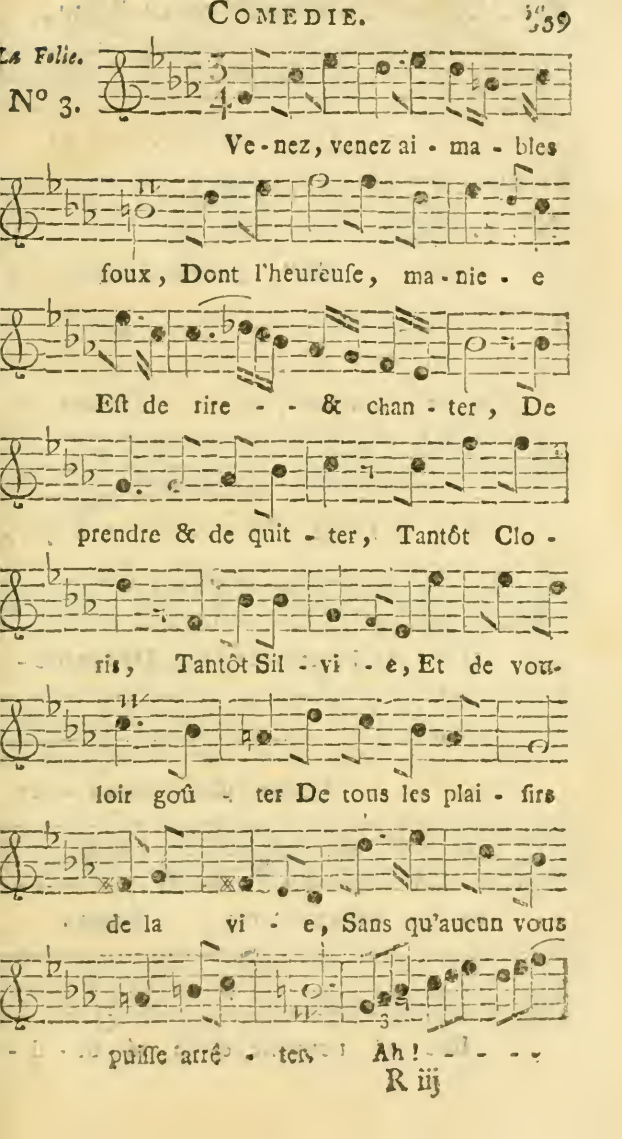
FIN.

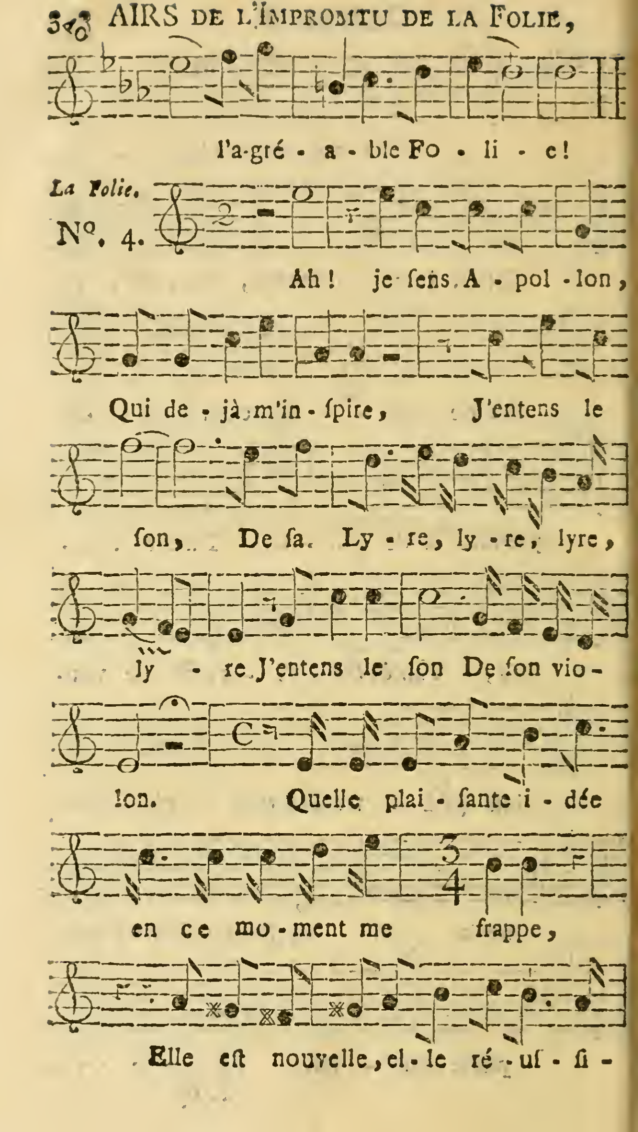

La Comédie.
N°. I.
Chœur d'Anes.
Hi - hon, hihon, hihon, hans,
Ré - veillez - vous, ré - veillez - vous,
hans.
Belle Tha - li - e,
Hi - hon, hi - hans, hi-
Ré - veil - lez - vous, il en eft tems.
hans.
Hi - hon,
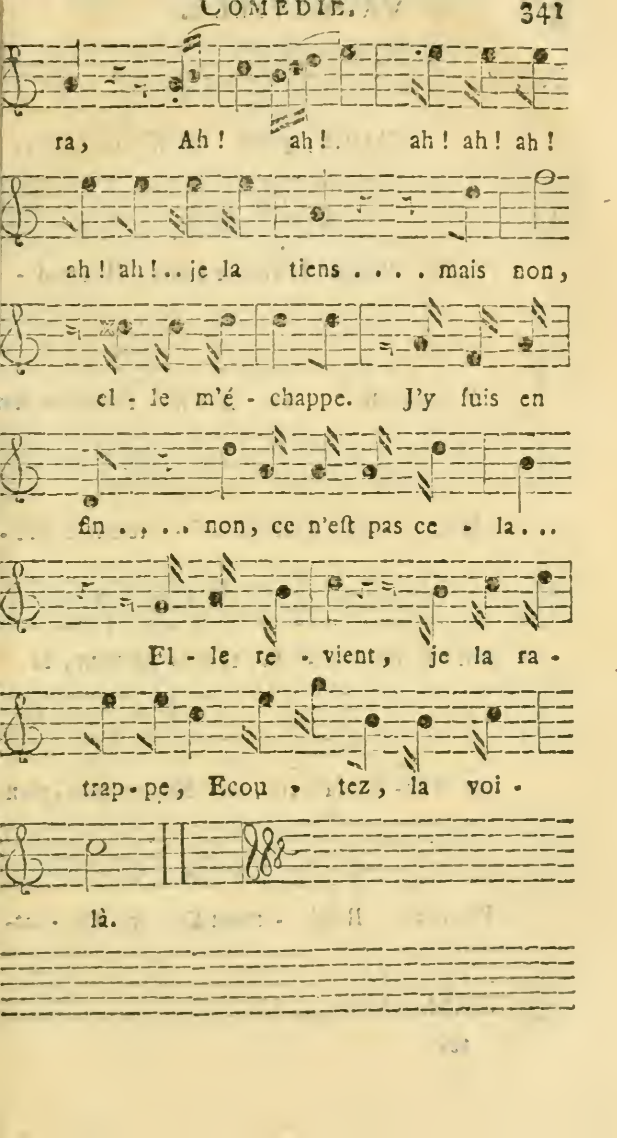

Pouvez -
hi - hon, hi - han, han, han, hans.
vous dormir aux ac - cens
Hi - hans, hi-
D'une pa - reil - le mélo - die ?
hans.
Hi-
Ce n'eſt
hon, hi - hon, hi, han, han, han; hans.

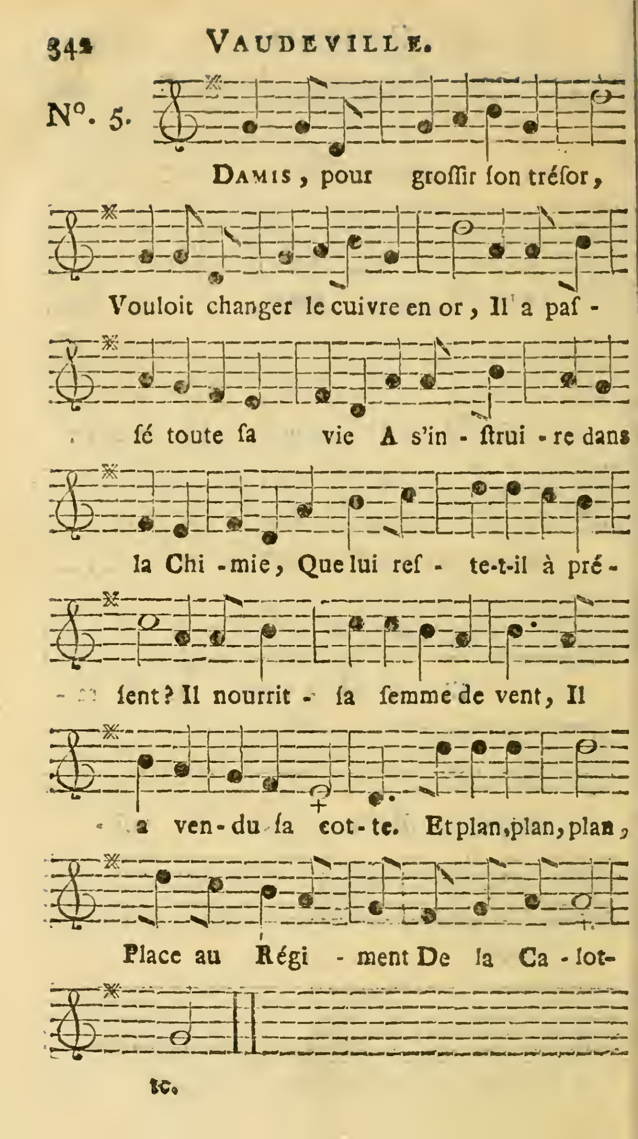

point i - ci vo - tre place,
Hi - hon, hi -
On y voit pé - rir vos - ta - lens.
han, hi - hans. Hi-
Abandon-
hon, hi - han, hi - han, han, han, hans.
nez, a - ban - don - nez les ha - bitans.
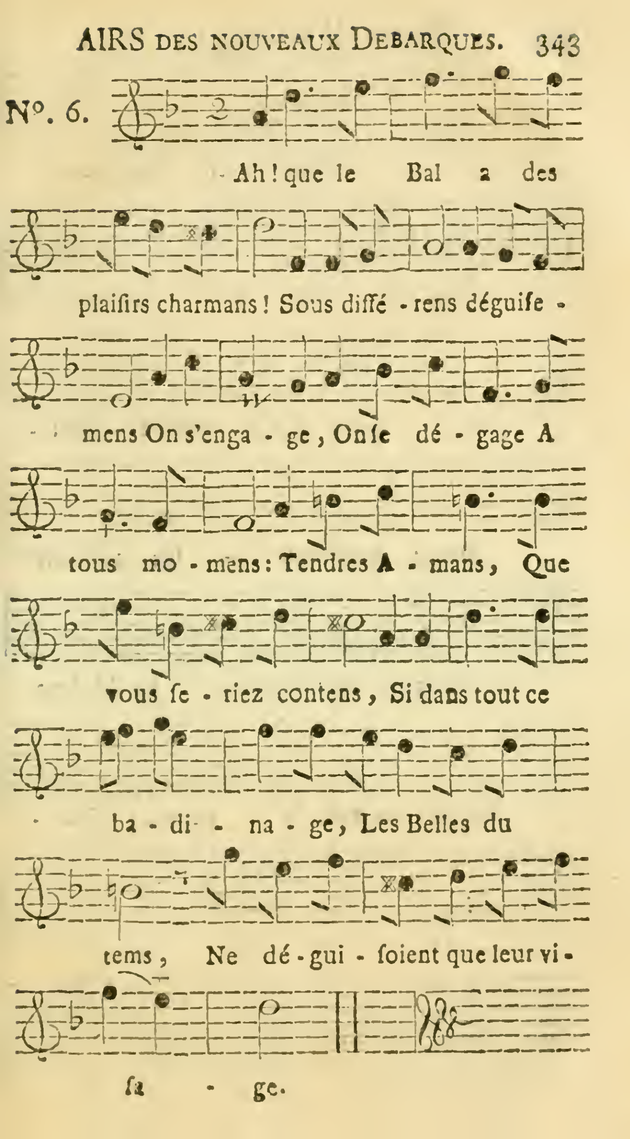

De ce ri - di - cu - le Par - naf - fe.
Hi -
hon, hi - han, hi - han, han, han, hans.
La Folie.
N°. 2.
Fuy - ez loin de nous, Trifte
foux, Foux mé - lan - co - liques, Colé-
ri - ques, Fréni - tiques, Fuyez loin de
nous.
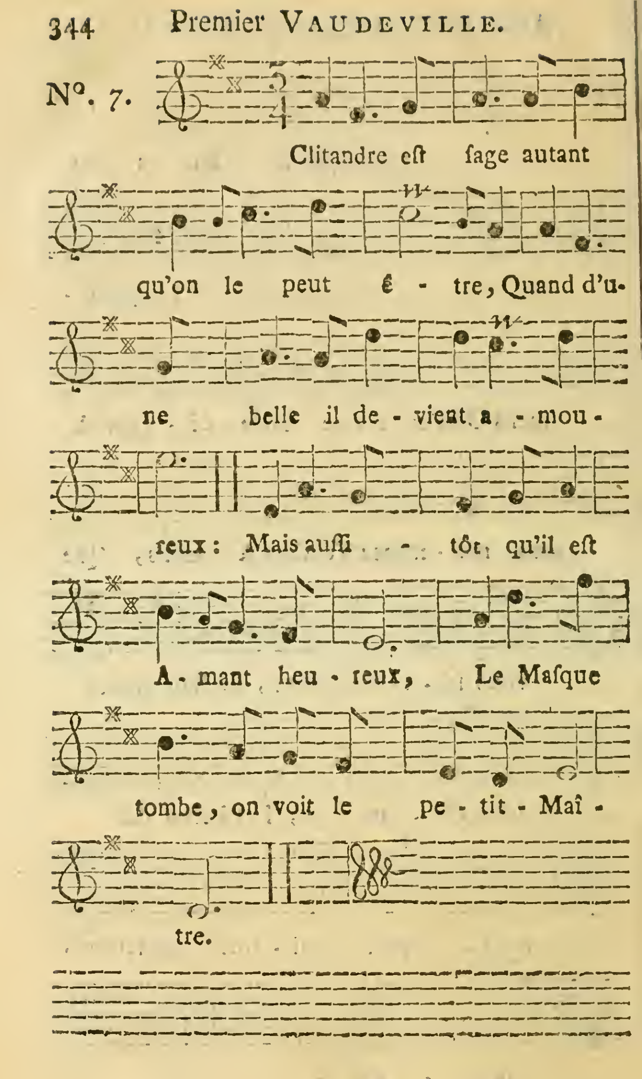

La Folie.
N° 3.
Ve - nez, venez ai - ma - bles
foux, Dont l'heureuse, ma - nie - e
Est de rire - - & chan - ter, De
prendre & de quit - ter, Tantôt Clo -
- - ris, Tantôt Sil - vi - e, Et de vou-
loir goû - ter De tous les plai - sirs
de la vi - e, Sans qu'aucun vous
puisse arrê - ter. Ah! - - - - -
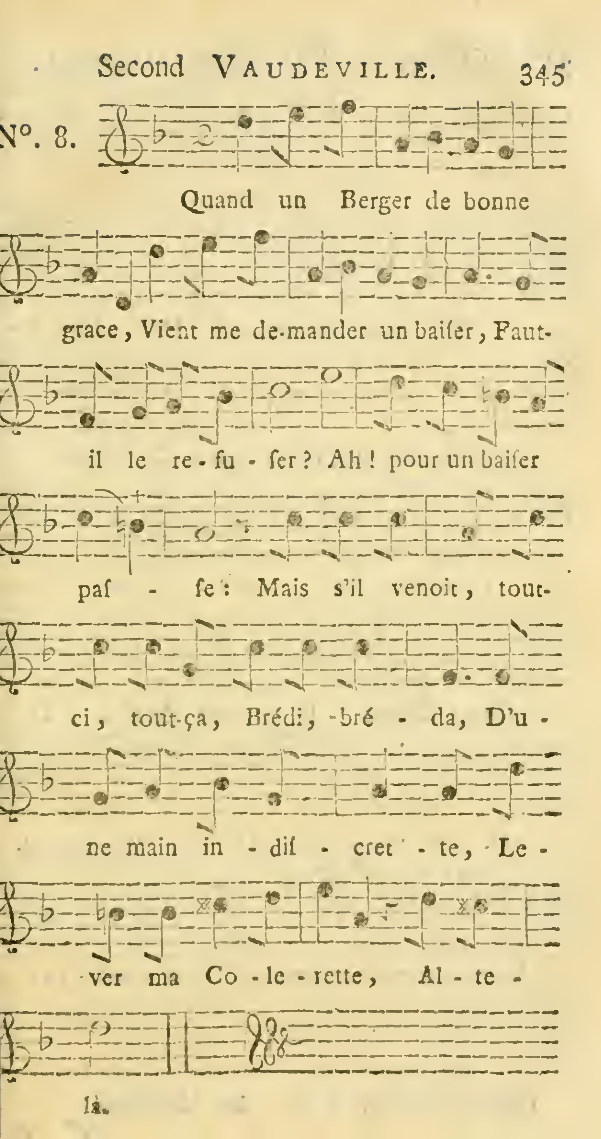

l'a-gré - a - ble Fo - li - e!
La Folie.
No. 4.
Ah! je sens A - pol - lon,
Qui de - jà m'in - spire, J'entens le
son, De sa. Ly - re, ly - re, lyre,
ly - re J'entens le son De son vio -
lon. Quelle plai - sante i - dée
en ce mo - ment me frappe,
Elle est nouvelle, el - le ré - us - si -
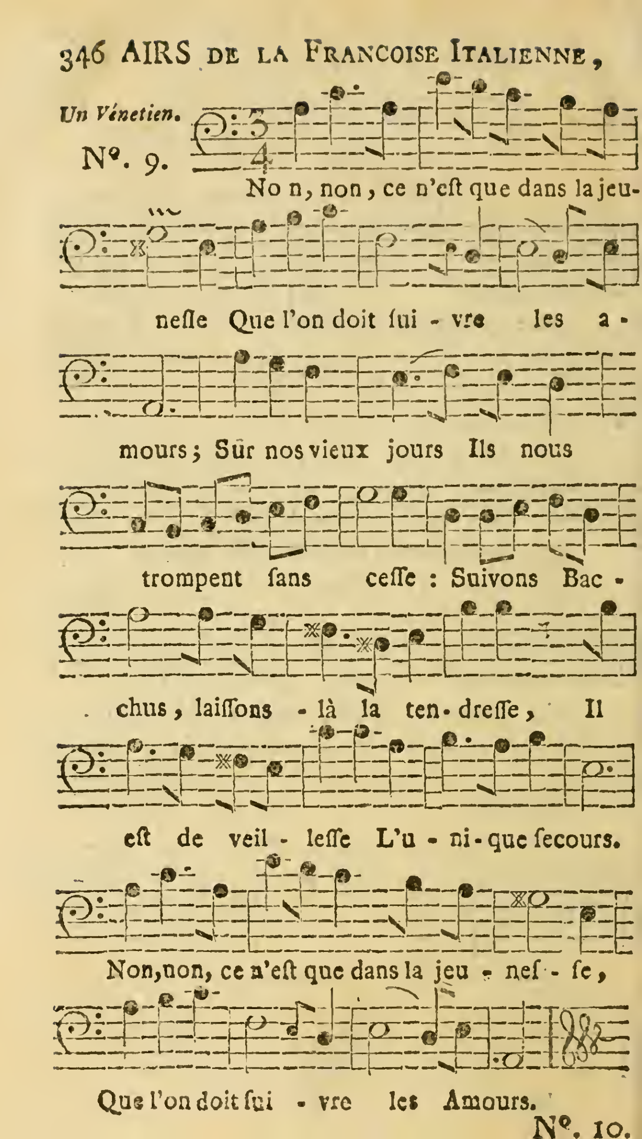

ra, Ah! ah! ah! ah! ah!
ah! ah!.. je la tiens . . . . mais non,
el - le m'é - chappe. J'y fuis en
fin . . , . . . non, ce n'eſt pas ce - la. . .
El - le re - vient, je la ra -
trap - pe, Ecou - tez, la voi -
là.


N°. 5.
DAMIS, pour groſſir ſon tréſor,
Vouloit changer le cuivre en or, Il a paſ -
ſé toute ſa vie A s'in - ſtrui - re dans
la Chi - mie, Que lui reſ - te-t-il à pré -
ſent? Il nourrit - ſa femme de vent, Il
a ven - du ſa cot - te. Et plan, plan, plan,
Place au Régi - ment De la Ca - lot-
te.
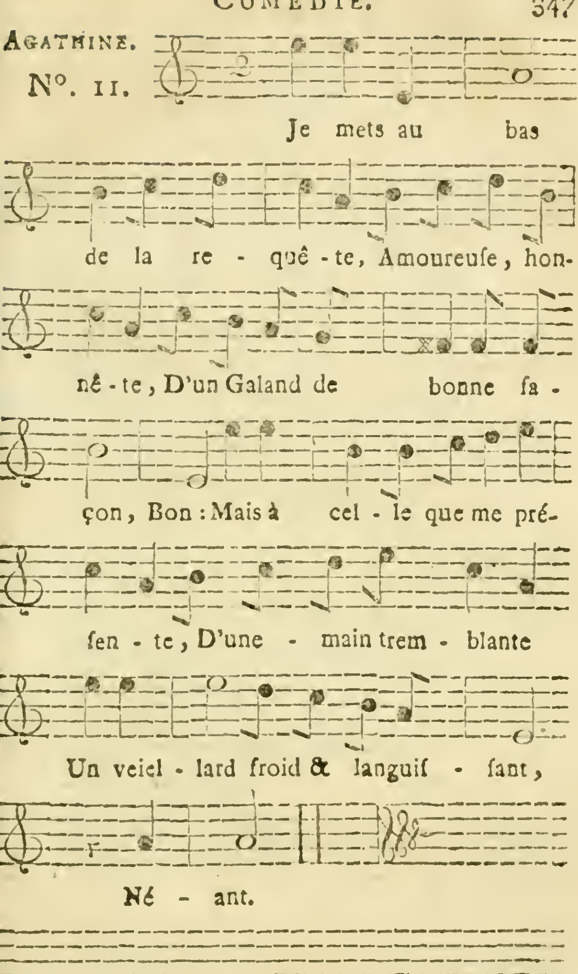

N°. 6.
Ah! que le Bal a des
plaisirs charmans! Sous diffé - rens déguise -
mens On s'enga - ge, On se dé - gage A
tous mo - mens: Tendres A - mans, Que
vous se - riez contens, Si dans tout ce
ba - di - na - ge, Les Belles du
tems, Ne dé - gui - soient que leur vi -
sa - ge.


N°. 7.
Clitandre eſt ſage autant
qu'on le peut ê - tre, Quand d'u-
ne belle il de - vient a - mou -
reux: Mais auſſi - tôt qu'il eſt
A - mant heu - reux, Le Maſque
tombe, on voit le pe - tit - Maî -
tre.

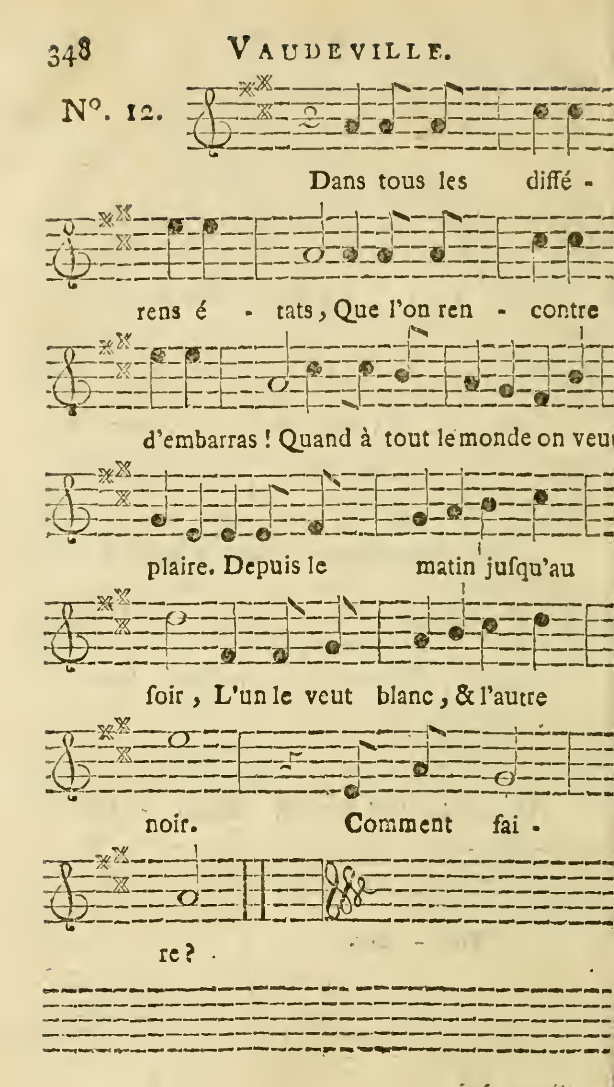

N°. 8.
Quand un Berger de bonne
grace, Vient me de-mander un baiſer, Faut-
il le re - fu - ſer ? Ah ! pour un baiſer
paſ - ſe : Mais s'il venoit, tout-
ci, tout-ça, Brédi, -bré - da, D'u -
ne main in - diſ - cret - te, Le -
ver ma Co - le - rette, Al - te -
là.

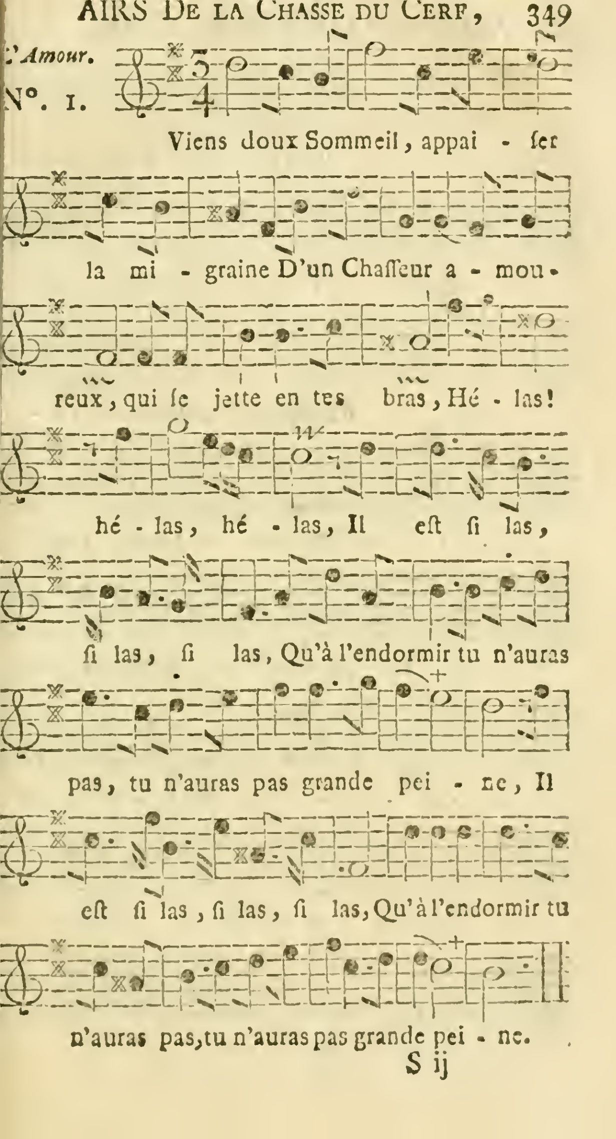

Un Vénetien.
Nº. 9.
No n, non, ce n'eſt que dans la jeu-
neſſe Que l'on doit ſui - vre les a -
mours; Sûr nos vieux jours Ils nous
trompent ſans ceſſe : Suivons Bac -
. chus, laiſſons - là la ten - dreſſe, Il
eſt de veil - leſſe L'u - ni - que ſecours.
Non, non, ce n'eſt que dans la jeu - neſ - ſe,
Que l'on doit ſui - vre les Amours.
Nº. 10.
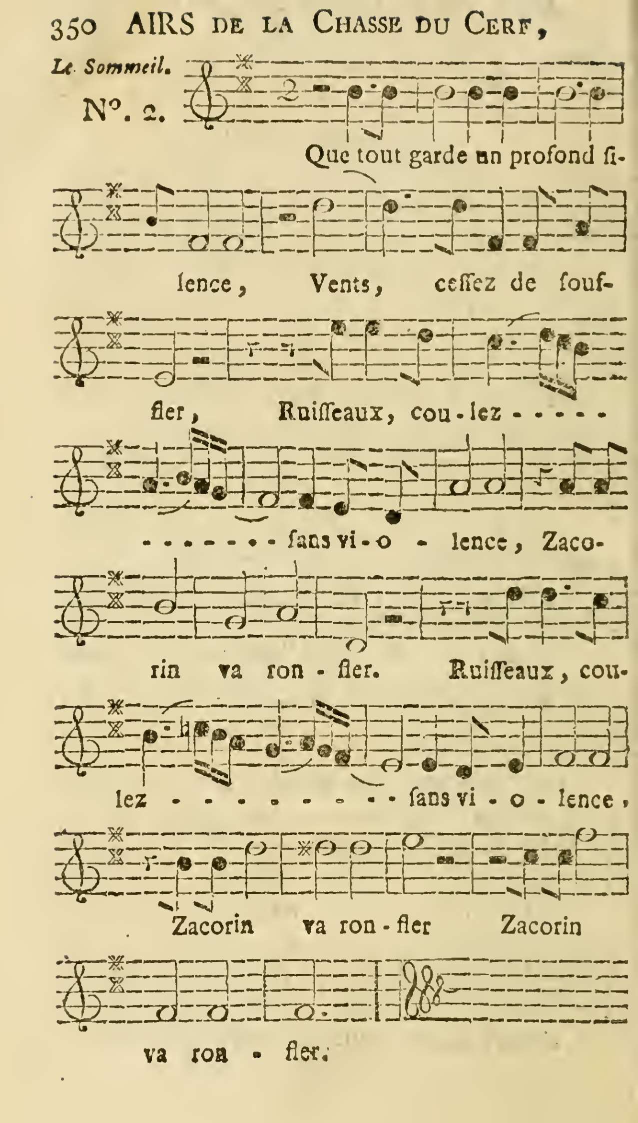
AGATHINE.
N°. 11.
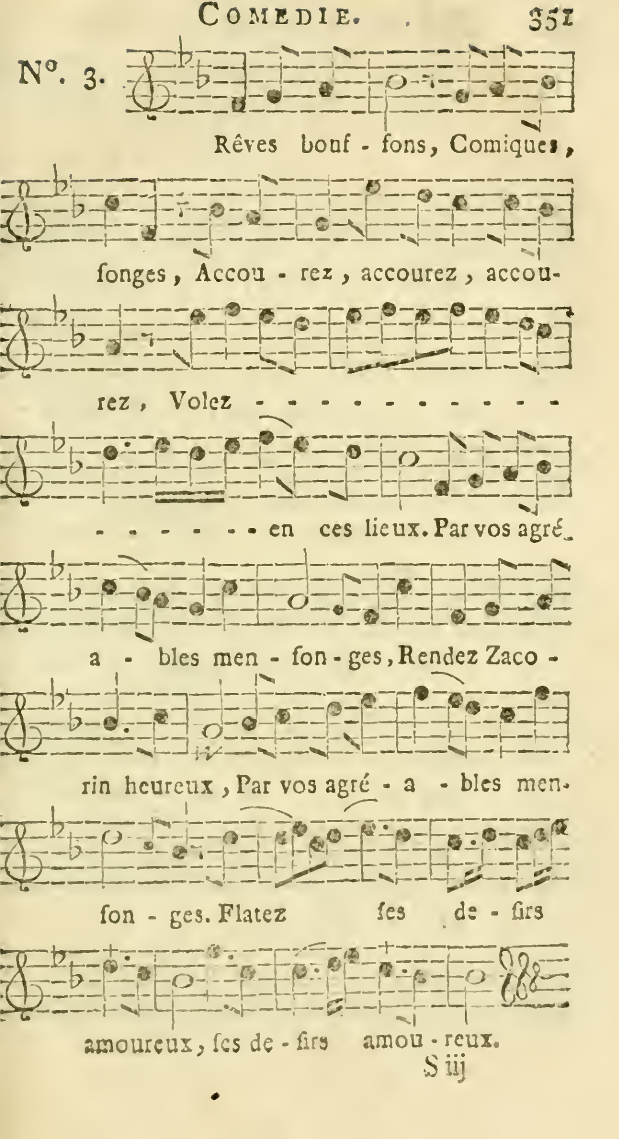


N°. 12.


Dans tous les diffé -
rens é - tats, Que l'on ren - contre
d'embarras ! Quand à tout le monde on veu
plaire. Depuis le matin jusqu'au
soir, L'un le veut blanc, & l'autre
noir. Comment fai -
re ?

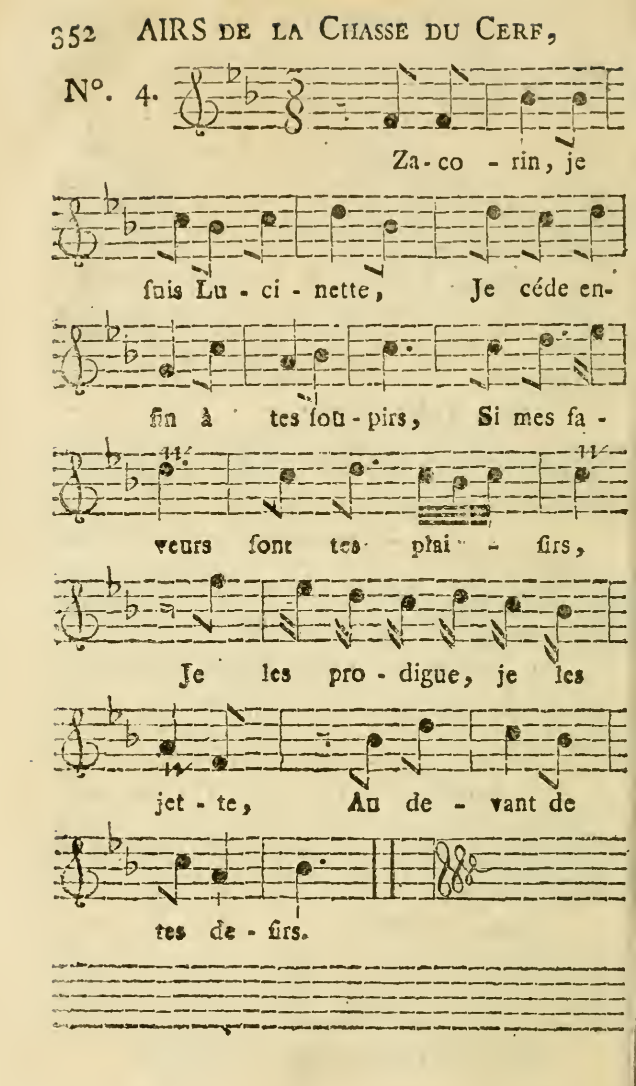

L'Amour.
N°. 1.
Viens doux Sommeil, appai - ser
la mi - graine D'un Chaſſeur a - mou-
reux, qui ſe jette en tes bras, Hé - las!
hé - las, hé - las, Il eſt ſi las,
ſi las, ſi las, Qu'à l'endormir tu n'auras
pas, tu n'auras pas grande pei - ne, Il
eſt ſi las, ſi las, ſi las, Qu'à l'endormir tu
n'auras pas, tu n'auras pas grande pei - ne.
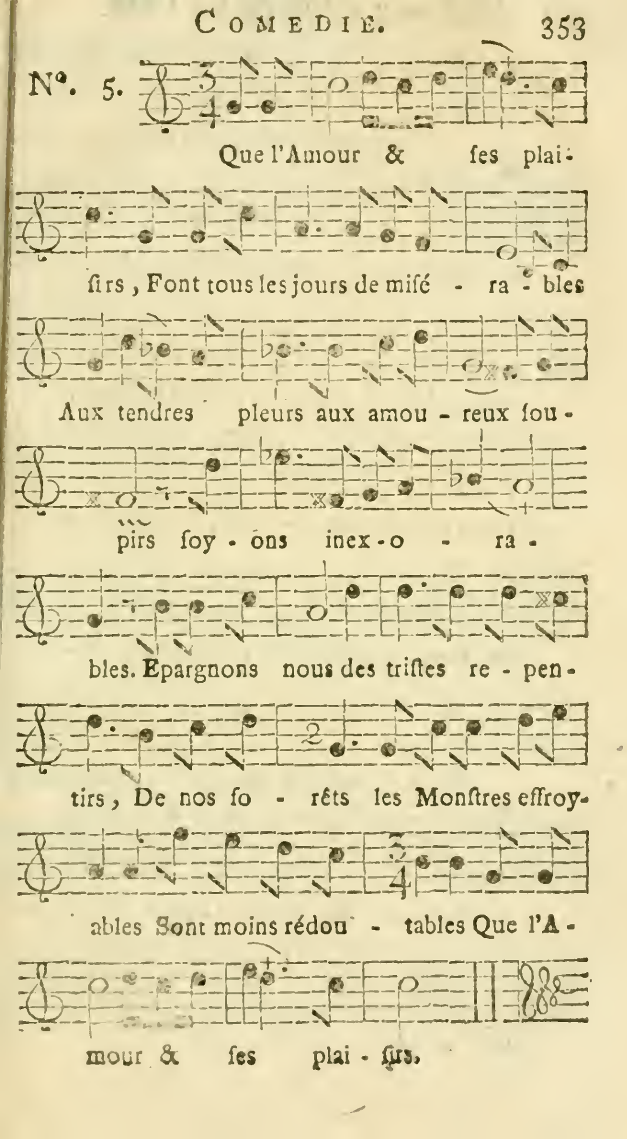

Le Sommeil.
N°. 2.
Que tout garde un profond si-
lence, Vents, ceſſez de ſouf-
fler, Ruiſſeaux, cou - lez - - - - -
- - - - - - - - ſans vi - o - lence, Zaco-
rin va ron - fler. Ruiſſeaux, cou-
lez - - - - - - - - ſans vi - o - lence,
Zacorin va ron - fler Zacorin
va ron - fler.

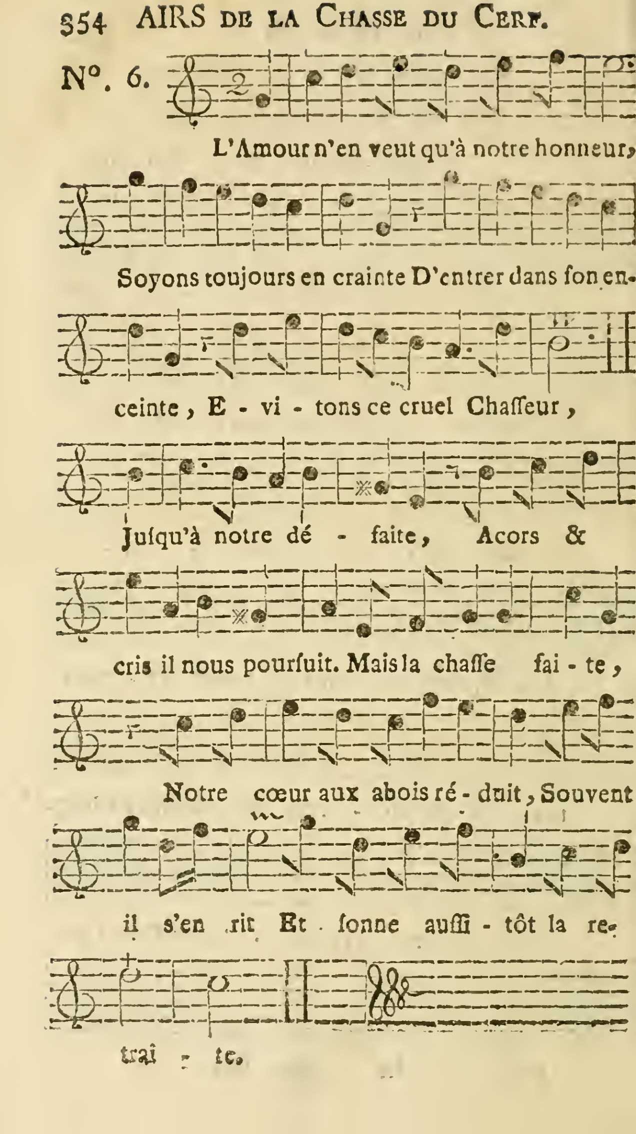
N°. 3.
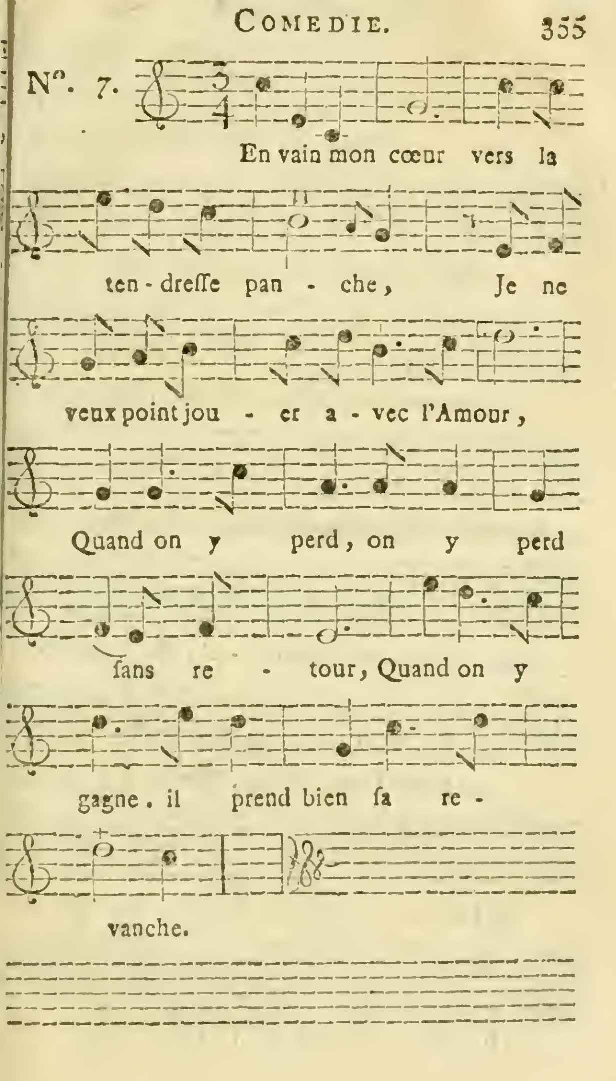

Rêves bouf - fons, Comiques,
fonges, Accou - rez, accourez, accou-
rez, Volez - - - - - - - - - - -
- - - - - - - en ces lieux. Par vos agré_
a - bles men - fon - ges, Rendez Zaco -
rin heureux, Par vos agré - a - bles men-
fon - ges. Flatez fes de - firs
amoureux, fes de - firs amou - reux.

N°. 4.


Za-co - rin, je
fuis Lu - ci - nette, Je céde en-
fin à tes fou-pirs, Si mes fa -
veurs font tes plai - firs,
Je les pro - digue, je les
jet - te, Au de - vant de
tes de - firs.


N°. 5.
Que l'Amour & ses plai-
ſirs, Font tous les jours de miſé - ra - bles
Aux tendres pleurs aux amou - reux ſou -
pirs ſoy - ons inex - o - ra -
bles. Epargnons nous des triſtes re - pen -
tirs, De nos ſo - rêts les Monſtres effroy-
ables Sont moins rédou - tables Que l'A -
mour & ſes plai - ſirs.


N°. 6.
L'Amour n'en veut qu'à notre honneur,
Soyons toujours en crainte D'entrer dans fon en-
ceinte, E - vi - tons ce cruel Chaffeur,
Jufqu'à notre dé - faite, Acors &
cris il nous pourfuit. Mais la chaffe fai - te,
Notre cœur aux abois ré - duit, Souvent
il s'en rit Et fonne auffi - tôt la re-
trai - te.


N°. 7.
En vain mon cœur vers la
ten - dreſſe pan - che, Je ne
veux point jou - er a - vec l'Amour,
Quand on y perd, on y perd
ſans re - tour, Quand on y
gagne. il prend bien ſa re -
vanche.

N°. 8.

Toutes les Nymphes de Di-a-ne

Me regardoient comme un profane, Mes

traits leur ont livré l'assaut, Tayaut, tayaut, tay-
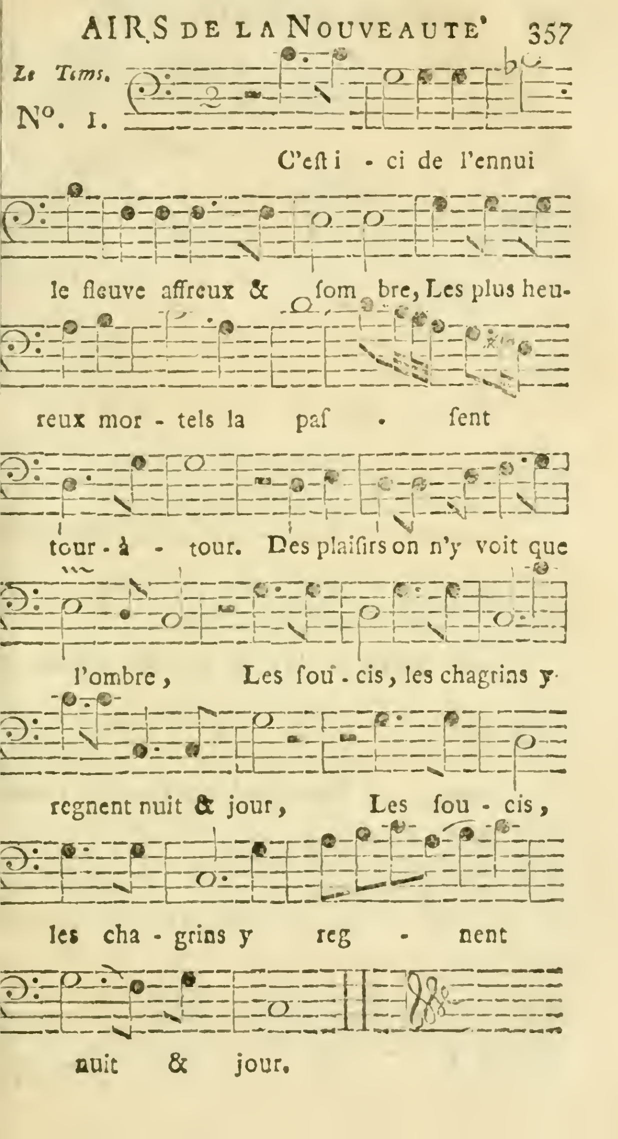
aut, tayaut. Mais loin de gémir de leurs peines, Leur

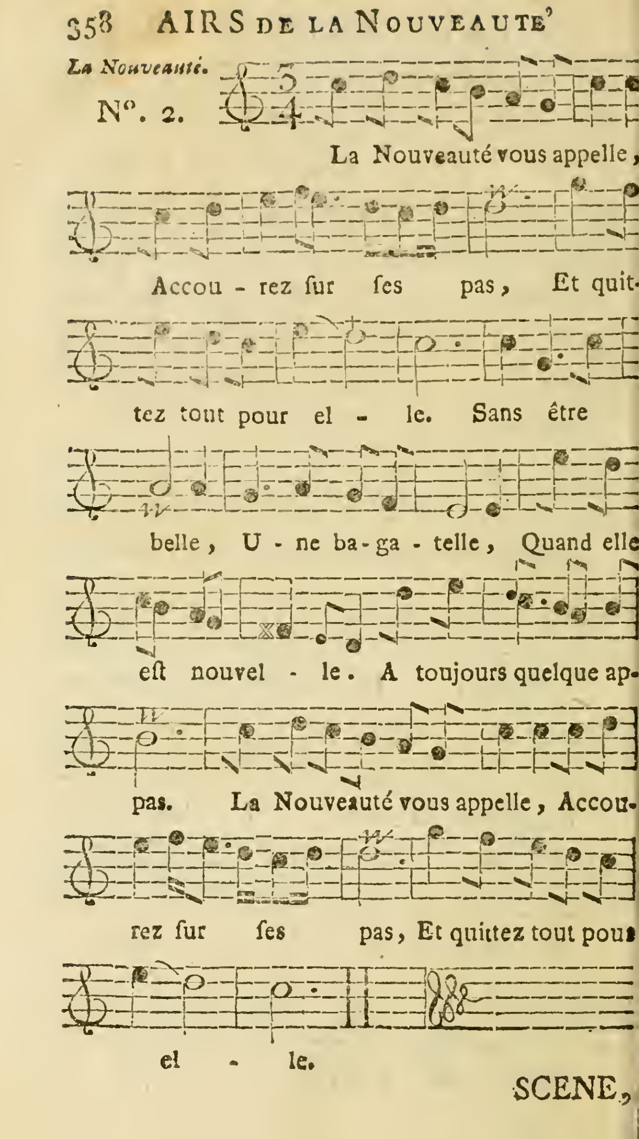
cœur trop farouche adou - ci, Se plaint en-
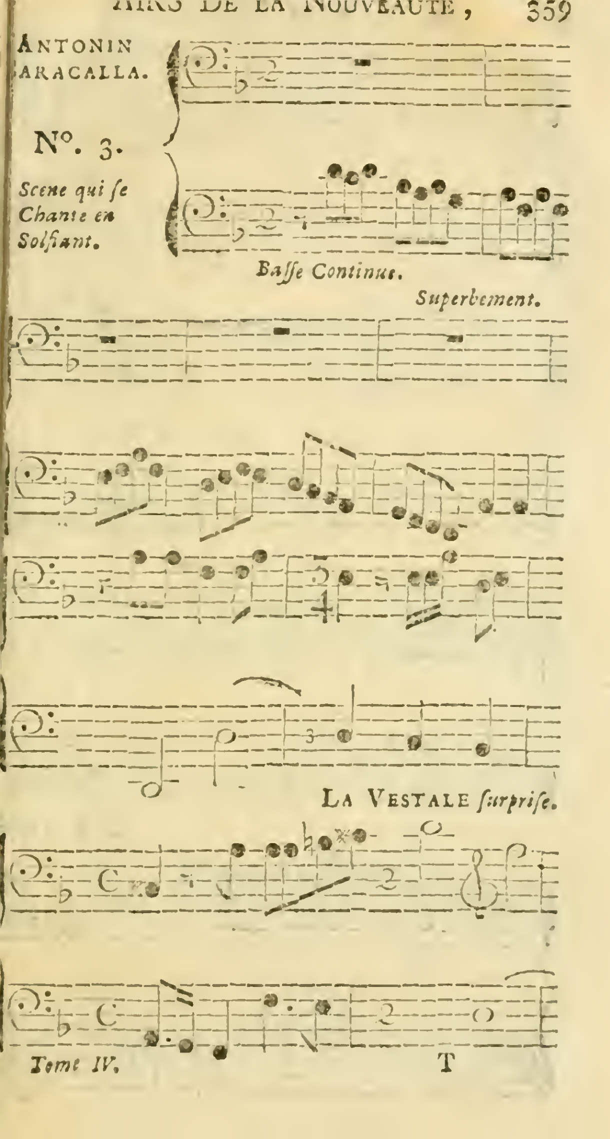
cor portant mes chaînes, D'avoir é - té trop
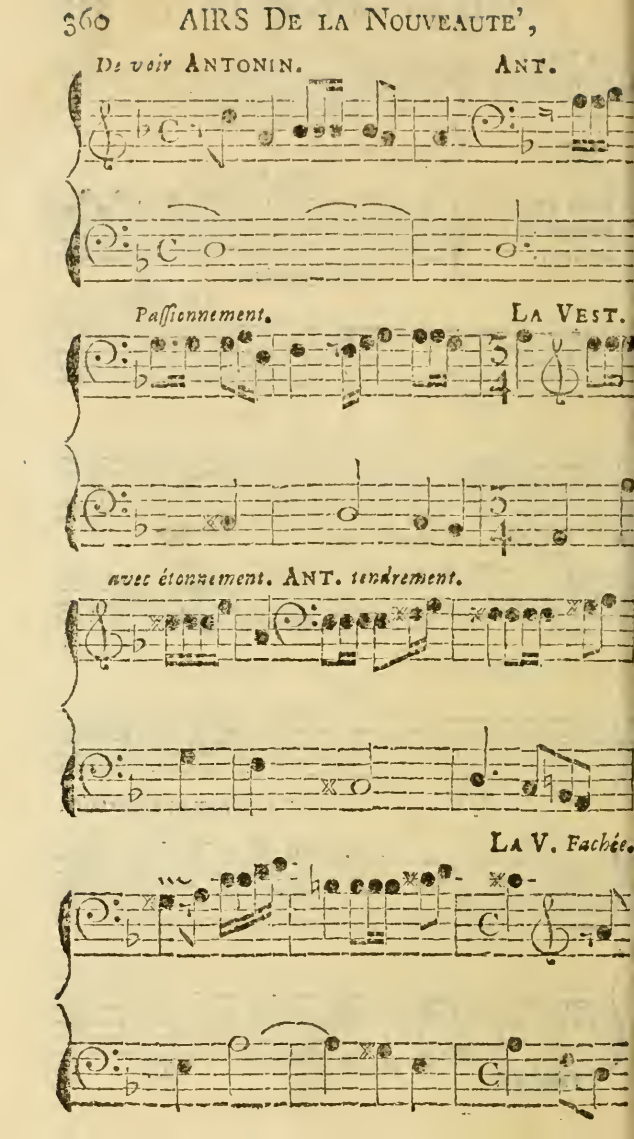
tard pu- ni, Et chante Al - la - li, al - la

li, alla - li, alla - li, alla - li.
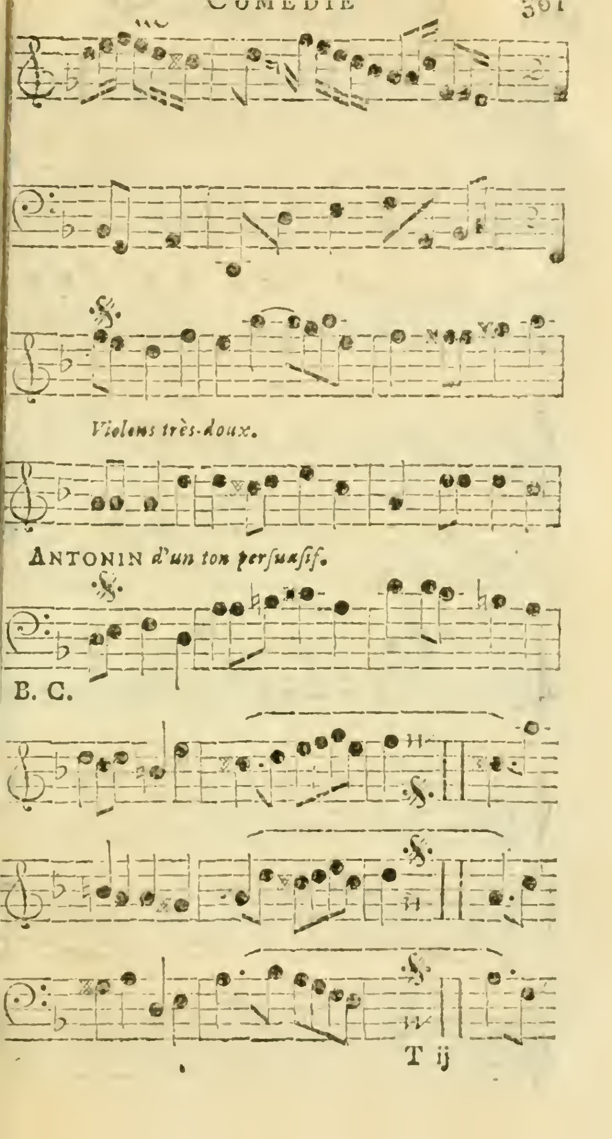

Le Tems.
No. 1.
C'est i - ci de l'ennui
le fleuve affreux & som bre, Les plus heu-
reux mor - tels la paf - fent
tour - à - tour. Des plaisirs on n'y voit que
l'ombre, Les fou - cis, les chagrins y
regnent nuit & jour, Les fou - cis,
les cha - grins y reg - nent
nuit & jour.
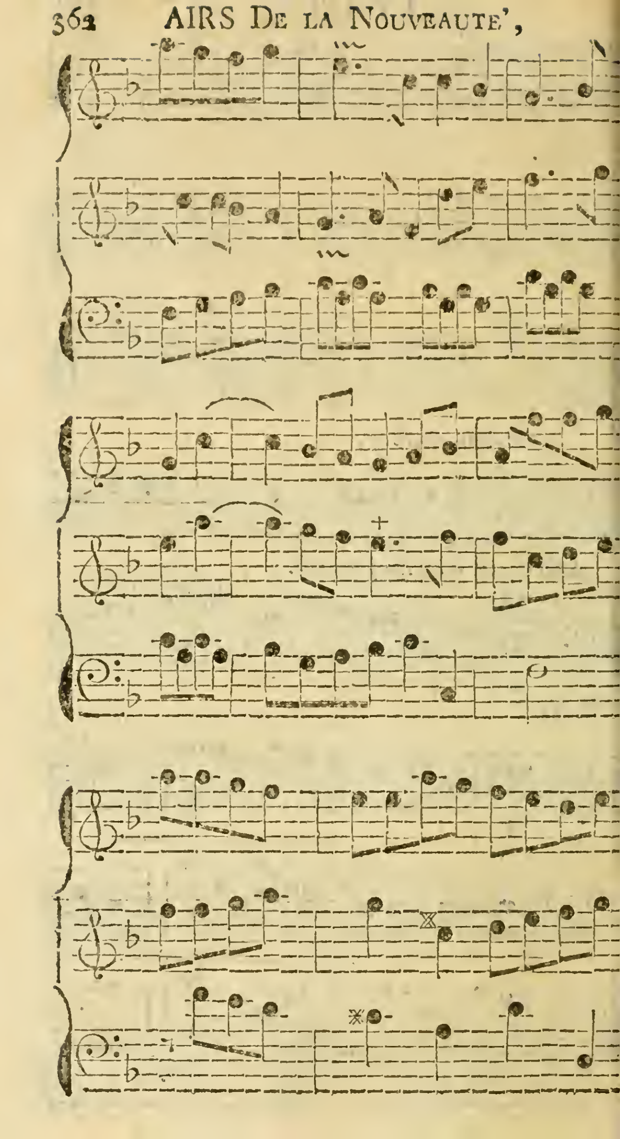

La Nouveauté.
N°. 2.
La Nouveauté vous appelle,
Accou - rez ſur ſes pas, Et quit-
tez tout pour el - le. Sans être
belle, U - ne ba-ga - telle, Quand elle
eſt nouvel - le. A toujours quelque ap-
pas. La Nouveauté vous appelle, Accou-
rez ſur ſes pas, Et quittez tout pour
el - le.
SCENE,
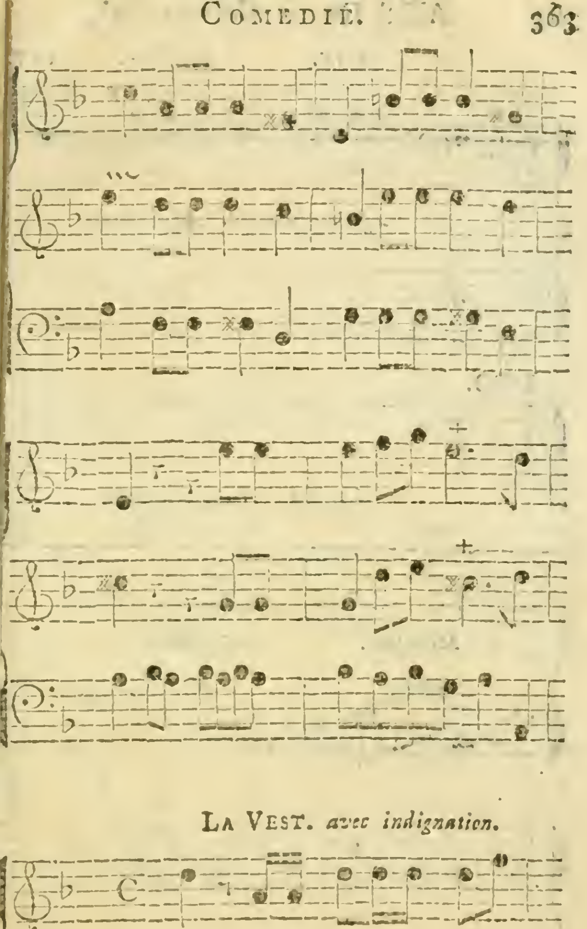

ANTONIN
CARACALLA.
N°. 3.
Scene qui se
Chante en
Solfiant.
Basse Continue.
Superbement.
LA VESTALE surprise.
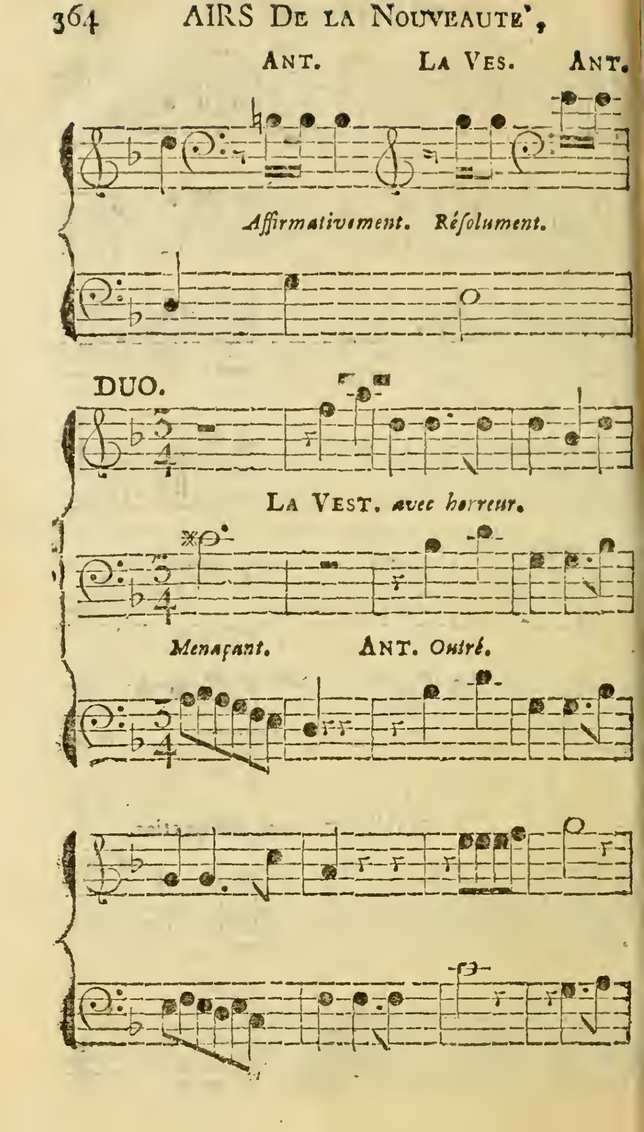


De voir ANTONIN.
ANT.
Passionnement.
LA VEST.
avec étonnement. ANT. *tendrement.*
LA V. *Fachée.*

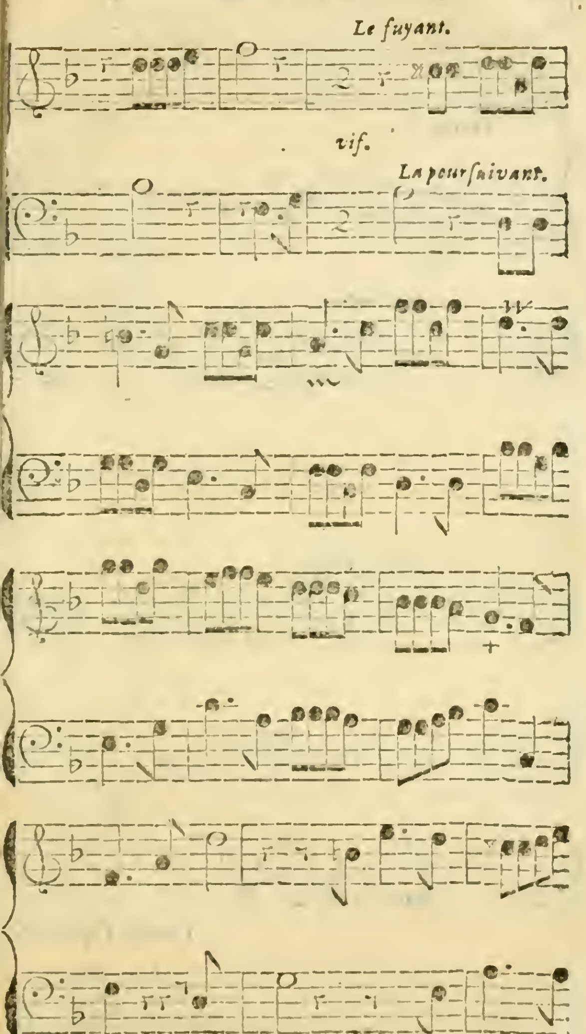

Violons très-doux.
ANTONIN d'un ton persuasif.
B. C.
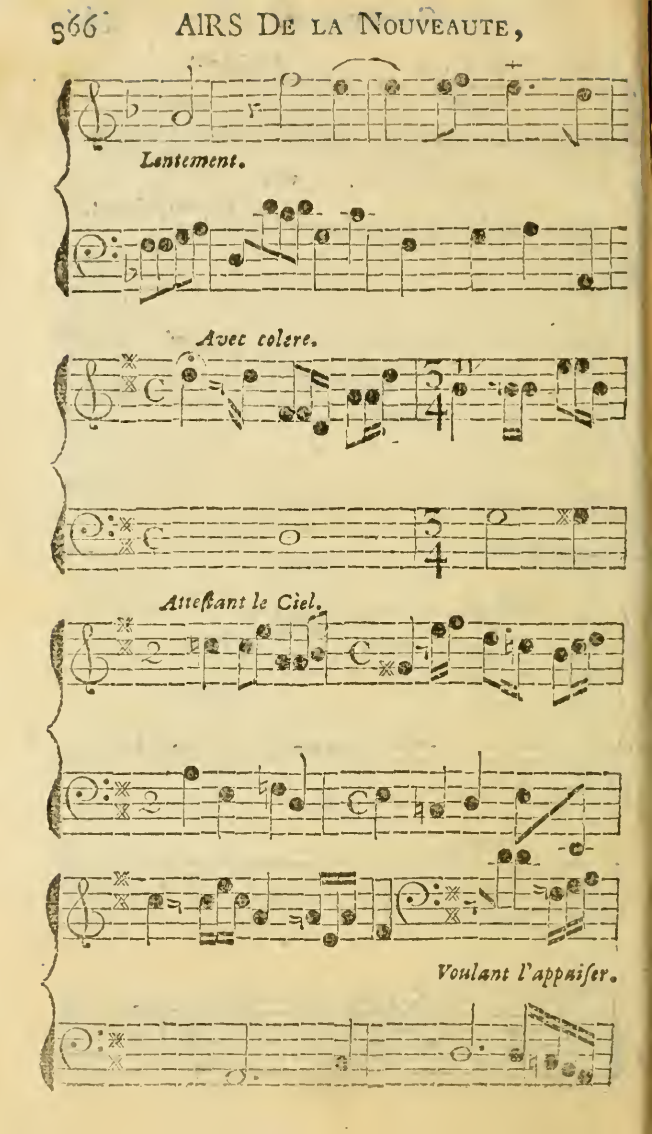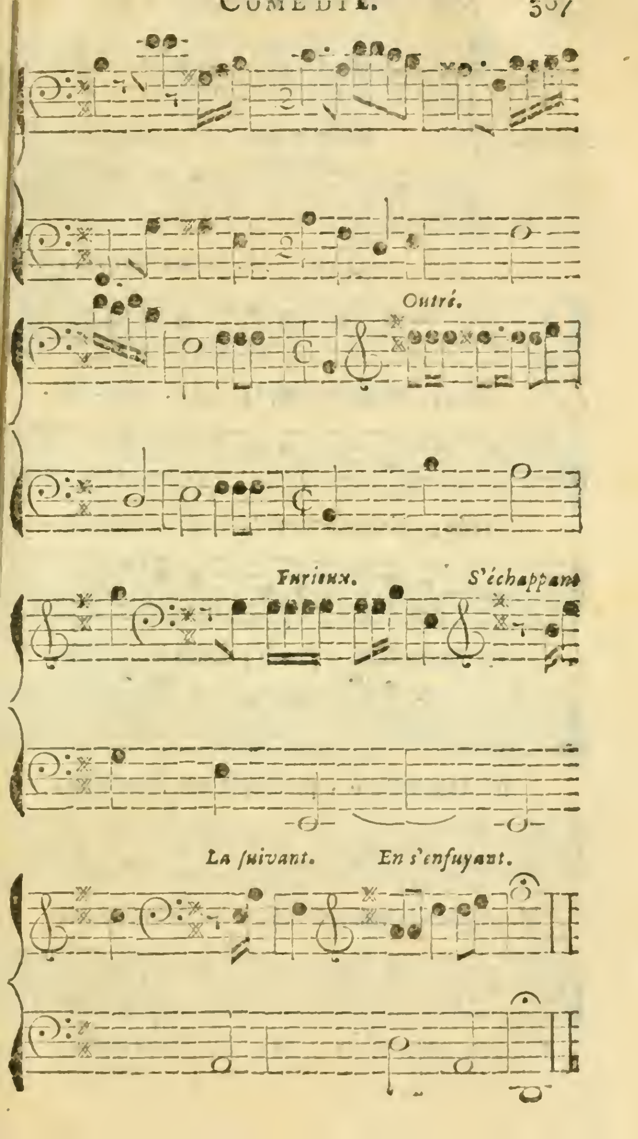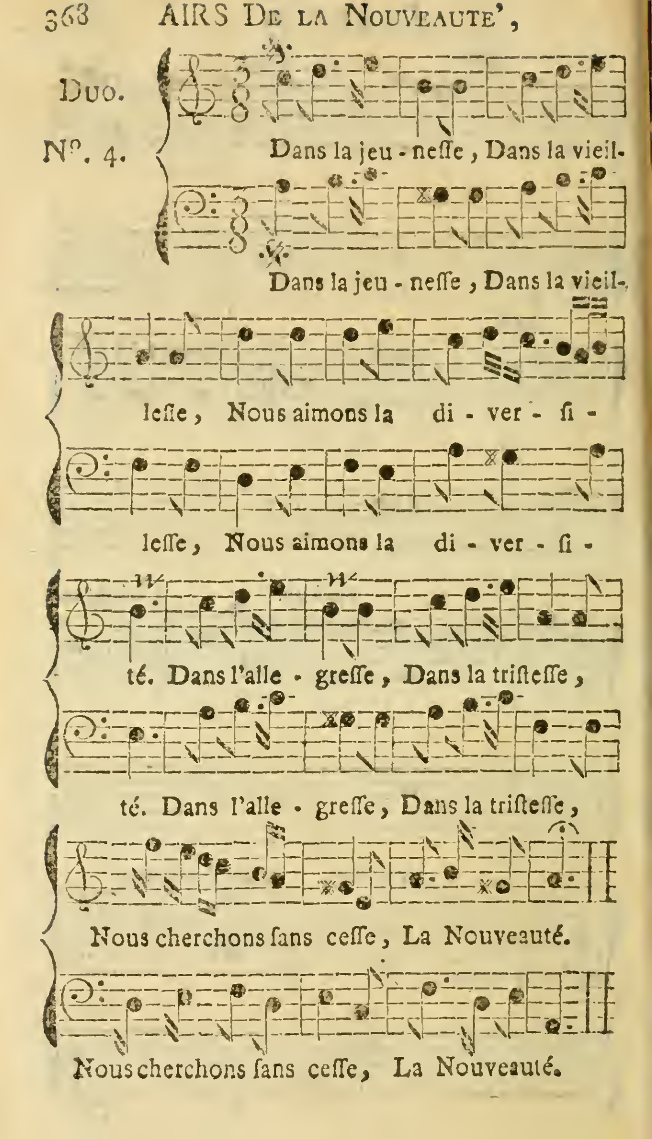




LA VEST. *avec indignation.*
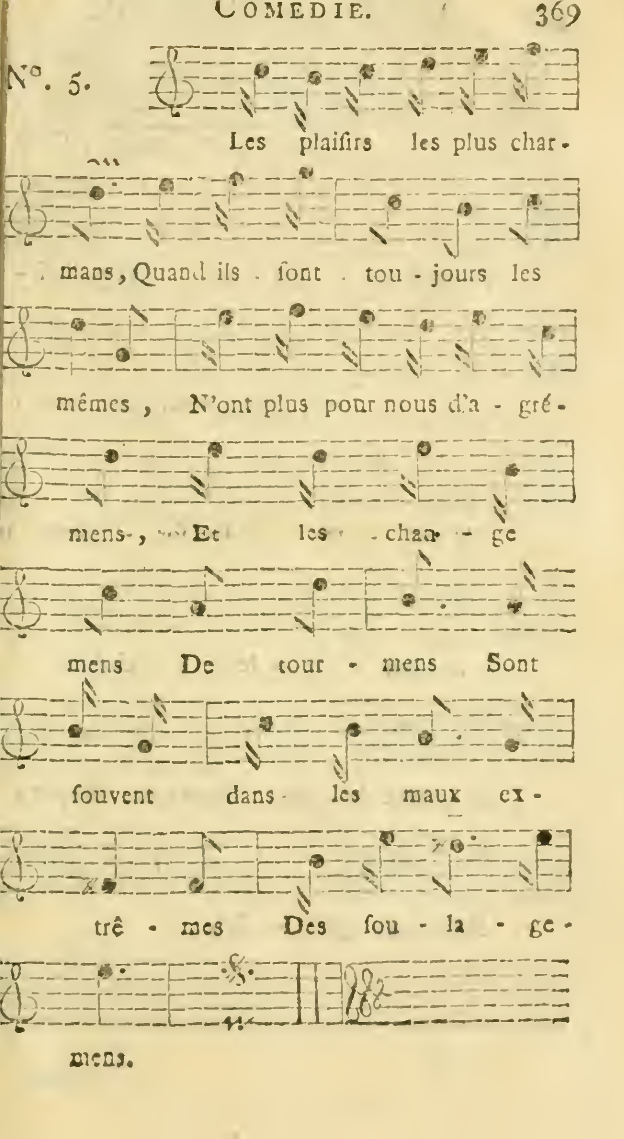

ANT.
LA VES.
ANT.
Affirmativement.
Résolument.
DUO.
LA VEST. avec horreur.
Menaçant.
ANT. Outré.
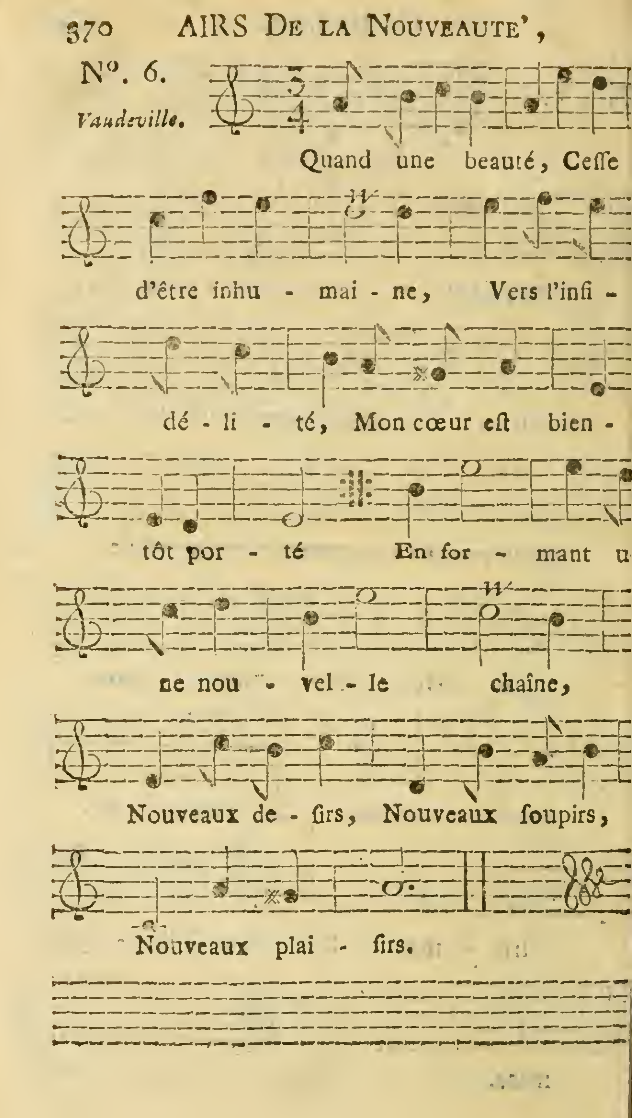

Le fuyant.
vif.
La pourſuivant.
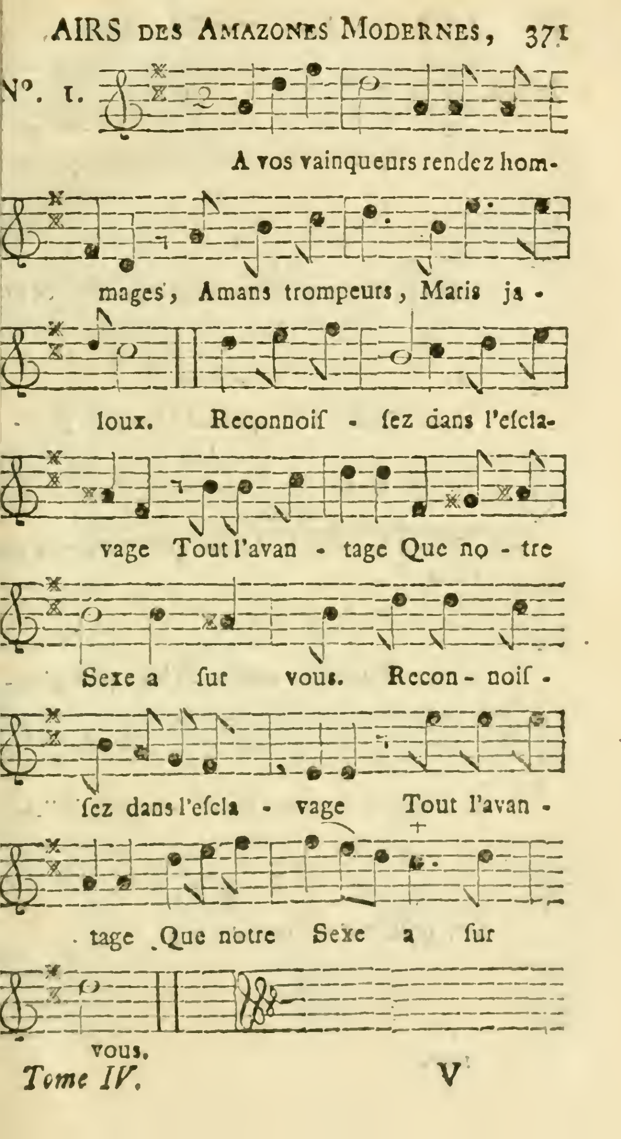

Lentement.
Avec colere.
Atteſtant le Ciel.
Voulant l'appaiſer.


Outré.
Furieux.
S'échappant
La suivant.
En s'enfuyant.

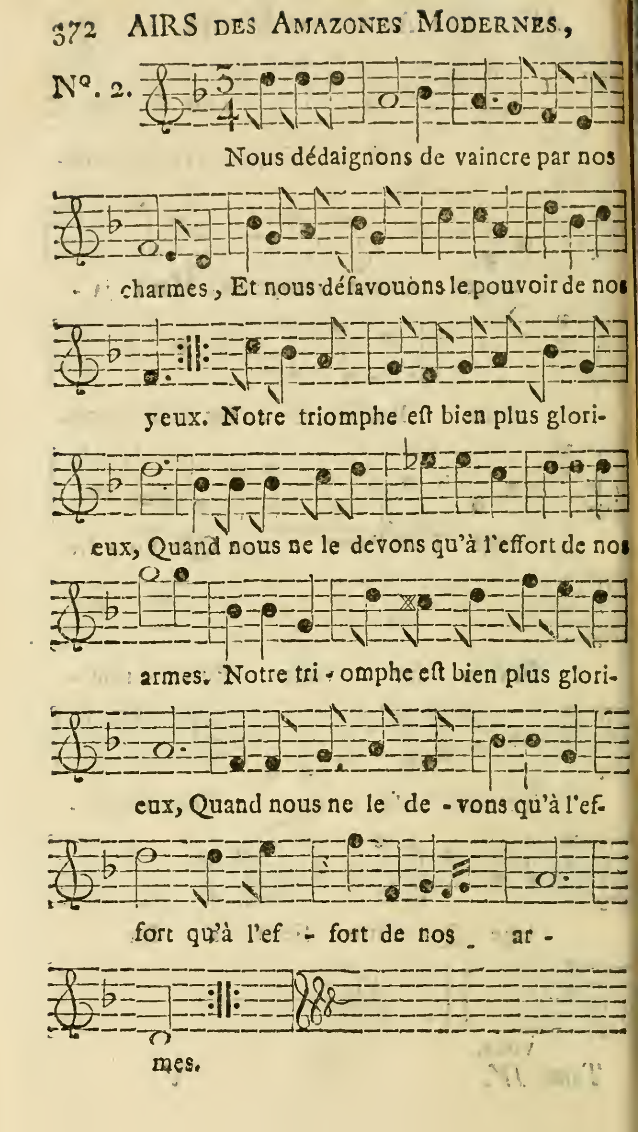

Duo.
N°. 4.
Dans la jeu - neſſe, Dans la vieil-
Dans la jeu - neſſe, Dans la vieil-
leſſe, Nous aimons la di - ver - ſi -
leſſe, Nous aimons la di - ver - ſi -
té. Dans l'alle - greſſe, Dans la triſteſſe,
té. Dans l'alle - greſſe, Dans la triſteſſe,
Nous cherchons ſans ceſſe, La Nouveauté.
Nous cherchons ſans ceſſe, La Nouveauté.
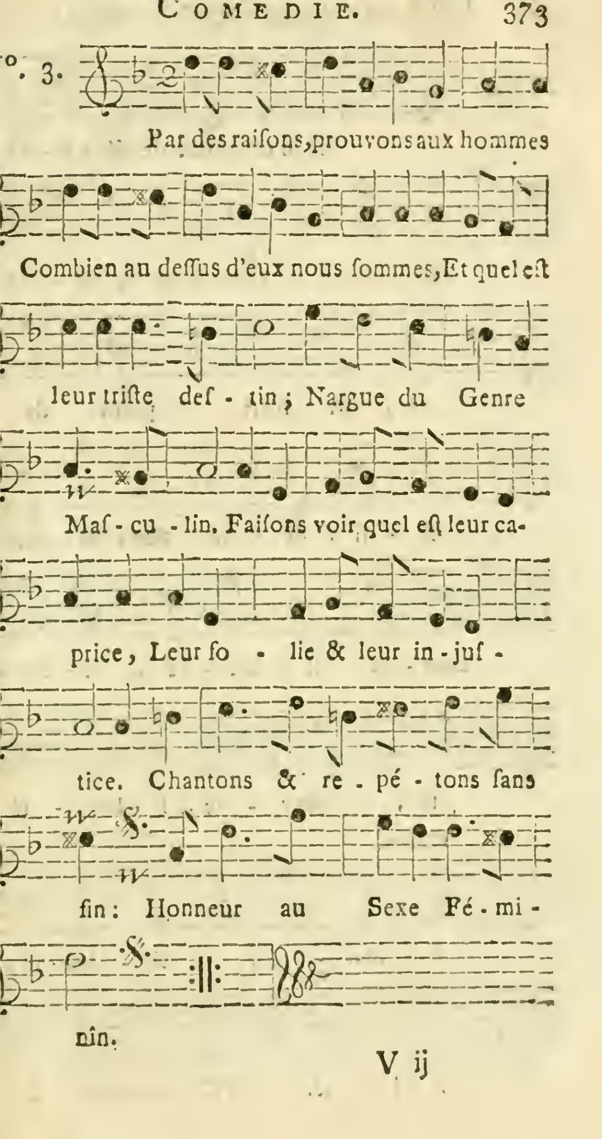

N°. 5.
Les plaisirs les plus char -
mans, Quand ils sont tou - jours les
mêmes, N'ont plus pour nous d'a - gré -
mens, Et les chan - ge
mens De tour - mens Sont
souvent dans les maux ex -
trê - mes Des sou - la - ge -
mens.


N°. 6.
Vaudeville.
Quand une beauté, Cesse
d'être inhu - mai - ne, Vers l'infi -
dé - li - té, Mon cœur est bien -
tôt por - té En for - mant u
ne nou - vel - le chaîne,
Nouveaux de - sirs, Nouveaux soupirs,
Nouveaux plai - sirs.
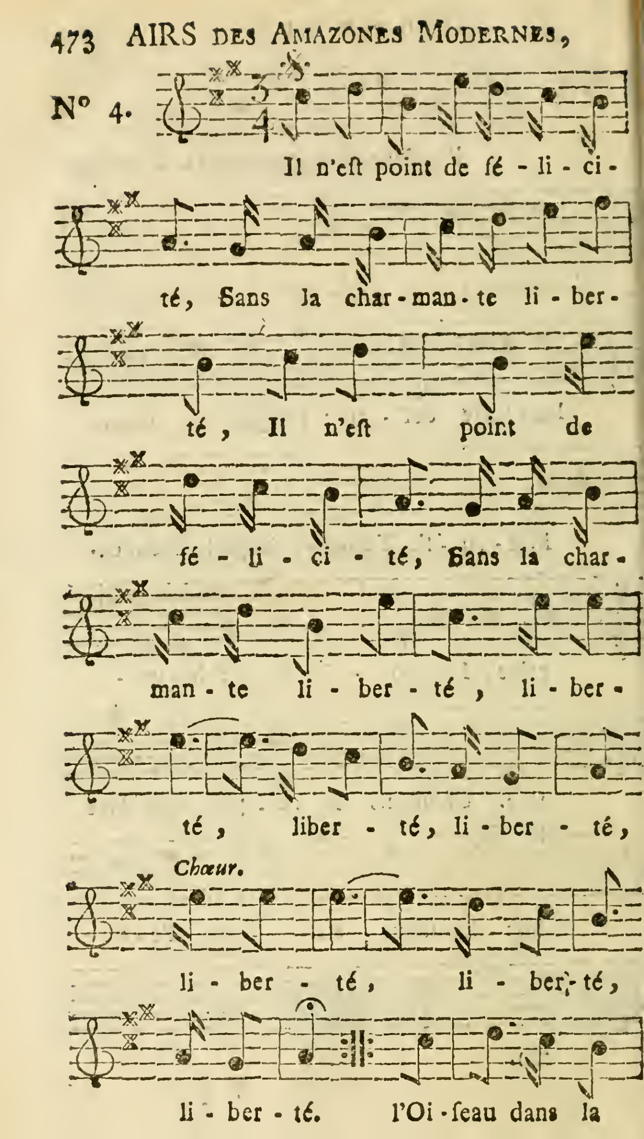

N°. 1.
A vos vainqueurs rendez hom-
mages, Amans trompeurs, Maris ja-
loux. Reconnoiſ - ſez dans l'eſcla-
vage Tout l'avan - tage Que no - tre
Sexe a ſur vous. Recon - noiſ -
ſez dans l'eſcla - vage Tout l'avan -
tage Que notre Sexe a ſur
vous.
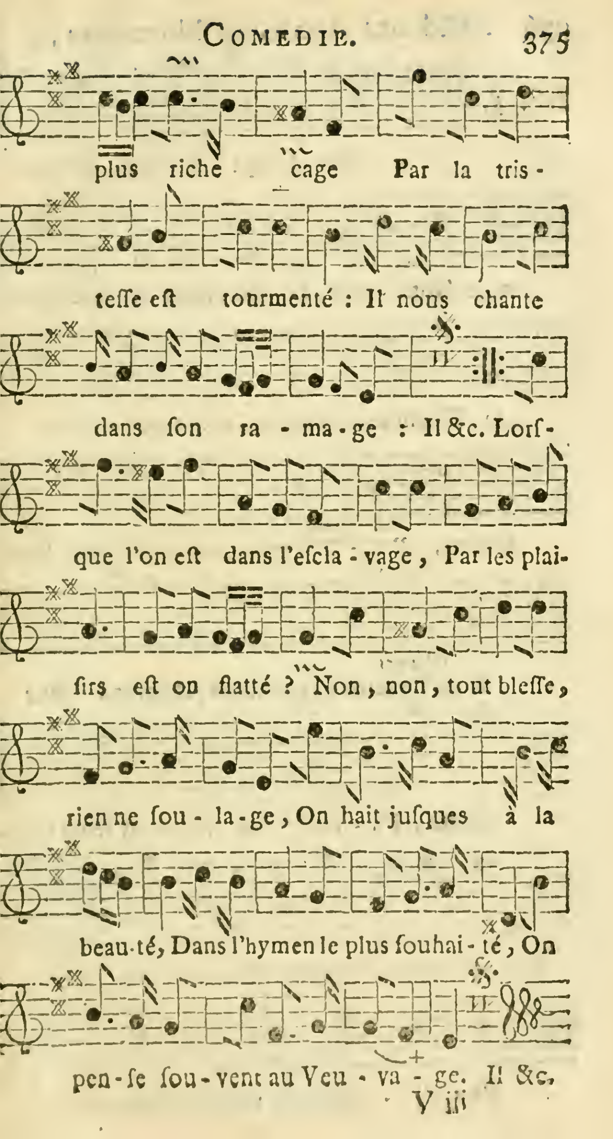
N°. 2.


Nous dédaignons de vaincre par nos
charmes, Et nous désavouons le pouvoir de nos
yeux. Notre triomphe est bien plus glori-
eux, Quand nous ne le devons qu'à l'effort de nos
armes. Notre tri - omphe est bien plus glori-
eux, Quand nous ne le de - vons qu'à l'ef-
fort qu'à l'ef - fort de nos ar -
mes.


N°. 3.
Par des raiſons, prouvons aux hommes
Combien au deſſus d'eux nous ſommes, Et quel eſt
leur triſte deſ - tin ; Nargue du Genre
Maſ - cu - lin. Faiſons voir quel eſt leur ca-
price, Leur fo - lie & leur in - juſ -
tice. Chantons & re - pé - tons ſans
fin : Honneur au Sexe Fé - mi -
nin.

N° 4.


Il n'eſt point de fé - li - ci -
té, Sans la char - man - te li - ber -
té, Il n'eſt point de
fé - li - ci - té, Sans la char -
man - te li - ber - té, li - ber -
té, liber - té, li - ber - té,
Chœur.
li - ber - té, li - ber - té,
li - ber - té. l'Oi - ſeau dans la


plus riche cage Par la tris-
teſſe eſt tourmenté : Il nous chante
dans ſon ra - ma - ge : Il &c. Lorſ-
que l'on eſt dans l'eſcla - vage, Par les plai-
ſirs eſt on flatté ? Non, non, tout bleſſe,
rien ne ſou - la - ge, On hait juſques à la
beau-té, Dans l'hymen le plus ſouhai - té, On
pen - ſe ſou - vent au Veu - va - ge. Il &c.

N°. 5.

Des A-ma-zo-nes à ja-

mais Hono-rons, ho-no-rons la mé-moi-

re ; Chantons, chantons, chantons leur

Gloire, Pu-bli-ons par tout leurs bien-
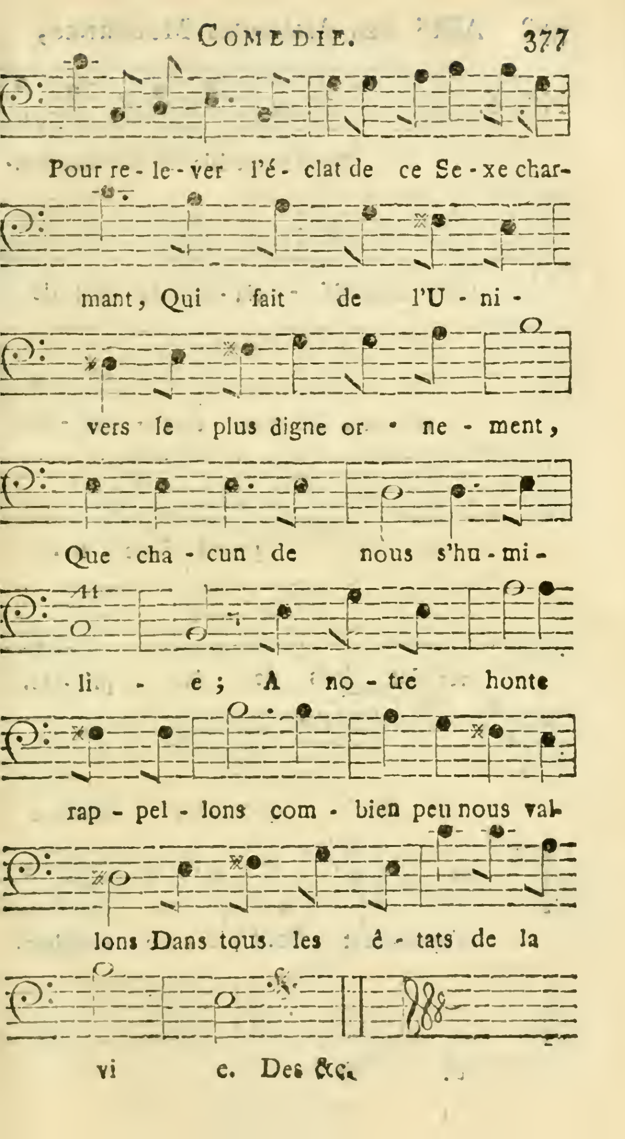
Chœurs

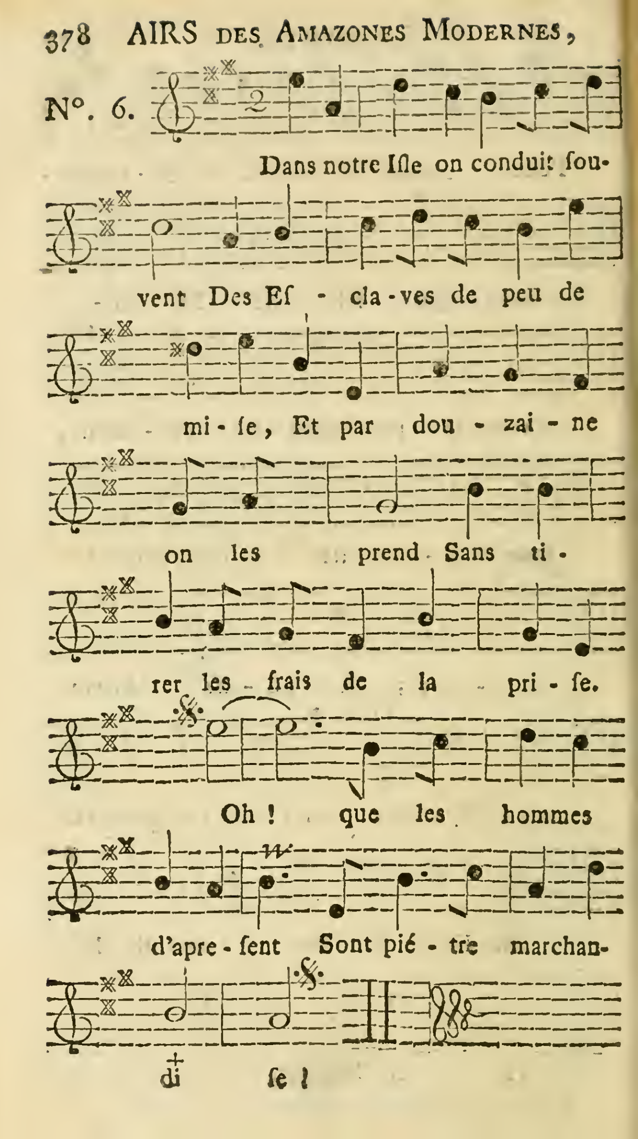
faits. Chantons, chantons, chantons leur
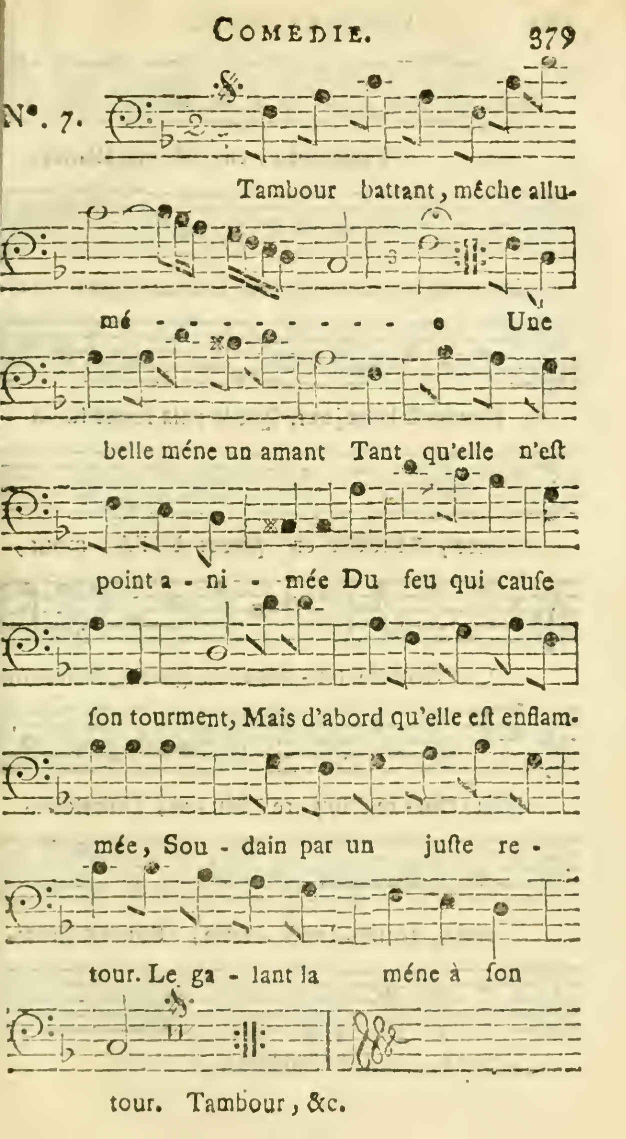
gloire, Pu-bli-ons par tout leurs bien-

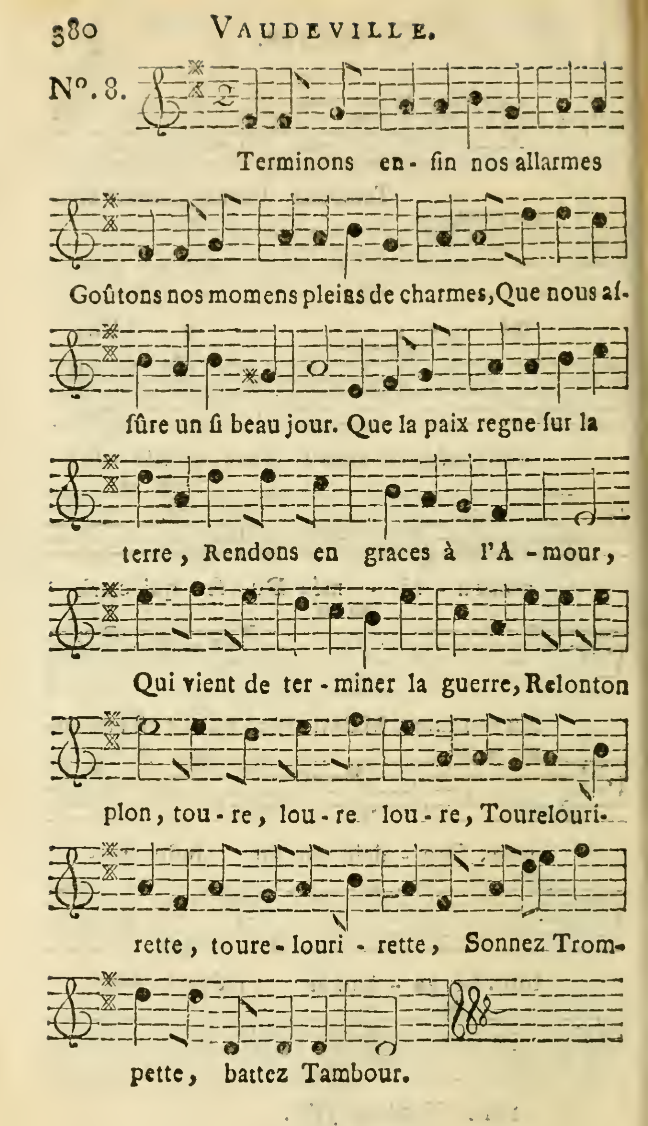
faits. Chantons, chantons, chantons leur gloire,
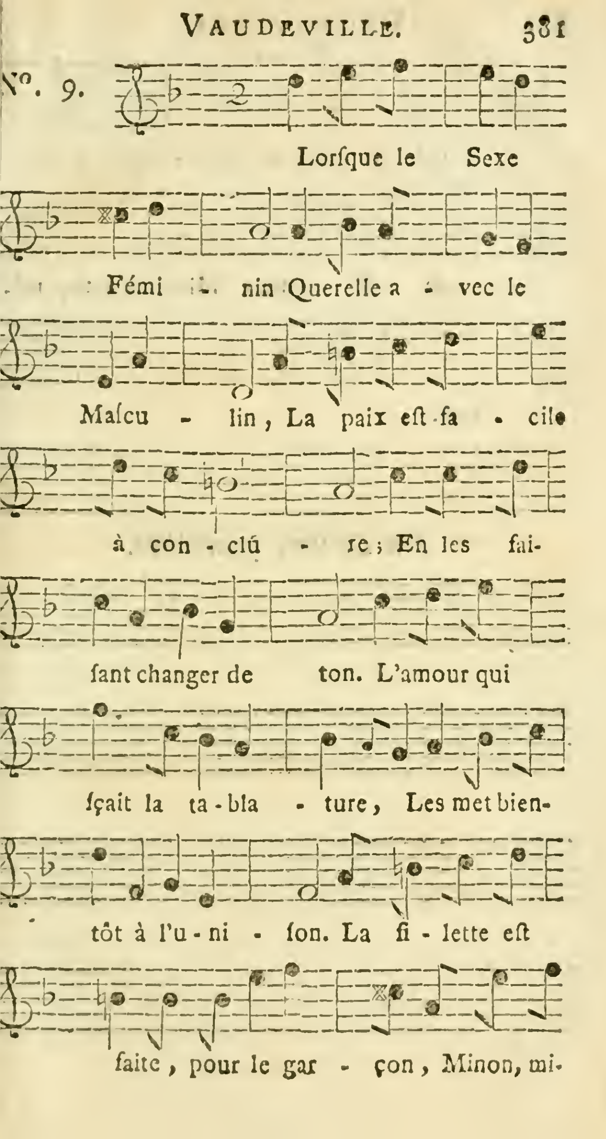
Pu-bli-ons par tout leurs bien-faits.
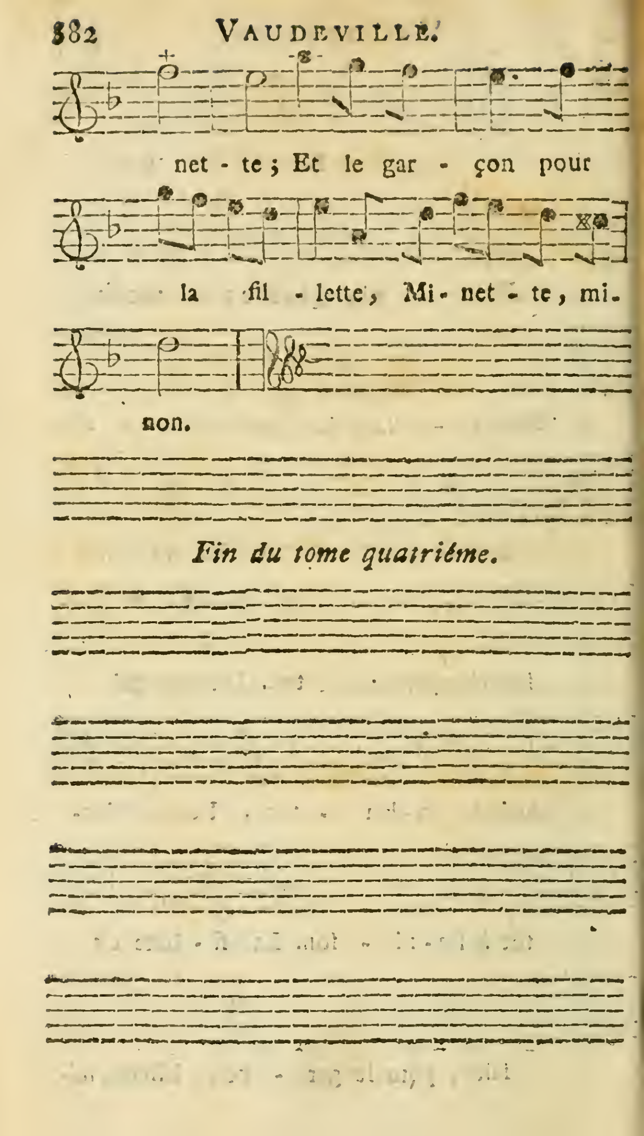

Pour re - le - ver l'é - clat de ce Se - xe char-
mant, Qui fait de l'U - ni -
vers le plus digne or - ne - ment,
Que cha - cun de nous s'hu - mi -
li - é ; A no - tre honte
rap - pel - lons com - bien peu nous val-
lons Dans tous les é - tats de la
vi e. Des &c.


N°. 6.
Dans notre Iſle on conduit ſou-
vent Des Eſ - cla-ves de peu de
mi-ſe, Et par dou - zai - ne
on les prend Sans ti-
rer les frais de la pri-ſe.
Oh! que les hommes
d'apre-ſent Sont pié-tre marchan-
di ſe!


N°. 7.
Tambour battant, mêche allu-
mé - - - - - - - - - Une
belle méne un amant Tant qu'elle n'eſt
point a - ni - - mée Du feu qui cauſe
ſon tourment, Mais d'abord qu'elle eſt enflam-
mée, Sou - dain par un juſte re -
tour. Le ga - lant la méne à ſon
tour. Tambour, &c.


N°. 8.
Terminons en- fin nos allarmes
Goûtons nos momens pleins de charmes, Que nous af-
fûre un fi beau jour. Que la paix regne fur la
terre, Rendons en graces à l'A - mour,
Qui vient de ter - miner la guerre, Relonton
plon, tou - re, lou - re lou - re, Tourelouri-
rette, toure - louri - rette, Sonnez Trom-
pette, battez Tambour.


No. 9.
Lorſque le Sexe
Fémi - nin Querelle a - vec le
Maſcu - lin, La paix eſt fa - cile
à con - clú - re; En les fai-
ſant changer de ton. L'amour qui
ſçait la ta - bla - ture, Les met bien-
tôt à l'u - ni - ſon. La fi - lette eſt
faite, pour le gar - çon, Minon, mi-



Fin du tome quatrième.





